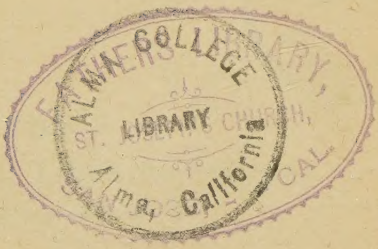
Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/unmoisdemarie0000rppe

UN MOIS DE MARIE

sur la Vie de la Très Sainte Vierge



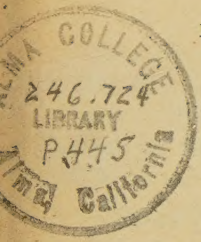
Escat

R. P. PETITALOT

Un Mois de Marie

sur la Vie de la Très Sainte Vierge

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1914

48093

APPROBATION

Convaincu que le *Mois de Marie sur la Vie de la très sainte Vierge*, par le R. P. Petitalot, de la Société de Marie, est propre à faire du bien aux âmes chrétiennes, nous en permettons volontiers la publication.

J. Raffin,
Sup. Gen. S. M.

Sainte-Foy-lès-Lyon, le 20 décembre 1905.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 12 januarii 1906.

G. LEFEBVRE,
Vic. gen.

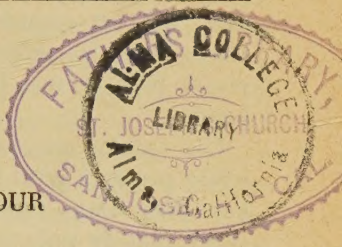
IMPRIMATUR

† FÉLIX,
Ep. Nem.

Nîmes, le 13 janvier 1906.

UN MOIS DE MARIE

sur la Vie de la Très Sainte Vierge



PREMIER JOUR

ORIGINE ET UTILITÉ DU MOIS DE MARIE

C'est désormais, parmi les Chrétiens, une coutume établie et générale de désigner le mois de mai sous le nom de *Mois de Marie*, et de rendre à la très sainte Vierge, pendant ce beau mois, des hommages particuliers. Quelle est l'origine, quelle est l'utilité de cette dévotion?

I. *Origine du Mois de Marie.* — Dans quel cœur aimant germa d'abord la pensée de cette gracieuse dévotion du mois de Marie? Nul ne saurait le dire exactement. Comme la plupart des pieuses pratiques que la fécondité de l'Eglise catholique a mises au

jour, elle fut probablement le résultat d'un élan populaire.

Quelques auteurs en attribuent l'institution à un missionnaire jésuite qui vivait à Rome dans le dix-huitième siècle, le P. Lalomia. Il est vrai que ce religieux a composé un attrayant et utile petit manuel, qui est regardé comme le premier *Mois de Marie;* mais la composition de cet opuscule semble plutôt prouver que la dévotion existait antérieurement.

Une opinion assez répandue fait honneur de la première pensée à saint Philippe de Néri, mort à Rome l'an 1595. Dans cette hypothèse, le mois de Marie aurait plus de trois siècles d'existence. Mais ce n'est qu'une opinion. En résumé, il règne autour de cette dévotion, et de l'époque où elle apparut, une certaine obscurité que l'on retrouve assez souvent à l'origine des inspirations de la grâce (1).

Une seule chose est certaine, admise par tous, c'est que l'honneur de cette pratique revient à l'Italie. Obscure dans ses commencements, elle se répandit ensuite avec une admirable rapidité. Toutes les villes d'Italie la reçurent presque simultanément; elle devint universelle en cette contrée, et y fit partie de la dévotion populaire. Plus tard, elle franchit les monts;

(1) Cependant une date précise est assignée par le cardinal Guibert, archevêque de Paris. Dans sa lettre pastorale du 22 mai 1884, par laquelle il prescrit un triduum à l'occasion du centenaire de l'établissement du mois de Marie, il s'exprime en ces termes :

« Cette année a ramené le centième anniversaire de l'institution du mois de Marie. Il fut en effet célébré solennellement pour la première fois en 1784, à Ferrare, en Italie, dans l'église des religieux de Saint-Camille de Lellis, dévoués au soin des malades et des infirmes. »

les nations catholiques l'accueillirent, et de zélés missionnaires l'importèrent même jusque dans la Chine.

Mais nulle part, il faut le reconnaître à l'honneur de la France, elle ne fut reçue avec plus d'enthousiasme que dans notre patrie. Le livre du P. Lalomia, traduit pour la première fois dans notre langue, sous les auspices de Madame Louise de France, carmélite à Saint-Denis, aida puissamment à faire aimer la pieuse dévotion. Partout s'élevèrent des autels du *Mois de Marie*, dans les cathédrales et dans les plus humbles chapelles de villages. Et aujourd'hui, je pense qu'il serait impossible de trouver parmi nous une seule église, si délaissée qu'on la suppose, qui ne reçoive, pour cette époque bénie, quelque fraîche décoration. Dans les hameaux éloignés des églises, on choisit pour centre de réunion quelque petite chapelle ou une maison chrétienne. Les familles isolées ornent de fleurs et de lumières l'image de la Madone, font à ses pieds quelque lecture ou quelque prière. Les collèges, les pensionnats, même certains ateliers, en un mot toutes les institutions chrétiennes rivalisent d'ardeur pour célébrer, par des chants et des fleurs, le mois consacré à notre Mère des cieux.

Le Pape Pie VII, par un rescrit en date du 21 mars 1815, accorde trois cents jours d'indulgence chaque jour, à tous les fidèles du monde, qui feront, pendant le mois de Marie, quelque prière ou quelque acte de piété, soit en particulier, soit en public, en l'honneur de la sainte Vierge; et une indulgence plénière dans le mois, le jour qu'ils choisiront, aux

conditions ordinaires. Indulgences confirmées à perpétuité par le même Souverain Pontife, le 18 juin 1822, et applicables aux âmes du Purgatoire.

II. *Utilité du Mois de Marie.* — Parlant de l'utilité propre de cette dévotion, le P. Lalomia écrit ces lignes :

« Le mois de mai, par le retour du printemps, est souvent un danger pour l'innocence; et en Italie particulièrement, il se passe en parties de danses et en réjouissances profanes; mais par le moyen de cette heureuse dévotion, cette saison critique se trouve changée en un mois de salut. »

En France, nous sommes heureux d'en faire la remarque, la raison donnée par le P. Lalomia perd la plus grande partie de sa valeur; mais chez nous aussi, cette saison, sans être aussi critique qu'en Italie, peut avoir ses dangers; consacrée à honorer Marie, elle se change heureusement en un mois de salut. La France a compris qu'un mois passé à honorer la sainte Vierge serait inévitablement une époque de bénédictions, et que le mois à choisir de préférence était le mois de mai, comme étant le plus en harmonie avec la douceur, la grâce et la poésie du culte de la sainte Mère de Jésus. C'est l'époque de l'année où la nature est plus riante, plus fleurie et plus parfumée, celle où il est plus facile de décorer les sanctuaires. Le mois le plus joyeux, le plus rempli d'espérance, devait être choisi pour le culte de la Mère de toute espérance, de la cause de toute joie sainte.

Venez donc aux pieds de Marie, vous tous, chré-

tiens fervents, qui saisissez toutes les occasions d'augmenter les trésors spirituels de vos âmes.

Venez aux pieds de Marie, vous tous qui vous faites gloire de vous appeler ses enfants. Ce mois est comme la fête prolongée de votre Mère céleste, et votre absence, si elle n'était motivée par des empêchements sérieux, attristerait son cœur maternel.

Venez aux pieds de Marie, vous qu'elle a déjà comblés de ses grâces. La reconnaissance vous est un devoir pour les faveurs obtenues dans le passé; elle vous est aussi le plus sûr moyen d'obtenir des faveurs nouvelles dans l'avenir.

Venez aux pieds de Marie, vous qui avez besoin de conseil et de lumière; vous qui hésitez sur votre vocation, sur le chemin à suivre dans la vie; venez demander votre direction à celle qui est le siège de la sagesse.

Venez aux pieds de Marie, vous qui souffrez, vous qui cherchez des consolations à des maux accablants; vous qui succombez sous le poids des chagrins domestiques, des soucis et des besoins spirituels ou temporels. Marie, elle aussi, connut la souffrance et les larmes, la crainte et l'espérance; elle est la consolatrice des affligés, elle vous donnera force, courage et résignation.

Venez aux pieds de Marie, vous que la tentation poursuit tout le jour, et secoue comme la tempête secoue les branches des arbres, menaçant de les briser. Marie tient en sa garde les armures des forts, elle vous en revêtira et vous soutiendra dans la lutte.

Et vous, qui avez déjà succombé, vous que le

démon a déjà renversés, pécheurs malheureux, oh!! accourez aux pieds de Marie. Elle est le refuge des pécheurs, elle vous relèvera, vous purifiera, fera sentir à vos âmes réconciliées avec Dieu les douceurs du repentir et les effets de la miséricorde.

O Vierge bienheureuse, dirons-nous avec saint Bernard (1), qu'il se taise sur votre miséricorde, celui qui se souviendrait de vous avoir invoquée dans ses nécessités, sans avoir été secouru. Nous, vos pauvres serviteurs, quand nous célébrons vos autres vertus, c'est vous que nous félicitons; quand nous exaltons votre miséricorde, c'est plutôt nous-mêmes. Nous louons votre virginité, nous admirons votre humilité; mais aux malheureux la miséricorde est plus douce : la miséricorde, nous l'embrassons plus tendrement, nous la rappelons plus souvent, nous l'invoquons plus fréquemment. C'est elle qui a obtenu la réparation de tout l'univers, le salut de tous les prédestinés.

EXEMPLE

A suivre dans les paroisses

Voici un charmant récit publié par un témoin dans la *Semaine d'Aire :*

Dernièrement, dans une paroisse éloignée du diocèse, j'assistai à une cérémonie bien touchante en sa simplicité.

Il était sept heures du soir. Il pleuvait, tonnait et

(1) *In Assumptione,* serm. IV, n. 8.

faisait un vent à renverser les cheminées. Sans s'occuper de la bourrasque, la cloche de l'église tintait et annonçait le chapelet.

« — Le bon curé, me dis-je, risque cette fois de dire ses prières tout seul. »

Par charité autant que par piété, je me rendis à l'appel de la cloche. Peu à peu, tout de même, quelques braves femmes et quelques enfants entrèrent en se signant.

Un prie-Dieu était installé à part, au milieu du sanctuaire. C'était vraisemblablement la place du célébrant, la place du pasteur. Quel ne fut pas mon étonnement de voir un bambin de neuf ans quitter gravement son banc et venir s'y agenouiller !

Sa tête arrivait juste à l'accoudoir.

Sur un signe du curé, il déroule son petit chapelet, et d'une voix argentine, toute joliette, il commence les *Pater* et les *Ave* qu'achève en murmurant la pieuse assistance.

Sans broncher d'une syllabe, il récite par cœur les mystères, égrène tous ses *Ave*, en élevant de plus en plus sa voix perçante qui semble vouloir gagner le ciel.

Puis viennent les litanies de la Sainte Vierge en latin, le *Salve Regina*, la prière du soir avec tous ses actes et ses commandements, quelques oraisons particulières, enfin l'*Angelus*.

Sa mémoire et ses poumons suffisent à tout.

Vous supposez sans doute comme moi, cher lecteur, que ce gracieux et charmant enfant est le privilégié du catéchisme, un petit phénomène d'intelligence et de hardiesse ?

Détrompez-vous.

Tout le petit monde qui se prépare de loin ou de près à la première Communion y passe. Chacun son tour. Les mémoires les plus rebelles, les timidités les plus grandes s'assouplissent et s'enhardissent assez pour qu'il n'y ait pas d'exclus. Chaque petit garçon, comme chaque petite fille, se fait un point d'honneur de remplir son rôle.

Quelle heureuse et féconde idée! Voyez-vous ces enfants contractant l'habitude, pendant plusieurs années, de réciter par cœur, à haute voix, toutes les prières que l'Eglise recommande aux fidèles?

Jamais ils ne les oublieront.

Ave Maria.

NOTA. — Nous ne mettrons pas d'autre prière que l'*Ave Maria*, d'abord parce que c'est la plus belle de toutes, et ensuite parce que tous les fidèles la savent et peuvent répondre lorsqu'on la récite en public.

II[e] JOUR

MARIE PROMISE ET ATTENDUE

La vie de la sainte Vierge, sujet de ces lectures pendant le mois de Marie, reste enveloppée de beaucoup d'obscurité. Quelques traits à peine se lisent dans l'Evangile, ceux qui se rapportent plus immédiatement aux mystères de l'Incarnation du Fils de Dieu et de la Rédemption des hommes.

Mais il est du devoir de notre piété filiale de recueillir aussi, en dehors des livres sacrés, ce que nous ont transmis des documents authentiques et de respectables traditions. Dans ces traditions, dans les écrits des Pères, dans le choix des témoignages, nous nous attacherons à reproduire ce qui paraît le plus certain ou le plus autorisé, le plus propre à nourrir la piété des fidèles; nous recevrons avec une spéciale révérence les traditions que l'Eglise a trouvées suffisamment établies pour leur donner place dans sa liturgie et dans ses offices.

Aujourd'hui, disons quelques mots de la *préexistence* de Marie, en montrant qu'avant d'être donnée à la terre, elle fut promise et attendue.

I. *Marie promise aux hommes.* — Les hommes remarquables par leur puissance, par leur science, par leur génie, surtout par leur sainteté, ne disparaissent pas entièrement à la mort. Ils se survivent par l'influence qu'ils continuent d'exercer sur leurs semblables, ils ont conquis une sorte de seconde vie.

Pour la très sainte Vierge, Mère de Dieu, cette seconde vie est mille fois plus réelle, nous le dirons plus tard, que pour tous les hommes illustres et pour tous les autres saints. Mais on doit lui reconnaître encore une autre vie qui lui est propre, une sorte de *préexistence;* privilège de sa mission unique et incomparable. Longtemps avant de naître, pendant les quarante siècles qui ont précédé sa naissance, elle vivait déjà dans les désirs et dans les espérances des hommes.

En toute vérité, l'histoire de Marie commence avec celle du monde. Le jour même de la chute, avant que les hommes coupables soient chassés du paradis terrestre, le Rédempteur et sa Mère leur sont annoncés et promis. Dieu maudissant le serpent, le démon sous la forme du serpent, pour avoir séduit la première femme, qui, à son tour, vient d'entraîner le premier homme dans la révolte et la ruine, prononce ces paroles à jamais mémorables : « *Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne; elle t'écrasera la tête, et tu dresseras des embûches à son talon.* » (*Gen.*, III, 15.) Admirable

bonté de Dieu, qui, devant à sa justice de frapper les coupables, fait aussitôt intervenir sa clémence pour les préserver du désespoir, et tempère la rigueur du châtiment par la promesse de la réparation.

Ainsi, c'est Dieu lui-même qui oppose à Ève séduite et malheureuse la Vierge fidèle et bienheureuse. C'est Dieu lui-même qui inaugure de sa propre bouche, à l'origine de l'histoire humaine, les louanges de Marie. C'est Dieu lui-même qui, quatre mille ans d'avance, signale la nouvelle Ève à l'admiration, à la reconnaissance, à la confiance et à l'amour des hommes.

II. *Marie attendue par les hommes* — Comment les hommes ne l'attendraient-ils pas, ne soupireraient-ils pas après elle, puisque toutes les grâces de pardon et de salut doivent leur venir par Jésus-Christ, et par elle? Par Jésus-Christ, Rédempteur, comme cause principale et nécessaire; par elle, comme cause secondaire, choisie de Dieu pour remplir dans l'œuvre de la Rédemption, auprès du Dieu sauveur, le même rôle que la première femme avait rempli auprès du premier homme dans l'œuvre de la chute

La prophétie du paradis terrestre, conservée dans sa vérité et dans sa pureté chez le peuple hébreu, est la source des espérances, des vœux, des désirs et des prières des patriarches et des anciens justes, qui tous en attendaient et en appelaient l'heureux accomplissement.

Chez les chrétiens, le parallèle d'Ève et de Marie apparaît dès le principe comme l'enseignement élé-

mentaire et traditionnel. Ce parallèle se trouve chez les plus anciens Pères, et va se reproduisant de siècle en siècle. Tous les Pères opposent l'une à l'autre ces deux femmes : l'une introduisant la mort, l'autre restaurant la vie; l'une conversant avec l'ange de ténèbres caché sous la forme du serpent, l'autre recevant l'ange de lumière envoyé par le Dieu du ciel; l'une croyant à la parole du serpent, l'autre à la parole de Dieu; l'une acceptant la rébellion, l'autre se soumettant à la divine volonté; l'une marâtre du genre humain, l'autre vraie mère des vivants; l'une présentant au premier homme, et par lui à tous ses descendants, le fruit de mort qu'elle a reçu du démon, l'autre nous présentant le fruit de vie qu'elle a reçu de Dieu; en un mot, l'une source de malédiction, l'autre de bénédiction.

La même tradition, mélangée sans doute de circonstances fabuleuses, mais identique dans sa substance, a été constatée chez tous les peuples. Tous ont gardé le souvenir de l'Eden, de l'âge d'or, d'un temps de félicité primitive, où l'homme vivait dans l'innocence et la paix, où la terre tirait d'elle-même avec une inépuisable fécondité, les fruits nécessaires aux humains, où les animaux étaient sans danger pour l'homme et sans effroi devant l'homme. Tous également ont gardé le souvenir de la perte de cette félicité, par la séduction de la femme, et çà et là ils mentionnent cette circonstance que la femme fut séduite sous un arbre. Tous enfin conservent l'espoir d'une réparation universelle, ajoutant que cette réparation, œuvre d'un divin Rédempteur, doit commencer par une femme et par une vierge.

Saint Bernard résume donc les traditions de l'humanité, lorsqu'il dit (1) : Marie est le centre de l'univers, l'arche de Dieu, la cause de toutes choses, l'œuvre de tous les siècles; c'est elle que contemplent les habitants des cieux et ceux de l'enfer; ceux qui nous ont précédés, ceux qui vivent aujourd'hui, et ceux qui viendront après nous, et leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Ceux qui sont au ciel, pour être restaurés; ceux qui sont dans les enfers, pour être délivrés; ceux qui nous ont précédés, pour être reconnus prophètes fidèles; ceux qui nous suivent, pour être glorifiés. Toutes les nations vous diront bienheureuse, ô Mère de Dieu, ô Maîtresse du monde, ô Reine du ciel; oui, toutes les générations, celles de la terre et celles du ciel; car, pour toutes les générations, vous avez enfanté la vie et la gloire. C'est en vous, pour toujours en vous, que les anges trouvent la joie, les justes la grâce, les pécheurs le pardon. C'est donc avec raison que sur vous se portent les yeux de toute créature, puisqu'en vous, et par vous, et de vous, la main miséricordieuse du Tout-Puissant a recréé tout ce qu'elle avait créé.

EXEMPLE

Marie apparaît à une Océanienne

Le fait se passe dans une des îles de l'archipel de Fidji, évangélisées par les Missionnaires Maristes.

(1) S. BERN., *In festo Pentecostes*, serm. II, n. 4.

Le P. Bréhéret était un jour en prières dans la modeste case qui servait de chapelle aux naturels d'Ovalau.

Cette chapelle était bien pauvre : un autel grossièrement façonné, surmonté d'un crucifix; sur la paroi opposée à la porte d'entrée une simple gravure d'Epinal représentant la Vierge Marie : telle était l'ornementation du lieu saint. Soudain une femme entre brusquement dans la chapelle, regarde et tour à tour se met à rire, à pleurer, et à parler, en fixant les yeux sur l'image de la Sainte Vierge.

Ne comprenant rien à un si étrange incident, le P. Bréhéret s'adresse à cette femme dont la fatigue et le dénûment étaient manifestes : « Qui es-tu ? — d'où viens-tu ? — que veux-tu ? — que signifie ce que tu viens de faire ? » lui demanda le Père avec bienveillance.

« — Je ne suis pas de ta religion, homme blanc, lui répond cette femme, je suis païenne, mais il m'est arrivé une chose étonnante. Ecoute mon histoire :

« — J'habite à soixante milles d'Ovalau, c'est là que je suis née. Un jour, une belle femme m'est apparue et m'a dit : « Prends ta barque et va promptement à Ovalau. »

« — Mais je ne sais pas le chemin de cette île, répondis-je à cette femme. »

« Elle me dit : Je t'accompagnerai et je guiderai ta barque vers Ovalau, n'aie pas peur. Quand tu seras arrivée tu entreras dans la première case que tu trouveras; tu y verras un homme blanc, et tu feras ce qu'il te dira. Pars ! »

« Et je suis partie, et j'ai navigué bien longtemps; enfin je suis arrivée à Ovalau. Cette case est la première que j'aie trouvée sur mon chemin, j'ai vu là (et elle montrait l'image d'Epinal) la belle Dame qui m'est apparue; et vous, homme vénérable, vous êtes bien celui que la Dame m'a dépeint. Vous comprenez maintenant mon étonnement et ma joie. Me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Le P. Bréhéret, admirant les voies insondables de la

Providence, instruisit cette femme païenne, la baptisa, lui donna le nom de Marie-Rose, lui fit faire sa première communion, et lui dit : « Maintenant, Marie-Rose, retourne dans ton pays et prépare les voies aux Missionnaires que j'y enverrai dans quelque temps. »

Et bientôt la nouvelle convertie devenait le noyau d'une chrétienté assez nombreuse, et quand un missionnaire fut envoyé dans l'île de Marie-Rose, il trouva un terrain admirablement préparé !

(*Annales du culte de saint Joseph*, novembre 1885.)

Ave Maria.

III[e] JOUR

NOBLESSE DE LA SAINTE VIERGE

La Vierge Marie, ainsi que Joseph son saint époux appartenait par sa famille à la première noblesse parmi les Israélites. Ils étaient l'un et l'autre de la tribu privilégiée de Juda, et de la race royale de David.

Nous le savons d'abord par les oracles prophétiques, qui avaient annoncé si manifestement que le Messie serait fils de Juda et fils de David; que de plus il devait naître à Bethléem, cité de David, berceau de la famille royale. A cause de ces oracles connus de toute la nation, les descendants de David pouvant être choisis pour donner le jour au Sauveur promis, tenaient le livre de leurs généalogies avec plus de soin encore que les autres Hébreux. Plusieurs d'entre eux étaient réduits à un médiocre état de fortune, quelques-uns même tombés dans la pauvreté, mais sans perdre néanmoins la considération qui s'attachait à leur illustre origine.

Nous connaissons aussi par l'Evangile cette no

blesse héréditaire des deux saints époux. L'ange Gabriel en fait une mention expresse, d'abord le jour de l'Annonciation, lorsqu'il dit à Marie : *Voici que vous concevrez et enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et s'appellera le Fils du Très-Haut. Et le Seigneur lui donnera le trône de David son père, et il régnera dans la maison de Jacob pendant l'éternité, et son règne n'aura pas de fin.* (S. Luc, I, 31-33.) Le fils de Marie doit occuper le trône de David son père; il est donc évident que Marie est fille de David, autrement David ne serait pas le père de Jésus, qui n'aura pas de père parmi les hommes, et recevra de sa mère seule son sang et sa nature humaine. — Quant à Joseph, l'Ange le nomme expressément fils de David, lorsqu'il lui apparaît pour le rassurer sur l'état de grossesse de sa virginale épouse : *Joseph, fils de David,* lui dit-il, *ne craignez point de garder Marie votre épouse, car ce qui est né en elle est l'œuvre du Saint-Esprit.* (S. Matth., I, 20.)

Cette antique noblesse des parents de Jésus est officiellement constatée par les deux généalogies tracées dans nos Evangiles, et qui toutes deux nomment David, Juda et Abraham parmi les ancêtres de notre divin Sauveur.

Ces deux généalogies offrant des différences assez notables, on sait qu'il y a plusieurs manières de les concilier. L'une de ces manières, la plus simple et la plus vraisemblable (1), c'est de dire que l'Evan-

(1) Soutenue notamment par l'abbé Bourrassé, *Histoire de la Vierge Marie,* chap. II; — par Christophe de Castro, *Hist. Deiparæ Virginis,* cap. I, n. 7; — par Trombelli, dans une sa-

géliste saint Matthieu nomme les ancêtres directs de saint Joseph, tandis que l'Evangéliste saint Luc nomme les ancêtres directs de la sainte Vierge. D'après cette opinion très satisfaisante, le personnage du nom d'Héli, donné par saint Luc comme l'ancêtre le plus rapproché du divin Enfant que le peuple croyait fils de Joseph, mais qui n'était en réalité que le fils de Marie, épouse de Joseph, ne serait autre que saint Joachim le propre père de la sainte Vierge. Plusieurs des auteurs qui admettent ce système font observer que ces trois noms, Héli, Eliacim et Joachim ont la même signification dans la langue hébraïque.

La noblesse de Marie ressort également de la loi qui réglait les alliances chez les Juifs; cette loi voulait que les alliances fussent contractées entre personnes de la même tribu. Elle avait pour but d'empêcher l'aliénation des biens patrimoniaux, destinés à rester dans la même famille, autant que possible et à ne jamais sortir de la tribu. La loi n'admettait d'exceptions qu'en faveur de la tribu de Lévi, qui n'ayant reçu aucun domaine dans le partage des terres, pouvait s'allier avec les autres indistinctement.

Cette prescription, défendant les alliances en dehors de chaque tribu, n'était pas observée par tous les Juifs, mais elle l'était encore par les hommes religieux. Et l'on doit croire sans la moindre hésitation que saint Joseph, homme juste et craignant Dieu, appelé par l'Ange *fils de David*, ne serait pas

vante dissertation, *Quænam Mariæ familia*, qui est la VI[e] de son grand ouvrage, *SS. Mariæ vita et gesta...*

devenu l'époux de Marie contre les défenses de la loi, si Marie n'était, comme lui, issue du sang royal.

Ainsi la Vierge Marie, par son père, descendait du roi David, cela est certain et hors de toute discussion; la foi même ne permet pas d'en douter, car, si Marie n'était fille et héritière de David, comment son divin Fils le serait-il par sa génération humaine? Par sa mère, il est probable qu'elle appartenait à la tribu de Lévi; ce qui explique la parenté de Marie avec Elisabeth, femme du prêtre saint Zacharie. Sainte Anne et la mère de sainte Elisabeth étaient les deux sœurs; par conséquent Marie et Elisabeth étaient cousines germaines, bien qu'Elisabeth fût beaucoup plus âgée. C'est ainsi que, par ses aïeux saint Joachim et sainte Anne, le divin Sauveur réunissait en lui la race royale et la race sacerdotale, devant être Prêtre éternel en même temps que Roi des rois.

Une dernière et incontestable preuve de l'origine royale de Marie, nous est fournie par le dénombrement que l'empereur Auguste ordonna. Pour obéir à cet ordre, dit l'Evangile, Joseph partit de Nazareth, ville de Galilée; il monta en Judée, dans la cité de David appelée Bethléem, *parce qu'il était de la maison et de la famille de David;* c'est là qu'il devait se faire inscrire avec Marie son épouse. (S. Luc, II, 4 et 5.) On peut même dire que, dans les desseins de la Providence, l'ordre impérial n'avait pas d'autre but que d'accomplir les prophéties, d'après lesquelles le Christ devait naître à Bethléem, et d'attester authentiquement, officiellement, l'origine royale de Marie et de Joseph.

Chose remarquable : ce recensement, ordonné par l'empereur Auguste, dérogeait à la coutume des lois judaïques, qui ne comprenaient que les hommes dans les recensements de la nation; celui-là fit comparaître devant l'officier impérial même les femmes et les enfants. Mesure permise par Dieu, afin qu'il fût constaté aux yeux de tous que Marie descendait des anciens rois de Juda.

Autre circonstance digne d'être remarquée. Ce recensement général rencontra chez les Juifs de grandes difficultés, provoqua même des troubles en plusieurs provinces. Les tribus de Juda et de Benjamin furent les seules à se présenter à l'enregistrement. Mais le but providentiel était atteint; le nom de Marie fut inscrit dans les registres publics à Bethléem, et il demeura constaté que la Mère de Jésus était de la maison royale de David. Ces registres, établissant officiellement le nombre et l'état des personnes, furent déposés, à Rome, aux archives du Sénat et conservés avec soin, comme tous les actes importants. Ils existaient encore dans un édifice situé au-dessous du Capitole, du vivant de Tertullien et de saint Jean Chrysostome, qui en parlent comme d'un fait de notoriété publique.

EXEMPLE

Trois lettres enseignées par Marie

C'est sainte Véronique de Milan qui reçut cette précieuse leçon.

Véronique naquit en 1445, à Binasco, petit village des environs de Milan. Le travail était toute la fortune de ses parents. Mais s'ils n'étaient pas riches, ils possédaient en récompense la crainte de Dieu, qui est le premier des trésors.

Dans cette honnête pauvreté, Véronique ne put apprendre à lire; mais déjà, dès le berceau, elle connaissait Dieu et le servait de tout son cœur. Les exemples du foyer paternel gravèrent profondément dans son âme innocente l'amour de la vertu.

La prière faisait ses délices; et elle était si avide d'entendre la parole de Dieu qu'elle fut comblée de grâces qui la mirent, malgré son ignorance, en état de méditer les mystères et les saintes vérités de notre religion.

Jamais elle ne se dérobait, pour prier, aux devoirs de sa condition; elle mêlait ses sueurs à celles de ses parents et de ses maîtres, et leur obéissait dans les plus petites choses; elle prévenait ses compagnes par toutes sortes de petits services, se regardant comme la dernière d'entre elles.

Une âme si simple et si candide méritait d'entrevoir le ciel dès ici-bas. Jésus et Marie lui accordèrent ce bonheur plus d'une fois.

Un soir que la pieuse enfant, presque découragée, suppliait Marie de l'aider à apprendre ses lettres, la Vierge Immaculée lui apparut tout à coup. Véronique, effrayée, tomba à genoux devant l'Apparition : « Ne craignez rien, ma fille, lui dit la blanche Dame avec un sourire; il vous suffit de connaître *trois lettres :* la première est blanche, la seconde est noire, la troisième est rouge. »

Véronique osa demander ce que signifiaient ces trois lettres.

Marie reprit : « La blanche signifie la *pureté du cœur*, la noire la *compassion pour les pécheurs*, et enfin la rouge, le *souvenir de la Passion de Jésus-Christ.* Etudiez chaque jour ces trois lettres, continua-t-elle; peu importe que vous connaissiez les autres. »

Ayant dit ces mots, elle disparut; mais ce ne fut pas

sans laisser dans le cœur de Véronique un profond dégoût du monde et un puissant attrait pour la vie religieuse.

En effet, après trois ans de préparation, on la vit prendre le voile chez les Augustines de Sainte-Marthe de Milan. Elle y fut le modèle des autres religieuses par son amour de la pureté, de la pénitence et de la prière pour les pécheurs. En 1497, elle mourut pleine de mérites devant Dieu, ayant appris et mis en pratique la *leçon des trois lettres*.

Ave Maria.

IV[e] JOUR

LES PARENTS DE LA SAINTE VIERGE

Indiquons rapidement ce que l'histoire peut nous faire connaître de leurs noms et de leurs familles, de leur condition dans le monde, de leurs vertus et de leurs épreuves, de leur domicile pendant leur vie, enfin de leur culte après leur mort.

I. — Une tradition très ancienne, acceptée par l'Eglise, nous apprend que la mère de la sainte Vierge s'appelait Anne, et son père Joachim. *Anne*, en hébreu, veut dire *grâce du Seigneur*, et ce nom convenait à celle qui porterait dans son sein la Vierge pleine de grâce; *Joachim* signifie *préparation du Seigneur*, et ce nom convenait à l'homme choisi pour préparer un sanctuaire digne du Seigneur, dans la personne de sa fille la Vierge immaculée.

Comme nous l'avons dit, il est certain que Joachim était de la tribu de Juda et de la famille de David;

et il paraît plus probable que sa sainte épouse appartenait à la tribu sacerdotale de Lévi, quoique plusieurs auteurs la fassent descendre, comme Joachim, de Juda et de David.

II. — Leur condition dans le monde était humble, pauvre si l'on veut, mais cependant éloignée de la misère. Saint Jérôme, très versé dans les saintes Ecritures et dans les traditions relatives à la famille du Sauveur, et qui, fixé pendant de longues années près de la grotte de Bethléem pour s'instruire de toutes les particularités bibliques, doit être regardé comme la plus sûre des autorités en ce qui concerne les parents de Marie; saint Jérôme, disons-nous, parle très honorablement de la condition de Joachim et d'Anne, et nous dit, entre autres choses, qu'ils faisaient trois parts de leurs biens, consacrant la première au temple du Seigneur, distribuant la deuxième en aumônes, et gardant pour eux la troisième. D'autres anciens auteurs laissent supposer qu'ils étaient pauvres. Il est facile de concilier les diverses opinions en disant que, déchus de leur antique splendeur, mais sans se trouver dans la misère, ils étaient réduits à une modeste fortune, qui leur permettait l'exercice facile des œuvres de charité.

III. — En effet les Pères de l'Eglise se plaisent à louer leur charité et leur générosité, aussi bien que leur piété, leur crainte de Dieu, leur religion profonde, leur affection mutuelle, et toutes leurs vertus. Ils nous représentent leur union comme le mo-

dèle des alliances les plus saintes, et leur foyer comme l'asile de la paix, de la grâce et de la tranquillité. Il ne pouvait en être autrement.

Anne et Joachim vivaient ainsi dans la piété et les bonnes œuvres, jouissant de l'estime universelle. Ils se fussent trouvés complètement heureux, si leur union n'avait pas été stérile. Cette stérilité les exposait à des outrages cruels, à de continuelles dérisions; car, chez les Hébreux, elle était considérée comme un opprobre et un châtiment du Ciel. Certains que le Messie naîtrait d'une femme de leur nation, les Juifs regardaient l'infécondité comme une malédiction pour une famille...

Or Joachim et Anne étaient vieux, même très vieux, dit saint Jérôme (1). Anne était parvenue à sa soixantième année, et ni leurs prières ni leurs larmes n'avaient obtenu la bénédiction tant désirée. Bien qu'ils fussent résignés à la volonté divine, ils sentaient vivement leur humiliation, qu'une circonstance leur rendit encore plus pénible. Le jour de la fête des *Encœnies*, s'étant présentés au temple, comme tout le peuple, pour offrir leurs présents au Seigneur, ils furent repoussés honteusement par un lévite, qui leur reprocha publiquement d'avoir mérité la malédiction du Ciel (2).

(1) Dans l'opuscule *De nativitate Virginis*, attribué à saint Jérôme et publié avec ses *Œuvres*, tome XXX de la *Patrologie* de Migne, pages 297-305. Ne fût-il que d'un contemporain de saint Jérôme, il aurait encore une grande importance historique.

(2) Le nom de ce prêtre est incertain. Il est appelé Issachar par les uns, Isaac par d'autres, Ruben par quelques-uns. Il n'était pas grand prêtre, mais plutôt un des prêtres du second ordre destinés à recevoir les offrandes.

Sortis du temple après ce reproche sanglant, les deux époux se remirent à prier avec une nouvelle ardeur; et parce que la solitude favorise le recueillement, Joachim se retira seul sur la montagne où paissaient ses troupeaux, et Anne dans le petit jardin de leur maison de Jérusalem. L'un et l'autre renouvelèrent la promesse que, si Dieu leur accordait un enfant, ils le consacreraient au service du temple. Leurs vœux, cette fois, furent exaucés; un ange vint, de la part de Dieu, leur annoncer que leur opprobre touchait à son terme. Pleins de reconnaissance, ils se dirigent l'un et l'autre vers le temple, se rencontrent devant la porte d'Or, et entrant ensemble offrent au Très-Haut les plus vives actions de grâces pour la faveur qu'ils ont obtenue. Et peu de temps après le message de l'Ange, la vertueuse Anne, délivrée de sa stérilité ignominieuse, portait dans son sein l'enfant incomparable, destinée de toute éternité à devenir la Mère de Dieu.

IV. — Le lieu de leur naissance et de leur domicile n'est pas absolument certain. On convient généralement qu'Anne naquit à Bethléem en Judée et y vécut chez ses parents jusqu'à son mariage avec Joachim. Pour ce dernier, il était certainement originaire de Bethléem, et plusieurs pensent qu'il y reçut le jour; d'autres, peut-être plus communément, le font naître à Nazareth, en Galilée, où il possédait une maison, qui devint celle de la sainte Vierge, et a été depuis transportée par les anges à Lorette, en Italie, où elle est encore vénérée. La famille de Joachim s'était retirée dans cette contrée obscure et

paisible de la Galilée, pendant les troubles qui précédèrent la prise d'armes héroïque des Machabées.

Outre la maison de Nazareth, qui fut l'héritage de la sainte Vierge et le muet témoin de l'Incarnation du Sauveur, Joachim et Anne possédaient une autre maison à Jérusalem. Saint Jean Damascène, qui parcourut tant de fois la Palestine, nous apprend qu'elle était située au pied du mont Moriah, près de la piscine Probatique. Semblable aux maisons ordinaires de Jérusalem, celle de Joachim était petite, composée de deux ou trois pièces, et surmontée d'un toit en terrasse. Sur l'emplacement de cette modeste demeure, les chrétiens bâtirent une église, dédiée à sainte Anne, et que les Croisés réparèrent et agrandirent. Sous la domination des Turcs, cette église, ainsi qu'un monastère construit auprès, était tombée dans le plus triste état de délabrement, bien qu'elle continuât d'être visitée par les pèlerins catholiques. Fort heureusement, cet antique et vénérable sanctuaire est devenu propriété française; c'est le 1er novembre 1856 que le gouverneur de Jérusalem, au nom du sultan de Constantinople, en fit la remise officielle au consul de France.

Cette petite basilique ogivale, bâtie par les Croisés au XIIe siècle sur les ruines de l'ancienne église de sainte Anne, est longue de trente-quatre mètres, large d'à peu près vingt mètres; simple, mais très élégante, elle est, après l'église du Saint-Sépulcre, l'édifice le mieux conservé de tous ceux que les Croisés élevèrent à Jérusalem. La partie la plus respectable de ce monument, celle qui eut toujours le plus d'attrait pour les pèlerins, c'est la crypte :

Excavation naturelle, faisant partie de la maison de sainte Anne, et dans laquelle une tradition chère aux chrétiens de Jérusalem place la naissance de la très sainte Vierge.

V. — Du culte de saint Joachim et de sainte Anne nous ne dirons ici que deux mots. Tout porte à croire que les fidèles commencèrent de bonne heure à vénérer les heureux parents de la Mère de Dieu; saint Jean Damascène, saint Epiphane et d'autres Pères des premiers siècles, parlant de la sainte Vierge, donnent de grands éloges à ses parents. Toutefois l'Eglise ne leur a rendu un culte universel que sous le pape Grégoire XIII, qui institua la fête de sainte Anne, et sous Grégoire XIV, qui établit celle de saint Joachim, l'an 1623. La première se célèbre le 26 juillet, et la seconde le dimanche dans l'octave de l'Assomption. Plus récemment le pape Léon XIII a élevé le rite de ces deux fêtes, qui sont maintenant doubles de deuxième classe.

EXEMPLE

Beauté de la Sainte Vierge

On sait que Bernadette Soubirous, devenue sœur Marie-Bernard, a vécu et est morte au couvent de Saint-Gildard, à Nevers.

Or, un jour, une sœur de Nevers qui avait assisté aux splendeurs, aux fêtes, aux guérisons miraculeuses de Lourdes, lui en faisait la description avec enthousiasme.

— Voilà, lui disait-elle, toutes les belles choses qui 'accomplissent à la Grotte. Hélas ! et vous ne les voyez oint !...

— Ma sœur, ne me plaignez pas, répond Bernadette : e que j'y ai vu est bien plus beau !...

Un autre jour, Bernadette était malade à l'infirmerie. ne petite fille, Madeleine Darfeuille, lui est amenée ar une autre sœur. L'enfant, apercevant Bernadette ans son lit, s'arrête sur le seuil toute charmée et joint s mains comme devant l'autel ou l'image des saints, mmobile, recueillie, les yeux dans la joie.

La sœur Marie-Bernard l'appelle aussitôt, et la fait pprocher du lit. Puis elle lui met la main sur la tête, t la caresse affectueusement.

La petite fille, après avoir embrassé Bernadette, croise e nouveau ses doigts dans l'attitude de la contemplaion et s'enhardit à lui parler.

— Ma sœur, vous avez vu la sainte Vierge ?

— Oui.

— Et était-elle bien belle ?

Le rayon du souvenir illumine le visage de sœur Marie-ernard :

— Si belle, répond-elle à voix basse et d'un accent ndéfinissable, si belle que, quand on l'a vue une fois, l tarde de mourir pour la revoir encore !...

(*Bernadette*, par Henri LASSERRE, liv. III, ch. VIII et XII.)

Ave Maria.

V^e^ JOUR

L'IMMACULÉE CONCEPTION

Dans ce résumé de l'histoire de la sainte Vierg
il nous paraît indispensable de dire quelques mo
de l'Immaculée Conception; mais il nous est impo
sible de nous étendre sur ce grand et magnifiq
sujet.

I. — Que faut-il entendre par l'Immaculée Co
ception de Marie?

Il faut entendre une conception singulière, parfa
tement sainte et sans tache, miraculeuse par certai
côtés, mais non une conception divine.

Cette explication semblera peut-être étrange
quelques-uns, superflue à plusieurs autres. Nous
donnons néanmoins, sans trop insister, parce qu
dans des entretiens avec les gens du monde s
cette matière, nous avons compris que quelques-u
avaient des idées complètement erronées. Nous avo

trouvé de très bons chrétiens, instruits d'ailleurs, qui croyaient que la sainte Vierge avait été conçue, comme Notre-Seigneur, par l'opération du Saint-Esprit, que saint Joachim n'était pas plus son père que saint Joseph n'était celui du Sauveur, et que c'était en cela que nous faisions consister l'Immaculée Conception.

Or, c'est là une erreur manifeste. La Conception de Marie fut immaculée, c'est-à-dire, éloignée de la souillure du péché originel et accompagnée de faveurs exceptionnelles. Elle fut miraculeuse, en ce sens qu'elle eut besoin d'une vertu surnaturelle; car la tradition rapporte que sainte Anne était stérile et fort avancée en âge, et que ses prières, jointes à celles de son époux, saint Joachim, obtinrent la conception de Marie. Cette heureuse mère conçut malgré sa stérilité, malgré la vieillesse de son époux; et, devenue mère de la plus sainte des enfants, elle retomba dans sa stérilité.

Mais il y a loin de cette conception miraculeuse de Marie à la conception divine de Jésus. Celle de Jésus, dans le sein virginal de Marie, est divine, opérée par le Saint-Esprit sans aucune participation humaine, et c'est là le privilège exclusif du Rédempteur.

Tenons donc pour assuré que Marie a un père véritable, comme elle a une mère véritable; que saint Joachim est le père de la Vierge, non comme saint Joseph l'est de Jésus, mais par nature et en toute vérité, et qu'ainsi Marie est comme nous fille d'Adam et d'Ève selon les lois ordinaires de la nature.

II. — Etait-il convenable que la conception de Marie fût exempte de la tache originelle?

Oui, assurément, cette exemption de toute souillure du péché dans la conception de celle qui serait un jour Mère de Dieu, était souverainement convenable; convenable à l'infinie sainteté de Dieu, convenable à la dignité de Notre-Seigneur, convenable à l'amour sans bornes qu'il avait pour sa Mère, convenable aussi aux autres privilèges dont Marie était comblée. Bossuet l'a dit dans son beau langage deux cents ans avant la définition dogmatique (1) :

« Si nous reconnaissions, Chrétiens, qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité ainsi que les autres hommes. Mais si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois; si nous y voyons selon la foi catholique, ou selon le sentiment des docteurs les plus approuvés, si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien, son mariage un voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée; si, lorsqu'elle la conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise; en un mot, si tout est singulier en Marie, qui pourra croire qu'il n'y

(1) Second sermon pour la fête de la Conception de la sainte Vierge, 1er point.

ait rien eu de surnaturel en la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit marqué par aucun miracle? »

Ces raisons de convenance, un poète déjà ancien de l'Italie (1) les résumait dans un élégant sonnet, dont voici la traduction :

« Quelle est celle qui venge l'homme, avec les astres au front et la lune à ses pieds? Terrible comme une armée qui se rassemble dans la plaine et attend la bataille?

« C'est Marie, l'élue de Dieu, la plus belle, quoique brune; c'est Marie qui, sans tache, fut conçue d'une manière surnaturelle.

« Mais comment le Créateur de l'univers pouvait-il, parmi les générations humaines, la soustraire à la loi de l'antique faute?

« Il pouvait le faire, parce qu'il peut tout; il devait le faire pour sa plus grande gloire; Il voulut le faire, parce qu'elle devait être Mère de Dieu. »

III. — Depuis quand l'Immaculée Conception de Marie est-elle un dogme de foi?

Tous les Chrétiens savent que ce privilège de la sainte Vierge, admis de tout temps dans l'Eglise comme une croyance générale, n'a été défini dogmatiquement qu'au dix-neuvième siècle, le 8 décembre 1854.

Cet événement, réservé à nos temps agités, comme une occasion providentielle d'effusions plus abondantes de la grâce, fut précédé de démonstrations

(1) Néralque Castriménien, cité par Mgr GENTILUCCI, *Vie de la très sainte Vierge*, chap. VI, dans une note.

de la plus haute importance. En voici quelques-unes, parmi les plus remarquables qui se sont produites dans la première moitié du dernier siècle, ou immédiatement avant la définition :

Concession faite par Pie VII, le 17 mai 1806, aux Fransciscains du royaume de Naples, de qualifier d'*Immaculée* la Conception de la sainte Vierge, dans la préface de la messe.

Permission accordée par Grégoire XVI le 20 septembre 1839, à l'évêque de Forli, d'ajouter aux Litanies de Lorette l'invocation : *Regina sine labe concepta, ora pro nobis;* Reine conçue sans péché, priez pour nous.

Concession du même genre, mais plus étendue, faite par le même pape Grégoire XVI, permettant que le titre d'*Immaculée* fût ajouté, tant à la préface de la messe qu'aux Litanies de la sainte Vierge, dans tous les diocèses dont les évêques respectifs le demanderaient. Et presque tous les évêques du monde catholique en firent immédiatement la demande.

Suppliques de cinquante-deux cardinaux, et de nombreux archevêques et évêques, adressées à Grégoire XVI, du 10 mai au 30 novembre 1840, insistant sur l'utilité et la nécessité morale de prononcer un jugement définitif.

Et puis, le 2 février 1849, la célèbre encyclique de Gaëte, par laquelle Pie IX, s'adressant à tous les évêques du monde, les invitait à multiplier les prières, afin d'obtenir du Ciel des lumières abondantes en une si grave affaire, et leur demandait de rendre témoignage de leur croyance et de celles de leurs fidèles, au sujet de l'Immaculée Conception de Marie.

Plus de *six cents* cardinaux, patriarches, archevêques, évêques et vicaires apostoliques répondirent à l'appel du Pontife, sans parler des savantes dissertations qui furent publiées en même temps par des docteurs catholiques dans toutes les contrées et dans toutes les langues de l'univers chrétien.

Le 2 août 1853, une commission extraordinaire se réunit à Rome, par l'ordre du pape, sous la présidence du cardinal Fornari. Après mûre délibération, elle fut d'avis que le privilège était solidement prouvé par des arguments tirés de la sainte Ecriture et de la tradition catholique, et que le Saint-Siège pouvait prononcer la définition. Tel fut aussi l'avis unanime des cardinaux.

Vint enfin le jour solennel, le 8 décembre 1854. Dans la basilique de Saint-Pierre remplie d'une foule immense, le Souverain Pontife Pie IX, d'une voix émue, prononça le texte de la définition. Et aussitôt le canon du château Saint-Ange et toutes les cloches de la Ville éternelle annoncèrent au monde que les vœux des fidèles avaient reçu satisfaction.

EXEMPLE

Un vitrail de Lourdes

Dans la basilique de Lourdes, il y a des vitraux qui retracent l'histoire de l'Immaculée Conception à travers les âges, et l'un de ces vitraux est consacré à la mani-

festation de la Médaille miraculeuse. Il est placé au-dessus du chœur, à côté du grand vitrail représentant le vœu de Louis XIII.

L'apparition de la Vierge est facile à reconnaître; mais on voit représentée au-dessous de l'image de Marie une scène qui a dû sans doute intriguer la curiosité de plus d'un des visiteurs de la Basilique. Nous pouvons donner la clef de cette énigme, grâce aux notes de l'abbé Lambert sur les dessins qu'il avait fournis lui-même au peintre-verrier.

Cette scène n'est autre chose qu'un des nombreux miracles opérés par le moyen de la médaille miraculeuse.

Celui qui est représenté sur ce vitrail a été choisi de préférence par l'auteur, et parce qu'il s'agit de sa propre sœur, et parce que l'Immaculée a daigné le choisir pour en être l'instrument.

C'était au commencement de la Médaille miraculeuse; alors jeune prêtre, il en avait reçu une par faveur spéciale. Apprenant que sa sœur Louise était à l'extrémité, il ne lui fallut pas moins de trois jours pour arriver près d'elle. En ce moment, était-elle vivante ou morte? On doutait. Il l'appelle, mais il ne semble plus avoir qu'un cadavre devant lui!

Alors, enlevant sa médaille miraculeuse qu'il portait sur sa poitrine, il la suspend au cou de sa sœur. Toute la famille se met à genoux, on récite avec une confiance absolue un *Souvenez-vous* et trois fois l'invocation : *O Marie, conçue sans péché*, etc.

Il se redresse, appelle de nouveau sa sœur, qui, revenant à la vie, lui dit :

— C'est vous? Qu'il y a longtemps que je vous attends! Je vous entends, je vous parle, mais je ne vous vois pas.

— Confiance, ma sœur, la sainte Vierge va faire le miracle tout entier.

Nouveau *Souvenez-vous* et nouvelles invocations auxquelles se mêle la voix de la malade.

Les yeux s'ouvrent, elle est entièrement guérie, elle demande à manger.

Elle comprend alors que Dieu lui ayant donné deux fois la vie, elle doit la lui consacrer entièrement dans l'état religieux. Elle est morte depuis, en odeur de sainteté, au couvent des *Oiseaux*, à Paris.

(*Journal de la Grotte de Lourdes*, 3 décembre 1899.)

Ave Maria.

VI^e JOUR

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

L'Evangile ne parlant pas de la Nativité de la sainte Vierge, les circonstances de cet heureux événement demeurent enveloppées de mystère.

Quatre villes de la Palestine se disputent, et l'on comprend avec quelle ardeur, la gloire d'avoir été le berceau de la Mère de Dieu : Jérusalem, Nazareth, Sephoris et Bethléem. Mais, si chacune présente des témoignages respectables, aucune n'apporte de raison convaincante. La sainte Ecriture étant muette à cet égard, la tradition seule peut être invoquée; mais la tradition n'est ni constante ni uniforme, et l'on trouve dans les Pères des opinions diverses. Par conséquent, encore de nos jours, chacun garde son sentiment, et il est bien probable que cette question historique, intéressante aux yeux de notre piété, ne recevra jamais une solution certaine (1).

(1) Parmi les auteurs récents qui ont sérieusement étudié la vie de la sainte Vierge, M. l'abbé Bourassé se dit favorable à Jérusalem; — Mgr Gentilucci se prononce pour Nazareth, et dit

Quant à l'époque de cette naissance, les érudits calculent que la Vierge naquit dans la 64e semaine d'années du prophète Daniel, et dans la 16e année avant le commencement de l'ère chrétienne. Le monde romain avait alors pour maître Octave Auguste, vainqueur de son rival Antoine à la bataille d'Actium. La Judée avait alors pour roi un étranger, Hérode l'Iduméen; la célèbre prophétie de Jacob était enfin accomplie : le sceptre était tombé des mains de Juda, signe que le Désiré des nations ne tarderait pas à paraître. On dit que l'année même où la pieuse Anne devenait mère, la paix était proclamée dans l'univers : Octave, après avoir triomphé de son rival, après avoir fait des conquêtes et soumis de nouvelles provinces, après avoir changé son nom en celui de César Auguste, venait de fermer de nouveau le temple de Janus. Il tenait l'univers attentif au bruit de ses armes et de sa gloire; personne ne soupçonnait que des choses plus grandes se passaient dans un petit coin de la Judée ou de la Galilée, et cependant c'était là, ce n'était pas à Rome, que se préparait le salut de l'humanité.

Quel jour naquit la sainte Vierge? L'Eglise répond : le 8 septembre, neuf mois exactement après qu'elle

que tel est le sentiment du plus grand nombre. Il observe que Nazareth, signifiant *la ville des fleurs*, convenait fort bien à Celle qui est appelée la belle rose de Jéricho. — Le savant Trombelli, qui conclut également en faveur de Nazareth, discute les divers témoignages dans sa dissertation V, *de Mariæ patria*.

Même incertitude et mêmes opinions diverses au sujet de la ville où s'accomplit, neuf mois plus tôt, le mystère de l'Immaculée Conception. La difficulté vient de ce que l'histoire n'est pas fixée sur le domicile habituel de sainᵗ Joachim et de sainte Anne.

avait été miraculeusement conçue. En ce même mois, suivant les croyances judaïques, Ève avait été créée dans le paradis terrestre. Le mois hébraïque correspondant à notre mois de septembre ouvrait, chez les juifs, l'année civile et religieuse, et au moment où Marie vint au monde, la fumée des holocaustes montait vers le ciel pour l'expiation des péchés du peuple.

C'était à l'approche de l'automne, au moment où les arbres chargés de fruits vont payer les agriculteurs de leurs travaux. Le raisin, le plus vanté des fruits, est alors en pleine maturité sur les coteaux de la Judée et sous les climats favorisés du soleil, et le signal de la vendange fut toujours celui de la joie. Ce qui explique ces paroles de saint Jean Damascène : Terre, réjouis-toi, parce que du sein d'Anne comme d'une vigne fertile, est né un raisin doux et mûr. A la vendange de cette vigne tous sont invités, nul n'est exclu; elle est la joie de tous .

Quant à l'heure de ce jour fortuné qui mérita de voir la naissance de Marie, il paraît que ce fut l'aurore. Ce jour-là, nous disent de pieux auteurs, le soleil brilla d'une lumière deux fois plus grande, et, dans la nuit précédente, la lune, presque aussi resplendissante que le soleil, avait montré quelque temps, non plus ses taches accoutumées, mais une étoile scintillante au milieu de son disque.

Que ces prodiges extérieurs aient eu lieu ou non, les Pères de l'Eglise parlent avec ravissement de la naissance de cette admirable enfant; ils disent avec raison qu'en ce jour le Ciel fait à la terre un présent inestimable, que la Nativité de la Vierge marque la fin de la douleur et le commencement de la joie.

En effet, avec Marie, se lève sur le monde l'aurore si longtemps attendue, messagère du vrai soleil de justice. Les docteurs, à l'envi les uns des autres, ont cherché les rapports entre l'aurore et Marie. L'aurore, placée entre la nuit et le jour, est le terme de la nuit qui finit en elle, et le principe du jour qui commence par elle; Marie, placée entre l'Ancien Testament et le Nouveau, est la fin de l'un et le commencement de l'autre.

Une autre remarque des docteurs, signalant entre Marie et l'aurore tout à la fois une ressemblance et une différence (1) : Le soleil naît de l'aurore, mais l'aurore meurt à la naissance du soleil. Jésus naît de Marie, mais à la naissance de Jésus, Marie reçoit une augmentation de vie. Cette aurore mystique invite les hommes à chanter un hymne de joie, comme l'aurore naturelle invite les oiseaux des champs à faire entendre leurs gazouillements harmonieux.

EXEMPLE

Les trois miroirs

Une jeune fille élevée dans de pieux sentiments, mais chez qui cependant des pensées légèrement empreintes de vanité ou de coquetterie surgissaient parfois, écrivit un jour à sa mère, pour lui demander un objet qu'elle

(1) On connaît cet ingénieux distique de je ne sais quel poète :

Solem ambæ pariunt Aurora et Virgo; sed ista
Solem viva parit; dum parit, illa perit.

jugeait à peu près indispensable, un miroir de toilette.

La mère répondit :

— Ma chère enfant, non seulement je t'enverrai le miroir que tu demandes; mais au lieu d'un seul, tu en recevras trois...

— Trois !... dit la jeune fille en interrompant la lecture de sa lettre. Que signifie cela ?

Et poursuivant elle vit ces lignes : « Dans le premier miroir, tu verras *ce que tu es;* dans le second, *ce que tu seras;* dans le troisième enfin, *ce que tu dois être.* »

La jeune personne marchait de surprise en surprise. Quand elle eut terminé sa lecture, elle donna libre cours à ses conjectures, mais rien ne la satisfaisait. Force lui fut donc d'attendre, et l'attente est bien longue à seize ans ! Aussi compta-t-elle les jours, les heures, les minutes qui s'écoulèrent entre la réception de la lettre et l'envoi qu'elle lui annonçait.

Enfin, après trois longs jours, — trois siècles ! — une boîte arriva à l'adresse de la jeune fille; aussitôt qu'elle l'eut reçue, elle l'emporta en courant, et, restée seule, elle s'empressa de l'ouvrir. Un premier paquet soigneusement enveloppé, et portant le n° 1, frappa d'abord ses regards : elle l'ouvrit avec précaution. Le cœur lui battait avec force : qu'allait-elle voir ?

Elle trouva un modeste, mais fidèle miroir, qui, selon la promesse de sa bonne mère, lui montra *ce qu'elle était :* sa jeunesse, ses agréments, les charmes du printemps de la vie.

— Oh ! que ma mère est bonne ! dit l'enfant, et, dans sa joie, dans sa reconnaissance naïve, elle donna un baiser au miroir.

Mais que pouvait contenir le deuxième paquet, qui semblait plus gros et plus lourd ? Elle l'ouvrit avec anxiété, et y trouva... une tête de mort, autre miroir non moins fidèle de *ce qu'elle serait un jour.* La vue d'un tel objet était propre à faire réfléchir.

La jeune fille commença à comprendre la leçon que voulait lui donner sa mère, et elle regarda plus longtemps le second miroir que le premier.

Restait le troisième paquet. On comprend que, après le deuxième, l'enfant dut éprouver quelque crainte à l'ouvrir; cependant elle se dit qu'il ne pouvait pas contenir un objet plus effrayant, et sa main défit l'enveloppe. Un cri de joie lui échappa en trouvant sous une soyeuse étoffe une délicieuse statuette représentant Marie Immaculée.

— Voilà *ce que je dois être*, s'écria-t-elle, et ce que je serai avec la grâce de Dieu.

Et elle s'agenouilla, et pria longtemps.

(*Semaine de Cambrai*, 21 novembre 1886.)

Ave Maria.

VII[e] JOUR

LE SAINT NOM DE MARIE

Chez les juifs, c'était le huitième jour après la naissance, en pratiquant la circoncision, que le père imposait un nom à son fils. Pour les filles, la sainte Ecriture ne nous apprend pas quel jour elles recevaient leur nom : il est probable qu'elles le recevaient sans délai, le jour même de leur naissance.

La fille immaculée d'Anne et de Joachim reçut à sa naissance le nom de Marie.

Marie! Nom bien-aimé, qu'il est si doux de prononcer ou d'écrire! Marie, nom trois fois béni de notre Mère céleste, que nos pieuses mères de la terre nous ont appris à balbutier avec tendresse! *Marie*, nom sublime que le ciel chante, que les anges admirent, que l'enfer redoute, que la terre vénère, que les saints exaltent dans leurs ravissements, que les pécheurs implorent comme leur suprême espoir! Ce nom digne de tous les hommages, l'Eglise ne sait

comment l'honorer, le ministre de Jésus-Christ ne cesse de le prêcher, et, dans son impuissance de le louer comme il en aurait le désir, il s'adresse à sa Mère, et lui dit avec saint Bernardin de Sienne : O divine Mère, donnez-moi la vertu de la parole, et j'annoncerai à mes frères la grandeur de votre nom, et je ne me lasserai jamais de leur redire ce nom d'amour pour votre gloire et leur consolation.

Le nom qui devait être celui de la mère du Sauveur était en usage depuis longtemps chez les Hébreux. Plusieurs saintes femmes de la compagnie de Notre-Seigneur le portaient; ce qui semble indiquer qu'il était assez répandu. La première Marie dont l'histoire fasse mention, est la sœur de Moïse. Ce nom est l'un des plus anciens que la langue des hommes ait prononcés; il était connu longtemps avant la première Olympiade et avant le siège de Troie, avant le commencement de l'histoire profane. Et il sera prononcé jusqu'à la fin des temps, béni et invoqué par toutes les générations chrétiennes.

En constatant que le nom de Marie était usité parmi les Juifs, nous sommes loin de mettre en doute qu'il ait été choisi au ciel et donné à la future Mère de Dieu par un ordre direct du Seigneur. Ce choix et cet ordre se trouvent sans cesse affirmés dans la tradition catholique. Les anciens Pères nous disent que l'ange qui fut envoyé par Dieu à sainte Anne et à saint Joachim pour leur annoncer la naissance de cette sainte enfant, leur révéla en même temps le nom que Dieu lui-même avait choisi.

Et vraiment le doute à cet égard serait déraisonnable. Car, tous les privilèges accordés aux autres

saints se rencontrent dans Marie à un degré éminent; or, nous voyons dans la sainte Ecriture que plusieurs noms furent imposés par un ordre formel de Dieu, par exemple, les noms d'Ismaël, d'Isaac, de Jean le Précurseur. Si donc Dieu a pris soin de nommer lui-même celui qu'il envoyait devant la face de son Fils pour lui préparer les voies, est-il admissible qu'il n'ait pas voulu nommer aussi celle que, de toute éternité, il avait destinée à être la Mère de ce Fils incarné?

Nous sommes d'autant plus fondés à reconnaître une volonté divine dans l'imposition du nom de Marie, qu'aucun autre nom n'était plus propre à annoncer la gloire incomparable et l'office tout exceptionnel de la sainte Vierge.

En effet, quand Dieu intervient pour imposer un nom à une créature, ce n'est pas un vain titre qu'il confère, c'est une dignité qu'il explique, c'est une vie qu'il résume. En nommant le premier homme Adam, il fait de lui le principe de toute naissance; en nommant la première femme Ève, il fait d'elle la mère de tous les vivants; en nommant le Verbe incarné Jésus, il l'établit sauveur du monde. Les changements de noms, ordonnés quelquefois par Dieu, ont aussi une efficacité toute-puissante; ainsi Abram devient Abraham, c'est-à-dire le père des croyants; Jacob devient Israël, c'est-à-dire fort contre Dieu; Simon fils de Jonas devient Pierre, c'est-à-dire le fondement inébranlable de l'Église. En un mot, toutes les fois que Dieu impose un nom, il donne du même coup la qualité ou la fonction que le nom exprime.

Il est donc évident que Dieu a résumé dans le nom qu'il donnait à sa mère les grandeurs, les privilèges, les amabilités dont il la comblait. Dans les langues orientales, les noms propres ont toujours une signification, souvent plusieurs. Celui de Marie offre plusieurs sens aussi remarquables les uns que les autres, et chacun trouve son application la plus parfaite en la personne de la très sainte Vierge.

Si le nom de Marie signifie *Maîtresse*, *Reine*, *Souveraine*, qui méritait mieux de le porter que Celle qui est en même temps la fille d'une nombreuse lignée de rois terrestres et la Mère du Roi céleste?

Si le nom de Marie signifie *Illuminée* et *Illuminatrice*, à qui convenait-il mieux qu'à Celle qui est enveloppée du soleil comme d'un vêtement de lumière, qui a la lune sous ses pieds et une couronne d'étoiles autour de sa tête?

Si le nom de Marie signifie *mer amère*, ou océan d'amertume, s'il indique tout à la fois la plénitude de tous les biens et la surabondance de toutes les douleurs, ne devait-il pas appartenir à Celle qui cache en son âme un insondable abîme de merveilles, et qui, dans sa vie mortelle, fut plus saturée d'amertume que toute autre créature?

Si le nom de Marie signifie *étoile de la mer*, pouvait-il mieux s'appliquer qu'à Celle que nous saluons tous comme le phare de notre espérance, dans la nuit des sombres tempêtes?

Ces diverses significations du nom de Marie ont donné lieu dans tous les siècles, surtout au moyen âge, à des commentaires innombrables, pleins de piété, de finesse et de grâce; quelques-uns sont ad-

[illegible] à l'exemple. Qui n'a présent à l'esprit celui de saint Bernard sur Marie, étoile de la mer? Si nous qu'il soit, il est si haut, si vrai, si vif et digne en toute des saintes de la Vierge, que nous ne pouvons pas en passer de la traduction entière. La voici intégralement (1) :

« [illegible] le nom de la Vierge est Marie. Et dans [illegible] nommée de ce nom, que j'en dis signifier l'étoile de la mer, ce qui s'applique si admirablement à la Vierge Mère. C'est avec raison qu'elle est comparée à l'étoile mer; de même que l'autre ne cesse point de [illegible] dans [illegible] sans pareil, de même la Vierge a donné naissance enfantant un enfant [illegible] Fils, le même ne diminue pas la pureté de l'autre, tel le Fils l'imagette de la Vierge.

« Elle est donc cette illustre étoile née de Jacob, [illegible] les rayons éclairent le monde, [illegible] dont la splendeur brille aux cieux et pénètre jusqu'aux enfers, pareillement aussi les [illegible], [illegible] qui [illegible] plus les mœurs que les couleurs, [illegible] les actions, plutôt les vices. Elle est, dis-je, la brillante et radieuse étoile élevée sur la grande [illegible] de cette grande et vaste mer, [illegible] d'exemples de vertus [illegible] la route du salut.

« O vous, pour qui la vie [illegible] paraît une [illegible] salée sous vos pas, mais plutôt une mer grosse de périls et de tempêtes, vous êtes perdu à tout jamais, si vous n'avez les yeux constamment fixés sur l'éclat de cet astre. Si les vents des tentations se déchaînent, si votre nacelle se heurte contre l'écueil

(1) S. Bern., In laudibus B. Mariæ Virginis, [illegible]

« de la tribulation, regardez l'étoile, invoquez Marie. « Si l'orgueil, l'ambition, la haine, si toutes les « séductions du monde et les passions de la chair se « liguent contre vous : un regard vers l'étoile, une « prière à Marie. Si l'énormité de vos crimes vous « effraie, si les cris de votre conscience vous confon- « dent, si l'horreur du jugement vous épouvante, « ne vous précipitez pas dans l'abîme de l'abattement « et du désespoir, mais songez à Marie. Dans vos « périls, dans vos angoisses, dans vos incertitudes, « pensez à Marie, invoquez Marie! Ayez toujours ce « doux nom à la bouche, ayez-le surtout dans le « cœur; et pour sentir l'effet de votre prière, mar- « chez sur les traces de la Vierge.

« En suivant Marie, vous ne ferez pas fausse route; « en invoquant Marie, vous ne désespérerez jamais; « le souvenir de Marie vous préservera du péché. Si « Marie vous soutient de sa main maternelle, vous « ne tomberez pas; sous l'égide de Marie, vous ne « craindrez pas les ennemis qui ont juré votre perte; « sous la conduite de Marie, vous marcherez avec « assurance, sans ressentir les fatigues du voyage. « Si enfin vous avez toujours le regard sur l'étoile « propice de Marie, vous arriverez un jour au port de « la bienheureuse éternité. Et ainsi vous expérimen- « terez en vous-même avec combien de raison l'Evan- « géliste a dit : *Le nom de la Vierge était Marie.* »

Sur les louanges du nom de Marie les saints ne tarissent pas, disant de lui comme du nom de Jésus qu'il est joie dans le cœur, mélodie dans l'oreille, miel dans la bouche; qu'il épouvante les démons et les met en fuite, que les âmes dévotes trouvent à

l'entendre ou à le prononcer une joie ineffable; qu'il est puissant, toujours exaucé, que jamais justes ou pécheurs ne l'invoquent en vain, que ce nom sur les lèvres d'un mourant est un signe de salut.

Comme la respiration est le signe certain de la vie du corps, ainsi le nom de Marie, dans une bouche chrétienne, est un signe de vie, un moyen d'obtenir la vie éternelle. Qu'il soit donc, uni à celui de Jésus, notre dernière parole, le dernier mouvement de notre langue, le dernier souffle de notre bouche, et comme le dernier battement de notre cœur!

EXEMPLE

Une devise guerrière

Dans les premiers jours de septembre 1899, pendant leurs processions à Lourdes, les Bourguignons portaient une bannière de Notre-Dame du Bon-Espoir, avec cette devise dont plus d'un étranger se demandait le sens : TANT L VAUT.

En voici, pour ceux qui l'ignoreraient, l'origine merveilleuse :

Un seigneur de la Roche-Nolay, du nom de Philippe Pot, qui avait été l'objet de nombreuses faveurs de Marie, qu'il honorait sous le vocable de Notre-Dame du Bon-Espoir, dans son magnifique sanctuaire de Dijon, résolut, le cœur plein de reconnaissance, de choisir Notre-Dame du Bon-Espoir pour sa *Dame* dont il se constitua le chevalier.

En conséquence, il fit graver sur la lame de son épée la devise que voici : *Tant L vaut* (si grande est sa puissance). La devise, dans la pensée du chevalier, s'ap-

pliquait moins à son épée qu'à sa *Dame* la Vierge Marie.

Or, il advint plus tard qu'au siège de Constantinople Philippe fut fait prisonnier et amené devant le sultan. Celui-ci promit de lui rendre la liberté, à la condition qu'il vaincrait l'adversaire que les gens de sa cour lui choisiraient. Plein d'espoir en sa *Dame*, Philippe accepta.

Mis soudain en face d'un lion, le seigneur français ne perd point courage; les yeux brillants de colère et d'une joyeuse espérance, il invoque Notre-Dame du Bon-Espoir, fixe un instant son épée et, s'écriant : *Tant L vaut*, tranche d'un premier coup les pieds de devant du lion et, d'un second, lui enfonce son arme dans le cœur.

Il était libre : Notre-Dame du Bon-Espoir avait sauvé son chevalier.

(*Journal de la Grotte de Lourdes*, 17 septembre 1899.)

Ave Maria.

VIII[e] JOUR

PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE

L'histoire ne nous dit rien de la sainte enfance de Marie, jusqu'au moment où elle quitta sa famille pour entrer au temple de Jérusalem. Ce que furent ces trois premières années passées sur cette terre par la plus parfaite des créatures, il nous est facile de le conjecturer; ou plutôt, s'il nous est facile de concevoir que la jeune Vierge devait être toute différente des enfants ordinaires, il nous est impossible de nous imaginer à quelle perfection les grâces dont elle avait été comblée dès sa conception immaculée l'avaient déjà conduite.

Par sa sagesse et sa piété, par sa simplicité et sa modestie, par sa douceur et son obéissance, elle faisait l'admiration de ses heureux parents et de toutes les personnes qui avaient l'occasion de la voir. Quel sacrifice pour Anne et Joachim, quand arriva l'époque où ils durent, selon le vœu qu'ils avaient fait au

Seigneur, présenter au Temple cette enfant de bénédiction et se séparer de leur précieux trésor!

Cet événement nous sera suffisamment connu, lorsque nous aurons dit en quelques paroles : 1° Ce que signifiait, chez les Juifs, la présentation des enfants; 2° où et comment vivaient ces enfants dans la maison de Dieu; 3° quelles circonstances spéciales accompagnèrent la présentation de Marie.

I. — Le vœu de consacrer les enfants à Dieu, *de les prêter au Seigneur*, suivant la touchante expression de la sainte Ecriture, n'était pas rare dans les familles juives. Il dépendait de la volonté des parents que cette consécration fût temporaire ou perpétuelle; mais, en ce dernier cas, les parents gardaient la faculté de racheter leurs enfants, moyennant une légère offrande pécuniaire et le sacrifice d'une victime.

En donnant à Dieu leurs enfants, les parents reconnaissaient les avoir reçus de lui, proclamaient qu'il est l'auteur de la vie et le maître des êtres vivants. Hommage d'adoration, auquel s'ajoutait souvent l'hommage d'une gratitude spéciale pour des enfants obtenus à force de prières.

Nous avons dit déjà qu'il en était ainsi des parents de Marie. La naissance de leur fille était le fruit de leurs prières, et ils avaient pris l'engagement sacré de rendre au Seigneur le présent reçu de lui. Fidèles à leur vœu, ils élevaient leur sainte enfant avec un pieux respect, attendant l'heure où ils accompliraient, sans hésitation sinon sans douleur, le devoir qu'ils s'étaient imposé par leur promesse.

Suivant l'usage, ils attendirent trois ans. Chez les Juifs, les enfants n'étaient sevrés que dans le cours de leur troisième année, quand, accoutumés à une nourriture plus forte, ils quittaient d'eux-mêmes le sein maternel. Anne, remplissant avec bonheur son office de mère, nourrit elle-même sa fille bien-aimée: combien de temps? Plus de deux ans, répondent ceux qui veulent qu'elle se soit conformée à l'usage général des mères juives. Mais de pieux auteurs affirment que Marie se sevra plus tôt, et que dès les premiers mois elle s'abstenait de prendre le lait maternel quelques jours de la semaine : Plusieurs saints, prévenus par la grâce divine, ont commencé une vie de mortification par cette abstinence volontaire; il est probable que Marie, attentive dès la première heure à tout ce qui pouvait plaire à Dieu, donna dès lors l'exemple du jeûne comme de toutes les vertus.

II. — Pour comprendre la présentation de Marie et sa vie dans le Temple, il faut savoir que le temple de Salomon, ainsi que le second temple bâti sur le même plan que le premier et dans les mêmes dimensions, était disposé d'une tout autre manière que nos églises chrétiennes. C'était moins un seul édifice qu'une suite nombreuse d'édifices accommodés aux divers besoins du culte.

Il y avait des logements pour les prêtres, il y en avait pour les serviteurs, il y en avait pour les enfants voués à Dieu.

Le Temple était précédé de plusieurs enceintes entourées de galeries. Le premier parvis était ouvert

aux étrangers et aux Juifs qui avaient contracté quelque souillure légale. La seconde enceinte, fermée aux gentils sous peine de mort, servait aux réunions du peuple juif. La troisième comprenait le temple proprement dit et l'autel des holocaustes; on y montait par quinze degrés; les femmes y entraient par trois portes et avaient des places entièrement séparées de celles des hommes.

Le lieu le plus sacré comprenait encore trois parties, savoir : le Vestibule intérieur, où les prêtres seuls avaient accès, le Saint et le Sanctuaire ou Saint des Saints. Dans ce sanctuaire le grand prêtre seul avait le droit de pénétrer, et seulement une fois l'année.

Autour du Saint et du Sanctuaire régnaient extérieurement plusieurs étages de chambres, où logeaient les prêtres, les lévites et les musiciens.

Le cloître, réservé aux vierges nourries dans le temple, était isolé des autres habitations. Il était divisé, du temps de l'historien Josèphe, en quatre-vingt-dix cellules. C'est là que les jeunes filles consacrées à Dieu étaient élevées avec le plus grand soin, sous la direction de pieuses matrones semblables à Anne la prophétesse, dont il est parlé dans l'Evangile.

Les vierges avaient une place distincte dans le Temple, où elles chantaient les louanges de Dieu. Le reste du temps, comme nous le dirons un autre jour, elles s'occupaient de travaux convenables à leur âge et à leur sexe.

Les femmes mariées n'avaient pas la permission d'entrer dans l'asile des vierges; et à ce sujet, une anecdote intéressante est racontée par plusieurs an-

ciens Pères (1). Marie, devenue mère, continua de prendre place parmi les vierges lorsqu'elle venait au Temple. Les Juifs en murmuraient hautement : mais Zacharie, instruit du mystère par lequel Marie avait donné naissance à son divin Fils en dehors des lois ordinaires de la nature, lui conserva ce privilège, auquel personne n'avait plus de droit que la Vierge sans tache.

III. — C'est donc à l'âge de trois ans, selon l'opinion commune, que Marie s'offrit à Dieu par une donation extérieure et solennelle. Mais, depuis le commencement de sa vie, elle appartenait pleinement au Seigneur. A sa conception même, comme l'enseignent les Docteurs (2), elle reçut le parfait usage de sa raison, pour commencer dès lors à méditer, et eut une si grande connaissance de Dieu qu'aucune langue ne saurait l'exprimer. Eclairée de ces premiers rayons de la divine lumière, elle s'offrit tout entière au Seigneur son Dieu, et se dévoua totalement à son amour et à sa gloire.

Mais apprenant ensuite que les auteurs de ses jours avaient promis par vœu de consacrer au service du Temple l'enfant que le Seigneur accorderait à leurs prières, elle fut la première à presser ses bienheureux parents d'accomplir leur promesse.

Anne et Joachim, sacrifiant généreusement à Dieu ce qu'ils avaient de plus cher au monde, partirent

(1) M. l'abbé Bourassé, à qui nous empruntons cette description en l'abrégeant, nomme Origène, saint Grégoire de Nysse et saint Cyrille d'Alexandrie.

(2) Voir saint LIGUORI, *Les Gloires de Marie*, discours sur la Présentation, 1er point.

de Nazareth pour se rendre à Jérusalem, et portèrent tour à tour leur fille bien-aimée. Ils firent ce voyage au mois de novembre, soit à l'occasion de l'anniversaire de la Dédicace, soit parce que, à cette époque, Zacharie leur parent était de service au Temple, et qu'ils désiraient confier la jeune Vierge à sa protection. Ils prirent sans doute quelques jours de repos dans la petite maison que Joachim possédait à Jérusalem, et ensuite, tenant l'enfant par la main, ils montèrent au Temple.

Ils avaient peu de parents à leur suite, mais les anges, dit saint Grégoire de Nicomédie, venaient en foule servir de cortège à la Vierge immaculée, redisant la parole de nos Saints Livres : « Oh! qu'ils sont beaux, qu'ils sont agréables à Dieu, les pas que vous faites pour aller vous offrir à lui, ô Marie, fille et épouse chérie de notre divin Maître!... » « Et Marie, vive, agile, sautillant de joie, courait au temple plus volontiers, dit saint Grégoire de Nysse, que la jeune fille éprise d'un jeune monarque ne court à la demeure de son royal époux. » Et Dieu lui-même fit ce jour-là avec toute sa cour céleste une grande fête, parce que jamais il ne vit créature plus sainte et plus aimable venir se donner à lui. Quelques auteurs racontent qu'au moment où la gracieuse fille de Joachim et d'Anne traversa le parvis des étrangers, plusieurs personnages distingués de Jérusalem, attirés par je ne sais quel charme secret, se mirent à la suivre, en lui faisant cortège.

Dès que la sainte famille fut arrivée à l'endroit où les parents devaient se séparer de leur fille, Marie se tourna vers saint Joachim et sainte Anne, se jeta

à leurs pieds, leur baisa les mains, et demanda leur bénédiction. Ensuite, présentée par ses parents, elle s'agenouilla aux pieds du grand prêtre, qui accepta, au nom de Jéhovah, le précieux dépôt qui lui était confié, et finit en bénissant les pieux époux. C'était le 21 novembre, d'après la tradition de l'Eglise.

Quel est le prêtre qui eut le bonheur de recevoir Marie au Temple? Une croyance confirmée par de nombreux écrivains, sans être contredite par aucune autorité, nomme Zacharie, père de Jean-Baptiste. Quoi qu'il en soit du nom du ministre, Marie offrit à Dieu ce jour-là, comme l'observe saint Liguori, non des aromates, non des animaux ou des talents d'or, mais toute sa personne en parfait holocauste, et se consacra comme une victime perpétuelle à l'honneur de la divine Majesté; elle fit, en un mot, l'oblation la plus pure qui ait été faite à Dieu depuis le commencement du monde, et la fit par l'acte de religion le plus agréable au Ciel qu'aucune créature ait jamais accompli.

Apprenons de cette admirable enfant à ne jamais refuser les sacrifices que Dieu nous demande suivant la situation où il nous a placés; apprenons d'elle à nous dévouer sans délai, sans réserve, avec joie et empressement au service de sa divine Majesté.

EXEMPLE

A propos d'une image

On lit dans la *Semaine religieuse* de Mende, sous la signature de M. Claudius Ferraud, missionnaire au Japon :

Dans un train, je récitais mon bréviaire et j'avais sous les yeux une belle image de Notre-Dame des Victoires. Mon voisin de gauche, qui la regardait depuis un bon moment, me dit tout à coup :

— Ça, c'est sans doute votre femme ?

— Non, Monsieur, lui répondis-je, c'est ma mère.

— Ah !... et ce joli petit enfant qu'elle tient dans ses bras, c'est votre frère cadet ?

— Non pas, Monsieur, c'est mon frère aîné.

Vous voyez d'ici la figure qu'il dut faire. Il resta un moment silencieux, comme pour essayer de comprendre l'énigme. Puis, comme s'il avait deviné :

— Alors, c'est sa photographie de quand il était petit ?

— Oui, Monsieur.

— Et quel âge a-t-il maintenant ?

— Il y a dix-huit siècles qu'il est mort !

Pour le coup, mon pauvre voisin crut que je me moquais de lui. Il se prit à rire et moi aussi.

— Comment trouvez-vous ma mère ?

— Elle est superbe !

— Oui, Monsieur, ajoutai-je, il n'y a jamais eu sur la terre de femme plus belle, plus pure et plus sainte. Et cette femme, tout le monde la connaît et la vénère; c'est la Reine de la terre et du ciel : on l'appelle Marie.

Et alors, à mon homme de plus en plus ébahi, j'expliquai de mon mieux le mystère du Christ et de sa Mère. Il m'écoutait en silence et avec attention. Malheureusement, il fallut bientôt nous quitter; le train venait d'entrer en gare.

Qui sait si la Bonne Mère dont les traits ont fixé un moment l'attention de ce pauvre païen, qui a daigné la trouver belle et gracieuse, gracieux et beau le Divin Enfant qu'elle tient entre ses bras, en reconnaissance de ce loyal hommage, ne trouvera pas au fond de son cœur maternel quelque grâce qui ouvrira les portes du Paradis à son inconscient admirateur !

(*Echo N.-D. de la Garde*, 8 août 1897.)

Ave Maria.

IX^e JOUR

LA SAINTE VIERGE DANS LE TEMPLE

Dieu a coutume de former les âmes dans le silence et dans la retraite. Bien que la jeune Vierge, toute remplie de grâce et dirigée en toutes choses par le Saint-Esprit, n'eût pas à craindre, comme nous, la contagion du siècle, cependant Dieu voulut la retirer de l'agitation du monde, l'appeler à l'ombre des autels, la faire vivre sous ses yeux et dans une atmosphère plus pure, afin de mieux préparer dans son jeune cœur le plus saint des tabernacles.

A peine introduite dans ce saint lieu, dit le docteur saint Alphonse de Liguori (1), Marie se prosterna pour baiser la terre dans la maison du Seigneur. Adorant ensuite la Majesté infinie, elle la remercia de la faveur qu'Elle lui faisait en l'admettant à vivre pour un temps dans son temple, et s'offrit à Dieu

(1) *Les Gloires de Marie*, discours sur la Présentation, 11^e point.

tout entière, sans aucune réserve, lui consacrant toutes ses puissances et tous ses sens, tout son esprit et tout son cœur.

Mentionnons d'abord les quelques relations qu'elle eut encore avec ses parents, et puis nous parlerons du genre de vie qu'elle menait au Temple, et des circonstances certaines ou légendaires de son séjour dans le saint asile.

I. — Quant Joachim et Anne eurent achevé les cérémonies de la Présentation et remis entre les mains des prêtres, ou plutôt entre les mains de Dieu, leur gracieuse et admirable enfant, ils sortirent du Temple où ils venaient de consommer leur douloureux sacrifice, et reprirent tristement le chemin de la Galilée.

Aux principales fêtes, lorsqu'ils revenaient à la Ville Sainte, ils couraient embrasser leur fille, jouir de ses entretiens pendant de trop courts instants, et à chaque visite nouvelle ils admiraient ses progrès rapides dans toutes les vertus de son âge.

Au bout de quelques années, Joachim, épuisé par la vieillesse, dut remettre à des mains mercenaires le soin de son petit héritage de Nazareth, et dès lors, rien ne le retenant loin de sa fille bien-aimée, il vint avec Anne se fixer à Jérusalem. C'est dans cette ville, près de Marie, qu'ils passèrent les dernières années de leur vie.

Marie était âgée de onze ou douze ans, lorsqu'elle devint orpheline. Elle perdit d'abord son père, saint Joachim. A la nouvelle du malheur qui la menaçait, elle sortit du Temple et accourut auprès du vénérable

vieillard, dont elle reçut les dernières bénédictions, et à qui elle aida sainte Anne à rendre les derniers devoirs. On dit que le corps de saint Joachim fut placé dans un caveau creusé sous sa propre maison de Jérusalem; on en montre encore l'emplacement dans la crypte de l'église de Sainte-Anne.

Anne suivit de près son vertueux époux. Marie quitta de nouveau le Temple et vint recueillir le dernier soupir de sa mère. Quels adieux touchants durent échanger une telle mère et une telle fille! Marie présida elle-même aux obsèques de sa mère, et fit déposer son corps dans le même caveau funéraire que saint Joachim. Et, privée des deux êtres qu'elle aimait le plus sur la terre, elle rentra au Temple, plus décidée que jamais à être entièrement à Dieu.

II. — Quel genre de vie suivaient les jeunes filles du Temple? On dit qu'elles se levaient dès l'aurore, se rendaient à la tribune qui leur était réservée, et là chantaient en chœur les psaumes de David. Sept fois le jour, à des heures marquées, elles se réunissaient pour remplir ce pieux devoir; leur vie ressemblait, autant qu'il est possible ici-bas, à la vie des anges autour du trône de Dieu.

Les autres heures étaient employées à des occupations convenables. Sous la direction des vénérables matrones chargées de les former, elles se livraient à mille travaux appropriés à leur sexe, à leur âge et à leurs forces. Les unes filaient le lin ou la laine; d'autres tissaient de riches étoffes ou apprenaient à les teindre en couleur de pourpre ou d'hyacinthe;

d'autres rehaussaient l'éclat des tissus précieux en les entremêlant de fils d'or. L'Orient a toujours été renommé pour ce genre de magnificence. Enfin, des mains des vierges du Temple sortaient d'éclatantes broderies destinées aux cérémonies religieuses.

Une tradition charmante (1) montre la douce gaieté qui régnait parmi ces jeunes vierges. Lorsqu'il s'agissait des ornements du sanctuaire, elles avaient l'habitude de se partager le travail entre elles. Un jour qu'elles avaient à façonner et à broder un grand voile composé de plusieurs pièces de différentes couleurs, la pourpre échut à Marie. Chez les Juifs, comme chez la plupart des peuples, la pourpre était réservée aux rois. Par une innocente plaisanterie, les compagnes de Marie la surnommèrent *la Reine.* Elles ignoraient, dans leurs joyeux propos, que jamais titre ne fut plus justement décerné.

III. — Par ce qui précède l'on voit que la vie de Marie au Temple était déjà ce qu'elle devait être toujours sur la terre, ce que devait être la vie du divin Sauveur, un heureux mélange de prière et de travail; ce que les théologiens appellent la vie *mixte,* qui unit l'exercice de la vie active à celui de la vie contemplative.

Il est hors de doute que Marie, préférant la meilleure part de la contemplation, consacrait une grande partie de son temps à l'oraison, à la méditation des Livres Saints et des augustes mystères qui étaient sur le point de s'accomplir. Connaissant l'espérance

(1) Citée par M. l'abbé BOURASSÉ, *Histoire de la Vierge Marie,* chap. VI.

commune en ce temps-là, instruite d'ailleurs par des communications particulières du ciel, elle appelait de ses vœux continuels la rédemption du genre humain, ne cessant d'inviter *les nues à pleuvoir le Juste et la terre à germer son Sauveur.* Tous les auteurs affirment que Marie, dans le Temple, hâta la venue du Messie par l'ardeur de ses soupirs et la ferveur de ses prières. C'était comme un combat entre Dieu et les hommes, combat commencé par les patriarches, continué par tous les anciens justes, et victorieusement terminé par la Vierge enfermée dans le Temple.

Un autre point enseigné communément par les Pères et les Docteurs, c'est que, dans cet asile de paix, Marie se consacra entièrement et pour toujours au Seigneur, par le vœu de perpétuelle virginité. Elle fut la première à prendre cet engagement. Quelques saints personnages de l'ancienne loi vécurent dans la continence, mais sans s'y obliger par un vœu. C'est Marie qui arbora l'étendard sacré de la virginité, sous lequel devaient se ranger ces milliers d'âmes généreuses qui ne cessent de grossir le cortège de la Reine des Vierges.

« O Vierge prudente, Vierge dévote, s'écrie à ce propos saint Bernard (1), de qui avez-vous appris que la virginité est agréable à Dieu? Quelle est la loi, quelle est la page de l'Ancien Testament qui ordonne, ou qui conseille seulement de vivre d'une vie spirituelle dans un corps de chair, de mener sur la terre la vie des anges?... Les paroles de l'Apôtre recommandant la virginité, vous ne les connaissiez

(1) Homélie III, *Super missus est*, n. 7.

pas. Vous n'aviez ni précepte, ni conseil, ni même d'exemple. L'onction divine seule vous enseignait. Le Verbe de Dieu, toujours fort et efficace, a été votre seul maître, et le Fils a instruit sa Mère avant que de s'être revêtu dans son sein d'une chair mortelle. Vous vous consacrez à Jésus-Christ comme vierge, sans savoir que vous devez lui appartenir comme mère. Vous choisissez d'être méprisée en Israël, vous embrassez l'opprobre de la stérilité pour plaire à Celui que vous avez choisi en partage; mais la malédiction se change pour vous en bénédiction, et la fécondité sera la récompense de votre volontaire stérilité. »

En effet, par ce vœu qui semblait l'éloigner du titre de mère, la chaste jeune Vierge se rapprochait de la dignité de Mère de Dieu, et, franchissant la barrière qui séparait la loi antique de la loi nouvelle, elle se plongeait dans l'océan des vertus angéliques. Quand les anges entendirent ce vœu, ils se virent égalés, surpassés; car, en le faisant, l'humble Vierge devenait, par sa volonté et par la grâce du ciel, ce qu'ils sont par nature.

Appliquée à choisir la meilleure part, la prière et l'union à Dieu, Marie ne négligeait pas la part de Marthe. Sans que son âme fût jamais distraite de la contemplation des choses divines, elle ne manquait pas, aux heures prescrites, de travailler avec ses compagnes, dont elle était le modèle et la joie, et qu'elle excitait à avancer dans la perfection. Au reste, par la douceur de son caractère, par la noblesse de son maintien, par sa rare modestie et par sa vie tout angélique, par la suavité de ses traits et la grâce

de sa conversation, par sa haute intelligence et une sagesse au-dessus de son âge, elle faisait l'admiration, non seulement de ses compagnes et des directrices du cloître, mais encore des lévites et des prêtres.

Ajoutez qu'elle mettait plus d'application que personne à suivre dans tous ses détails la règle de cette heureuse communauté, et que toujours docile aux leçons de ses maîtres, elle s'empressait d'exécuter leurs ordres et même de prévenir leurs désirs.

D'après de pieuses légendes et des révélations particulières, que nous devons mentionner à cause des nombreuses et graves autorités qui les acceptent, la Vierge du Temple aurait joui habituellement de la conversation des anges, qui seraient venus la visiter, l'instruire, même lui apporter sa nourriture quotidienne, pendant qu'elle donnait aux pauvres celle qu'elle recevait des ministres de Dieu. Elle aurait eu l'habitude de se lever à minuit, de se rendre dans le Saint des Saints et d'y passer de longues heures en oraison.

Nous croirions plus volontiers, avec de nombreux auteurs, que Marie ne pénétra jamais dans le sanctuaire. Le grand prêtre seul y entrait une fois par an; comment Marie, si humble et si exacte à observer les prescriptions légales, aurait-elle sollicité une grâce si étrange, un privilège dont ne jouissaient même pas les prêtres? D'autant plus que, pour se recueillir, elle n'avait pas besoin de chercher le lieu le plus secret du Temple, ayant dans son cœur un tabernacle beaucoup plus saint. Nous pensons de même qu'elle ne s'éloignait pas du règlement de vie

imposé aux autres jeunes filles, qu'elle cachait avec soin les grâces signalées dont Dieu la favorisait et que, si elle était réjouie par la présence des anges et servie par eux, ces bienheureux esprits n'étaient visibles qu'à elle seule.

Inimitable dans ses privilèges, auxquels personne n'a droit de prétendre, puisse la Vierge du Temple nous servir de modèle dans le soin qu'elle prenait d'observer les moindres prescriptions et de faire la volonté de Dieu dans les petites choses comme dans les grandes!

EXEMPLE

Le sourire de Marie

Sait-on qu'il y a eu à Lourdes le miraculé du sourire de la Vierge ? Il s'appelle le comte de Bruissard, et il lui a été donné de voir le sourire de Marie sur le front de Bernadette.

« J'étais à Cauterets, raconte-t-il, au moment où l'on parlait tant des apparitions. Je ne croyais pas plus à ces apparitions qu'à l'existence de Dieu, j'étais un débauché et, ce qui est pire, un athée.

« Ayant lu dans un journal du pays que Bernadette avait eu le 16 juillet une apparition, et que la Vierge lui avait souri, je résolus de me rendre à Lourdes en curieux, et de prendre la petite en flagrant délit de mensonge.

« Je me rends chez les Soubirous et je trouve Bernadette sur le pas de la porte, en train de raccommoder un bas noir. Bernadette me parut assez vulgaire : ses traits souffreteux avaient cependant une certaine douceur.

« Sur ma demande, elle me raconta ses apparitions avec une simplicité et une assurance qui me frappèrent.

« — Enfin, lui dis-je, comment souriait-elle, cette belle Dame ?

« La petite bergère me regarda avec étonnement, puis, après un moment de silence :

« — Oh ! Monsieur, il faudrait être du ciel pour refaire ce sourire.

« — Ne pourriez-vous le refaire pour moi ? Je suis un incrédule, je ne crois pas à vos apparitions.

« Le visage de l'enfant s'assombrit, prit une expression sévère.

« — Alors, Monsieur, vous croyez que je suis une menteuse ?

« Je me sentais désarmé. Non, Bernadette n'était pas une menteuse, et je fus sur le point de me mettre à genoux pour lui demander pardon.

« — Puisque vous êtes un pécheur, répondit-elle, je vais vous refaire le sourire de la Vierge.

« L'enfant se leva très lentement, joignit les mains et esquissa un sourire céleste que je n'ai jamais vu sur des lèvres mortelles. Je vis sa figure éclairée d'un reflet troublant. Elle souriait encore, les yeux tournés vers le ciel, que j'étais à genoux devant elle, persuadé d'avoir vu le sourire de la Vierge sur la figure de la voyante.

« Depuis je porte en moi, dans l'intime de mon âme, ce sourire divin. Il a séché bien des larmes. J'ai perdu ma femme et mes deux filles, et il me semble que je ne suis point seul au monde. Je vis avec le sourire de la Vierge. »

(*Semaine de Cambrai*, 17 octobre 1896.)

Ave Maria.

X^e JOUR

UN CHAPITRE DE SAINT BONAVENTURE SUR LA VIE DE MARIE AU TEMPLE

Ce chapitre est le troisième des *Méditations* du saint Docteur sur la vie du Christ. Nous le traduisons ici à cause des pieux enseignements qu'il renferme :

« Au sujet de la Vierge, de laquelle s'est incarné « le Christ, nous pouvons méditer sa vie. Il faut « donc savoir que parvenue à l'âge de trois ans, « elle fut présentée par ses parents au temple de « Jérusalem, et qu'elle y resta jusqu'à sa quator- « zième année. Ce qu'elle faisait en ce saint lieu, « nous pouvons l'apprendre des révélations dont elle « favorisa l'une de ses dévotes servantes; et l'on croit « que ce fut sainte Elisabeth, dont nous célébrons « solennellement la fête (1). Dans ces révélations, « elle dit entre autres choses :

« Lorsque mon père et ma mère m'eurent laissée

(1) Il s'agit de sainte Elisabeth, vierge bénédictine du mo-

« au temple, je résolus dans mon cœur d'avoir Dieu « pour père. Je pensais souvent et avec dévotion, « comment je pourrais plaire à Dieu, afin qu'il dai- « gnât m'accorder sa grâce; et je me faisais instruire « de la loi de mon Dieu. Mais, parmi tous les pré- « ceptes de la loi divine, il y en a trois surtout que « je m'appliquais à observer dans mon cœur, savoir : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur,* « *et de toute ton âme, et de tout ton esprit, et de* « *toutes tes forces;* — ensuite : *Tu aimeras ton pro-* « *chain comme toi-même;* — enfin : *Tu auras de la* « *haine pour ton ennemi.*

« Je pratiquai avec ardeur ces commandements, « et aussitôt je compris toutes les vertus qu'ils ren- « ferment; et je veux que tu fasses ainsi. Une âme « ne peut avoir aucune vertu, si elle n'aime Dieu « de tout son cœur. Car c'est de cet amour que des- « cend toute plénitude de grâce, sans laquelle au- « cune vertu ne vient et ne persévère dans une âme; « et la vertu et la grâce s'écoulent comme de l'eau, « si l'âme n'a pas de haine contre ses ennemis, c'est- « à-dire contre les vices et les péchés. Ainsi, celui « qui veut recevoir et posséder la grâce de Dieu, il « faut qu'il sache ordonner dans son cœur l'amour « et la haine.

« Je veux donc que tu fasses comme je faisais moi- « même. Je me levais toujours au milieu de la nuit, « je m'en allais devant l'autel du temple; et là, de « tout le désir, de toute l'affection dont j'étais ca- « pable, je sollicitais du Dieu tout-puissant la grâce

nastère de Sconaugia, dit saint LIGUORI, *Discours sur la Présentation*, 2e point.

« d'observer ces trois préceptes et tous les autres « commandements de la loi. Me tenant devant l'au- « tel, j'adressais au Seigneur les sept demandes que « voici :

« En premier lieu, je demandais la grâce de pou- « voir accomplir le précepte de la dilection, c'est- « à-dire d'aimer Dieu de tout mon cœur, de toute « mon âme, de tout mon esprit et de toutes mes « forces.

« En second lieu, je demandais la grâce de pou- « voir aimer mon prochain selon la volonté et le « bon plaisir de Dieu, et qu'il me fît aimer et chérir « tout ce qu'il aime et chérit lui-même.

« En troisième lieu, je le priais de me faire haïr « et éviter tout ce qui lui déplaît.

« En quatrième lieu, je lui demandais l'humilité, « la patience, la bonté, la douceur, toutes les vertus « qui me rendraient agréable à ses yeux.

« En cinquième lieu, je lui demandais qu'il me « fît voir le temps où vivrait cette bienheureuse « Vierge, qui devait enfanter le Fils de Dieu : et qu'il « me conservât les yeux pour la voir, la langue pour « la louer, les mains pour la servir, les pieds pour « aller me dévouer à elle, les genoux pour adorer « le Fils de Dieu dans son sein.

« En sixième lieu, je lui demandais la grâce d'obéir « aux commandements et aux ordres du pontife du « temple.

« En septième lieu, je lui demandais qu'il daignât « conserver son temple et tout son peuple pour le « service de sa gloire.

« Ayant entendu ces paroles, la servante du Christ

« s'écria : O ma très douce Maîtresse, n'étiez-vous « pas pleine de grâce et de vertus.

« La Bienheureuse Vierge répondit : Tiens pour « certain que je me croyais, comme tu te crois toi- « même, la plus vile des créatures et tout à fait « indigne de la grâce de Dieu. Voilà pourquoi je « demandais ainsi la grâce et les vertus.

« Elle dit encore : Tu crois, ma fille, que toute « la grâce dont je fus remplie, je l'obtins sans tra- « vail; mais il n'en est pas ainsi. Au contraire, je « te le dis, je n'obtins de Dieu ni grâce, ni don, « ni vertu, que par beaucoup de travail, de conti- « nuelles prières, d'ardents désirs, une profonde dé- « votion, d'abondantes larmes et une grande af- « fliction; cherchant toujours à plaire à Dieu dans « mes paroles et dans mes pensées, selon mes forces « et mes connaissances. Je dois excepter la grâce de « sanctification, accordée à mon âme dans le sein « de ma mère.

« Elle ajouta : Sois bien convaincue qu'aucune « grâce ne descend dans une âme, sinon par la « prière et la mortification corporelle. Mais après « que nous avons donné à Dieu ce que nous pou- « vons, si peu que ce soit, la grâce vient dans l'âme, « apportant avec soi des dons si merveilleux, que « l'âme semble impuissante à les porter, qu'elle perd « la mémoire, ne se souvient plus d'avoir fait ou « dit quelque chose d'agréable à Dieu, et qu'alors « elle se trouve plus vile et plus méprisable que « jamais. — Tout cela est contenu dans les susdites « révélations. »

EXEMPLE

L'Image de « Mater admirabilis »

Au mois de mai 1844, les religieuses du Sacré-Cœur du couvent de la Trinité-du-Mont, à Rome, se réunissaient pour les récréations dans un vaste corridor du premier étage. A une récréation de midi, elles s'entretenaient du mois de Marie, solennisé à Rome avec beaucoup de pompe, lorsque la supérieure fut appelée au parloir. A la vue de sa place vacante, une religieuse s'écria : Ah ! si la sainte Vierge daignait venir elle-même prendre la place de notre mère, et présider notre récréation !... Une voix reprit : Voulez-vous que je la fasse venir, notre mère du ciel ? — Oui, oui, faites-la venir...; mais comment ferez-vous ? — C'est mon secret.

Celle qui venait ainsi d'exciter la curiosité de ses compagnes, et de s'engager devant elles, était une jeune postulante, venue à Rome pour quelques études de peinture. Essayant, quelques jours plus tard, d'accomplir sa promesse, elle cherche les moyens de représenter la sainte Vierge dans une niche restée vide, en face du siège de la supérieure; mais le fond de la niche ne peut être couvert que par une fresque, genre de peinture au-dessus du talent de la postulante. Elle hésite, on l'encourage, elle essaie. Elle représente Marie, adolescente, âgée de quatorze ou quinze ans, filant dans les parvis du temple; près de la Vierge une quenouille, et de l'autre côté un lis; à ses pieds la corbeille à ouvrage de la supérieure, et son tabouret.

Dans les premiers jours de juillet le travail est achevé; mais, hélas ! si mal réussi, avec des couleurs si foncées que le peintre même recule d'horreur devant le tableau et que le grattage est décidé. Le maçon, plus expérimenté, suppliait d'attendre que le mur fût sec. On y

consentit. Trois semaines après, quand on enleva la draperie qui cachait l'ouvrage à tous les yeux, on reconnut, suivant la parole de l'ouvrier, que la Vierge au lis était une *très délicate fleur vue à l'aurore et recouverte encore de rosée.* Les enfants de Marie, au comble de la joie, entonnent le *Magnificat* devant la *Madone du lis;* mais bientôt la vénération publique substitue à ce nom celui de *Mater Admirabilis,* confirmé depuis par d'insignes faveurs, consacré par les décrets et les brefs du Souverain Pontife.

Le Pape Pie IX, visitant l'image, le 20 octobre 1846, dit ces paroles : C'est une pieuse pensée d'avoir représenté la très sainte Vierge à un âge où elle semblait être oubliée. — En 1849, il accorda de nombreuses indulgences aux dévots de la *Mater Admirabilis:* et en 1855, il permit de gagner les mêmes indulgences, plénières et partielles, en visitant les copies de cette sainte image dans les autres maisons du Sacré-Cœur.

Ave Maria.

XI[e] JOUR

MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE

Privée de ses parents, Marie reprit au Temple le cours de ses occupations habituelles. Sa jeunesse exigeait qu'on lui nommât un tuteur. Saint Joachim avait-il, avant d'expirer, désigné le protecteur qui veillerait sur son enfant; ou bien cette tutelle appartenait-elle à Zacharie par le droit de sa charge ou par son degré de parenté? Toujours est-il que l'on suppose avec raison que Zacharie devint le tuteur de la jeune Vierge. Et dès lors Elisabeth fut une seconde mère pour sa jeune cousine, qui la paya largement en affection tendre et dévouée, comme le prouve l'empressement qu'elle mit à la visiter et à la servir pendant trois mois.

Encore dans le Temple, Marie croissait en sagesse et en sainteté. Docile aux leçons du Saint-Esprit, son premier maître, elle faisait de tels progrès non seulement dans toutes les vertus, mais aussi dans la

connaissance des divines Ecritures, qu'elle étonnait les docteurs de la loi par sa science et sa pénétration.

Parvenue à l'âge nubile, elle ne choisit pas d'elle-même et ne chercha pas d'époux. Nous avons déjà dit que sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, elle avait fait le vœu de virginité perpétuelle, et la foi nous apprend qu'elle garda ce vœu, toute sa vie, avec une inviolable fidélité. Tous ses attraits la retenaient dans le Temple, où elle pouvait vaquer librement à la prière et à la contemplation, vivre cachée aux yeux des hommes et dégagée de toute préoccupation terrestre. Mais il entrait dans les plans de la divine Providence, que la Vierge quittât le Temple et vécut sous le voile du mariage.

I. *Pourquoi le mariage de la sainte Vierge?* — Qu'une jeune personne, liée par le vœu de perpétuelle virginité, embrasse néanmoins l'état du mariage, il y a là une sorte de contradiction. Telles étaient néanmoins les vues de Dieu, et cela pour plusieurs raisons, disent les Pères :

Il convenait que Marie fût unie à un homme de la même tribu, afin que, par la généalogie de ce fils de David, on pût démontrer l'origine royale de la Mère de Jésus. Ensuite c'était le moyen le plus simple de mettre à l'abri la réputation de la jeune mère, de lui donner un soutien dans la fuite en Egypte, en même temps qu'un protecteur et un nourricier au divin Enfant qui allait naître d'elle. C'était enfin une industrie de la Providence pour cacher à l'enfer l'œuvre sublime de la Rédemption et la naissance du Messie; car le démon, sachant par

les Ecritures que le Messie devait naître d'une vierge, ne pouvait voir l'Enfant-Dieu dans le fils d'une femme mariée.

Mais, pour exposer ces divines convenances du mariage de la Vierge, cédons la parole à saint Bernard (1) :

« Pourquoi Marie fut-elle fiancée après avoir choisi la virginité? Qu'on ne voie pas là un effet du hasard, puisqu'on en peut donner une raison solide et utile, vraiment digne de l'invention divine. Je dirai donc ce que je pense sur ce point, ou plutôt ce que les Pères ont pensé avant moi. Le Seigneur a voulu que Marie fût fiancée à Joseph, par la même raison qu'il a permis que saint Thomas doutât de la résurrection. De même que saint Thomas, en doutant et touchant, est devenu le témoin le plus irrécusable de la résurrection du Christ; de même Joseph, fiancé à Marie et gardien de sa vertu virginale, est devenu la preuve la plus indiscutable de cette parfaite virginité. Dites-moi, je vous prie, comment la réputation de Marie serait-elle demeurée intacte, si elle n'avait pas eu d'époux? Or, comme il ne convenait pas que la Mère du Seigneur fût soupçonnée, il fut plus tolérable que l'on dît pour un temps que le Christ était né d'un légitime mariage.

« Mais, direz-vous, Dieu ne pouvait-il faire connaître la vérité par des signes évidents, préserver de tout soupçon la naissance de son Fils et la virginité de sa Mère? Sans doute, il le pouvait; mais les démons n'eussent point ignoré ce que les hom-

(1) II^e^ Homélie *Super missus est*, n. 12 et 13.

mes auraient connu, et il fallait que le grand secret des divins conseils fût caché à l'enfer. Non pas que Dieu, en agissant ouvertement, eût à craindre de voir ses desseins contrariés par l'opposition du démon; mais de même que, pour la beauté de l'ordre, il montre dans ses moindres ouvrages non seulement sa puissance, mais aussi sa profonde sagesse, et observe dans toutes ses œuvres les temps et les circonstances convenables : de même, dans le magnifique ouvrage de notre rédemption, il a fait voir non seulement sa puissance, mais aussi la profondeur de sa sagesse et de sa prudence...

« C'était donc une nécessité que Marie fût fiancée à Joseph; car cette divine industrie dérobe les choses saintes aux regards des chiens, prouve la virginité de Marie par le témoignage de son époux, épargne la pudeur et conserve la réputation de cette Vierge sainte. Quoi de plus sage, quoi de plus digne de la Providence divine! Par ce seul conseil des secrets éternels, Marie a un témoin fidèle, l'œuvre de Dieu reste cachée à son ennemi, et l'honneur de la Mère de Dieu demeure dans toute son intégrité. »

II. *Comment se décida le mariage de la sainte Vierge?* — Les prêtres et surtout saint Zacharie, son tuteur, connaissant le mérite de Marie et ayant la plus haute idée de sa vertu, s'occupaient de lui chercher un époux digne d'elle. Quand ils lui parlèrent de mariage, elle fut saisie, inquiète et alarmée, et se défendit modestement, les suppliant de ne rien changer à une existence qui lui était si douce et si chère. Mais ce qu'elle demandait ne leur paraissant

pas conforme à la loi de Moïse et aux usages du Temple, ils firent des instances, et Marie se vit forcée de leur révéler le vœu de virginité qui la liait pour toujours.

En apprenant cette promesse faite à Dieu par une fille de David, les prêtres restèrent muets d'étonnement et d'admiration. Ne sachant comment résoudre une question si importante et si nouvelle, ils consultèrent le Seigneur, et ensuite se décidèrent à marier la jeune Vierge à l'un de ses parents, qui, loin de chercher à enfreindre le vœu fait par elle, lui en faciliterait l'accomplissement.

On convoque donc une assemblée des plus proches parents de Marie, on examine quel est le plus digne d'une si sainte alliance, et les suffrages se portent sur Joseph.

On raconte assez communément que ce choix fut déterminé par un miracle : D'après ce récit, le grand prêtre, instruit du vœu de la Vierge, aurait convoqué les docteurs afin de prendre leur avis; les docteurs auraient répondu qu'il fallait réunir dans le Temple tous les descendants de la famille royale en âge d'être mariés, et que celui dont le bâton se couvrirait de fleurs, parmi lesquelles se jouerait une colombe, deviendrait l'époux de Marie. Au jour fixé, le prodige aurait eu lieu pour Joseph (1).

Marie, sachant par une révélation céleste que Jo-

(1) Quelques-uns ajoutent qu'un nommé Agab désira si vivement Marie pour épouse qu'il employa la nécromancie; et que, n'ayant pu réussir, il renonça au monde, et se retira sur le mont Carmel où il vécut très saintement. Plus tard il fut de la suite du Christ, devint un des soixante-douze disciples et se rendit célèbre par quelques prophéties. (Mgr GENTILUCCI, *Vie de la Vierge Marie*, liv. II, chap. II, Notes.)

seph serait le respectueux gardien de sa pureté virginale, consentit volontiers à cette union; et son cœur tressaillit de joie, lorsque son saint époux lui confirma de vive voix la résolution prise par lui de vivre comme elle dans la virginité. Il s'y engagea même par vœu, quand il connut celui de son épouse.

Les fiançailles furent célébrées dans le Temple, selon la forme accoutumée des Juifs. En présence des membres de la parenté, Joseph offrit à Marie un anneau, en disant : Si vous consentez à devenir mon épouse, acceptez ce gage. Marie prit l'anneau, et l'engagement fut irrévocable. Cette cérémonie est honorée, dans l'Eglise catholique, par une fête fixée au 23 janvier. Dès que les jours employés à la célébration des noces, selon les usages judaïques, se furent écoulés, les deux époux quittèrent Jérusalem, et allèrent habiter à Nazareth l'heureuse maison où Marie avait passé doucement ses premières années.

III. *Que sait-on du saint époux de la Vierge?* — Sur son origine nous savons par l'Evangile qu'il descendait du roi David.

Sur sa situation dans le monde la tradition nous dit qu'il n'était pas abondamment pourvu des biens de la fortune, mais qu'il gagnait honnêtement sa vie en exerçant le métier de charpentier. Chez les Juifs, nous en avons déjà fait la remarque, les états manuels n'avaient rien d'humiliant; ce que l'on prenait surtout en considération, c'était la noblesse de la race; tout fils d'Abraham était réputé prince, en comparaison des étrangers.

Sur son âge, les sentiments ne sont pas unanimes.

L'opinion la plus raisonnable et qui concorde le mieux avec sa mission, c'est de dire qu'il avait atteint la maturité et la force de l'âge. Trop jeune, il aurait paru manquer d'expérience; trop vieux, il aurait manqué de force pour accompagner son épouse, et remplir envers elle et le divin Enfant les devoirs de protecteur et de nourricier. D'ailleurs la loi désapprouvait l'union d'une jeune fille avec un vieillard. Si la peinture le représente comme un vieillard, c'est seulement pour montrer que la pratique des vertus l'avait vieilli avant l'âge et qu'en lui était éteint le feu de la jeunesse. Quelques-uns ont cru qu'il était veuf et avait eu des enfants d'un premier mariage; sentiment rejeté par le plus grand nombre, qui affirment au contraire qu'il vécut dans une perpétuelle continence.

Sur ses vertus enfin, nous pourrions nous étendre longuement sans craindre d'excéder. Disons simplement avec l'Evangile que c'était un *homme juste*, c'est-à-dire, un homme orné de toutes les vertus et de toutes les qualités, digne de recevoir sous son toit et en sa garde le Fils de Dieu et la mère de Dieu.

A Joseph mieux qu'à tout autre s'applique la parole d'Isaïe (LXII, 5) : *Gaudebit sponsus super sponsam*, l'époux trouvera en son épouse toute raison de se réjouir. Que ne trouve-t-il pas dans cet heureux mariage? L'affection la plus tendre, la plus inviolable fidélité, une excitation constante à la vertu; même les douceurs de la famille, puisque de Marie naquit le plus aimable des fils, envers qui Joseph devait exercer tous les devoirs de père.

A qui comparer ces bienheureux époux, sinon aux deux Chérubins du Temple, qui se regardaient l'un l'autre avec respect, et qui de leurs ailes couvraient le Propitiatoire? Que les époux chrétiens apprennent d'eux à vivre toujours dans la crainte de Dieu et dans la sainteté convenable à leur vocation et à leurs devoirs!

EXEMPLE

Pour plaire à Marie

Sainte Thérèse raconte, dans sa vie écrite par elle-même, chapitre XXXIII, qu'un jour d'Assomption, la très sainte Vierge et saint Joseph lui apparaissant, la revêtirent d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière, et qu'ensuite la sainte Vierge, lui prenant les mains, lui dit :

— Ma fille, vous me faites grand plaisir par votre dévotion au glorieux saint Joseph.

Nous ne serons pas gratifiés d'une apparition miraculeuse, et nous ne prétendons point à cette faveur, mais, aussi bien que sainte Thérèse, nous avons la certitude que notre dévotion au bienheureux Joseph est agréable à Marie, et que cette dévotion nous ouvre une source abondante de grâces, pour le temps de notre vie et pour l'heure de notre mort.

Ave Maria.

XII[e] JOUR

MARIE REÇOIT LE MESSAGE DE L'ANGE

Il serait difficile de déterminer le temps qui s'écoula entre le mariage de la sainte Vierge et son Annonciation. Quelques auteurs disent deux mois, d'autres quatre mois. Comme le mariage n'avait pour but que de couvrir le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu et de protéger l'honneur de la Vierge immaculée, le message de l'Archange Gabriel put avoir lieu peu de temps après que Marie fut sortie du temple et arrivée avec Joseph dans leur maison de Nazareth.

Nazareth, où devait s'accomplir le mystère de l'Incarnation, est une agréable petite ville de la basse Galilée, non loin du Thabor. Son nom signifie en hébreu *la ville des fleurs*, et elle le mérite par sa charmante position, la fertilité de son sol et l'aspect gracieux de ses habitations.

A peine installés, les saints époux se livrèrent aux occupations qui convenaient à leur modeste fortune, Joseph aux ouvrages de son état, Marie aux soins du ménage. L'atelier de Joseph était séparé de l'habitation commune. Les chrétiens le remplacèrent par une basilique spacieuse dont on voit encore les ruines, et une petite chapelle désigne encore cet endroit vénérable, où Jésus partagea les fatigues de son père nourricier

Marie était seule, plongée dans l'extase de l'oraison, méditant peut-être la grande parole du prophète Isaïe : *Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils*, lorsque tout à coup elle fut enveloppée d'une vive lumière et vit devant elle, sous la forme d'un jeune homme resplendissant de beauté et dans l'attitude du plus profond respect, l'ange Gabriel, qui la salua en ces termes : *Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie parmi les femmes.*

Marie, d'après l'opinion commune, était habituée à causer avec les anges; mais, pour la première fois, sans doute, elle voyait un ange sous une forme humaine. Elle fut donc émue de cette apparition, et plus encore des paroles qui lui étaient adressées. *Entendant ces paroles*, dit l'Evangéliste saint Luc, *elle se troubla, et cherchait en elle-même ce que signifiait cette salutation.*

L'ange la rassure aussitôt : *Ne craignez pas, ô Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut,*

et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; et il régnera dans la maison de Jacob à jamais, et son règne n'aura pas de fin.

Rassurée par ces paroles, elle accorde à l'envoyé céleste une foi entière. Elle comprend qu'il lui annonce l'accomplissement de la prédiction d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet et pariet*, voici qu'une Vierge concevra et enfantera. Mais aussi prudente que fidèle, ne sachant de quelle manière s'accomplira la divine promesse et comment elle se conciliera avec celle qu'elle a faite elle-même au Seigneur, elle interroge avec simplicité, non par défiance pour la parole de l'Ange, mais par souci de son vœu de virginité perpétuelle : *Comment se fera ceci puisque je ne connais point d'homme?*

La réponse de l'Ange est de nature à dissiper entièrement ses virginales appréhensions : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la Vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.* Comme s'il disait : Ce n'est pas de l'homme, mais de Dieu seul que vous concevrez; qu'avez-vous à craindre pour le trésor qui vous est si cher? Et pour confirmer cette explication, ou plutôt, pour ajouter le miracle au miracle et la joie à la joie, Gabriel poursuit ainsi : *Et voilà qu'Elisabeth votre parente a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et c'est maintenant le sixième mois de celle qui est appelée stérile. Car aucune parole n'est impossible à Dieu.*

Et Marie, sublime d'humilité et d'obéissance, donne sans hésitation, dans la plénitude de sa liberté, le consentement que Dieu attendait pour envoyer sur

la terre le Rédempteur des hommes : *Voici la servante du Seigneur, qu'il soit fait en moi selon votre parole.* Et l'archange Gabriel, sa mission terminée, remonta dans les cieux.

A cet instant même le Verbe éternel du Père s'incarne dans le sein immaculé de la Vierge, le Fils de Dieu devient fils de l'homme, et l'humble Marie se trouve élevée à l'incomparable dignité de Mère de Dieu. Si vous demandez comment s'opère cette merveille du Tout-Puissant, les Pères vous répondent : Comme le pur rayon du soleil pénètre le cristal, sans le ternir, sans le briser, sans laisser aucune trace de son entrée ni de sa sortie, ainsi le Fils éternel de Dieu pénètre dans le sein de la Vierge bénie. O moment trois fois et quatre fois heureux! La Vierge a un fils, le monde un Sauveur, les hommes un nouveau législateur et un modèle parfait, les pécheurs une victime, et le Verbe divin une nouvelle nature.

Si nous voulions joindre au récit évangélique les commentaires des Docteurs, nous écririons des volumes. Contentons-nous des paroles suivantes de saint Augustin :

« Elle conçoit Vierge, elle enfante Vierge : Vierge dans sa grossesse, Vierge dans sa délivrance, Vierge perpétuellement. Pourquoi t'en étonner, ô homme? C'est la naissance qu'il fallait à Dieu, le jour où il daigna se faire homme. C'est la mère qu'il devait créer, avant de naître d'elle. Car, avant de s'incarner, il était; et comme il était tout-puissant, il put devenir autre chose, en restant ce qu'il était. Vivant dans le sein du Père, il se créa une mère; naissant de cette mère, il ne quitta point le sein du Père. Comment

cesserait-il d'être Dieu, en se faisant homme, Celui qui accorde à sa mère de rester Vierge en devenant mère? Si donc le Verbe se fait chair, ce n'est pas que le Verbe périsse en passant dans la chair; mais c'est que la chair, pour ne pas périr elle-même, vient s'unir au Verbe, afin que le Christ soit Dieu et homme, de même que l'homme est âme et chair. Homme, il est vraiment Dieu; Dieu, il est vraiment homme : non par une confusion de nature, mais par l'unité de la personne. Eternellement Fils de Dieu et coéternel au Père qui l'engendre, il commence par la Vierge à être fils de l'homme. Et ainsi, à la divinité du Fils s'ajoute l'humanité : et cependant ce n'est pas une quaternité de personnes qui surgit, c'est la Trinité qui demeure. » (Serm. III, *In Natali Domini.*)

C'est le 25 mars qu'eut lieu l'Annonciation de la sainte Vierge; la tradition est unanime et constante sur ce point. Les Grecs célèbrent cette fête le même jour que nous, sous le titre d'*Evangélisme* ou fête de l'heureuse nouvelle.

EXEMPLE

L' « Ave Maria » du marin

Un ancien soldat d'infanterie de marine, qui aurait pu fournir une brillante carrière, si une maladie cruelle n'était venue lui arracher son épée, racontait un jour le trait suivant; c'était, d'après lui, un des meilleurs souvenirs de sa vie.

Nous venions de débarquer dans une de nos colonies;... pendant deux mois notre vie fut calme et paisible, et nous goûtions d'autant plus ce repos que, pendant la traversée, nous avions été rudement *bourlingués.*

Mais un matin, le clairon sonne; dix de mes compagnons et moi nous devons partir, avec un vieux sergent, pour une expédition au centre du pays. Le vêtement et la nourriture laissaient un peu à désirer; aussi, après deux jours de marche, une pluie torrentielle venant à tomber, plusieurs d'entre nous ressentirent les frissons de cette fièvre des colonies, si terrible, et le surlendemain, nous avions la douleur de voir un de nos camarades mourir entre nos bras.

On le porta sur un petit monticule voisin, puis creusant la terre, nous allions descendre le cadavre dans la fosse, quand notre sergent, un vieux de la vieille, et qui avait tout fait, s'écria :

— N'y a-t-il pas parmi vous, enfants, quelqu'un qui sache un brin de prière pour dire là-dessus ?

Alors un des plus jeunes s'avance :

— Moi, sergent, dit-il.

— A genoux ! commanda le chef, et malgré la pluie qui tombait toujours en abondance, on se mit à genoux, la tête découverte. Le jeune soldat, après avoir fait le signe de la croix, commença : « Je vous salue, Marie. » Tous, même ceux qui ne priaient plus depuis le départ du village, retrouvèrent bien vite cette prière, et la dirent avec la plus grande ferveur.

Le vieux sergent, lui, se contenta de faire le signe de la croix; c'est tout ce qu'on pouvait lui demander; mais une larme tomba de ses yeux, et pourtant il ne pleurait pas facilement, le sergent; puis il se leva, vint droit au jeune soldat, et lui frappant sur l'épaule, il lui dit :

— Garde bien ça, conscrit, car, vois-tu, ça sert quelquefois.

On défonça une de nos caisses à provisions, et l'on fit une petite croix, que l'on planta sur la terre où

devait reposer pour toujours les restes de notre pauvre compagnon d'armes.

Une prière à Marie et la croix : voilà les deux souvenirs que nous avons laissés sur sa tombe.

J'ai fait plusieurs campagnes, je n'ai jamais depuis ce jour oublié mon *Ave Maria.*

Ave Maria.

XIII[e] JOUR

VISITE DE MARIE A ELISABETH

Se levant en ces jours-là, dit l'Evangéliste saint Luc après avoir raconté le colloque de l'ange Gabriel avec la sainte Vierge, Marie s'en alla en toute hâte dans un pays montagneux, jusqu'en une ville de Juda; et elle entra dans la maison de Zacharie et elle salua Elisabeth.

C'est donc dans les premiers jours d'avril qu'eut lieu la visite de Marie à sa cousine Elisabeth. L'Evangile, sans en préciser exactement la date, la raconte immédiatement après le départ de l'archange Gabriel, disant : *En ces jours-là;* et un peu plus loin il nous dit que Marie demeura chez sa parente trois mois environ, c'est-à-dire jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste, qui eut lieu le 24 juin. Elle y arriva donc vers le commencement d'avril. Mais l'Eglise célèbre la fête de la Visitation le 2 juillet, immédiatement après l'octave de la nativité de saint Jean-Baptiste,

c'est-à-dire à l'époque où Marie dut terminer sa visite de trois mois pour reprendre le chemin de Nazareth.

Quel motif décida la Vierge à ce voyage relativement long et fatigant? Assurément ce ne fut pas le désir de s'assurer de ses propres yeux, comme l'ont prétendu quelques hérétiques, de la miraculeuse grossesse d'Elisabeth; mais le désir de se réjouir avec elle et de lui rendre tous les bons offices de la plus tendre amitié. Elle se hâtait dans sa marche, parce que, vierge modeste, elle voulait se soustraire le plus tôt possible aux regards des hommes, et aussi parce qu'il lui tardait de voir et de féliciter sa cousine.

En quelle compagnie Marie fit-elle ce voyage? — Certains auteurs supposent qu'elle voyagea avec quelques jeunes filles qu'elle avait amenées au sortir du temple, et qui ne l'avaient pas encore quittée. D'autres font observer que la fête de Pâques, qui était proche, attirait les populations vers Jérusalem, et qu'ainsi la jeune Vierge trouva très facilement une compagnie convenable. Mais il est plus naturel d'admettre, avec la plupart des écrivains, que Joseph, son époux et son protecteur, se fit un devoir de la conduire lui-même; d'autant plus que, fidèle observateur de la loi, il devait se rendre à la ville sainte pour les solennités pascales. Seulement, comme plusieurs en font la remarque, ne pouvant s'absenter si longtemps à cause de son travail, il retourna seul à Nazareth, et revint ensuite prendre Marie lorsqu'elle fut sur le point de quitter sa parente.

Ceux qui ne pensent pas que Joseph ait accom-

pagné sa virginale épouse, objectent que, s'il eût été présent à l'entrevue de Marie avec Elisabeth, il eût appris ce jour-là l'auguste mystère accompli dans le sein de la Vierge, et ainsi n'aurait pas éprouvé ce doute pénible que l'ange vint plus tard dissiper. Mais leur objection ne semble pas insoluble : Dieu, ne voulant pas que Joseph fût instruit si tôt du mystère de l'Incarnation, ne permit pas qu'il entendît l'admirable colloque des deux saintes femmes; et l'on peut supposer avec vraisemblance qu'au moment où elles épanchèrent l'une dans l'autre leurs âmes inspirées, Joseph n'était pas avec elles, mais dans les appartements de Zacharie.

La ville où habitaient Zacharie et Elisabeth n'est point connue. L'Evangile dit que c'était une ville de la tribu de Juda, située dans un pays de montagnes; on admet plus communément que c'était Hébron, à deux lieues environ de Jérusalem.

A l'arrivée de Marie, Elisabeth accourut au-devant d'elle et l'embrassa avec la plus vive tendresse. Son émotion était telle que ses lèvres restèrent un moment muettes; Marie fut la première à saluer, et cette salutation opéra des prodiges de grâce. L'enfant tressaillit dans le sein d'Elisabeth, qui fut elle-même remplie du Saint-Esprit et s'écria : *Vous êtes bénie parmi les femmes, et béni le fruit de vos entrailles. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur s'approche de moi? Car, dès que la voix de votre salutation a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Oh! vous êtes heureuse, vous qui avez cru, car vous verrez s'accomplir toutes les promesses du Seigneur.*

C'est alors que la Vierge bénie, donnant un libre cours aux admirables sentiments qui remplissent son âme, entonne le plus sublime cantique qui soit contenu dans les saintes Ecritures (1) : *Mon âme rend gloire au Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante. Voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuses; car il a fait pour moi de grandes choses, lui qui est le Tout-Puissant, et dont le nom est saint; et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il a déployé la puissance de son bras, il a rejeté les superbes de la pensée de son cœur. Il a renversé les puissants de leur trône, et il a exalté les humbles. Il a rempli de biens ceux qui avaient faim, et il a renvoyé les riches les mains vides. Il a reçu Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, comme il a promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour les siècles.*

Marie prolongea son séjour chez Elisabeth environ trois mois, dit l'Evangéliste. Comme l'observe saint Ambroise, ce n'est pas le seul motif de la douce amitié qui la retint si longtemps auprès de sa cousine, mais aussi le progrès spirituel du précurseur du Christ. Car, si à l'arrivée de Marie et aux premières

(1) Salmeron remarque que nous avons trois cantiques sur le mystère de l'Incarnation : celui de Marie, celui de Zacharie et celui de Siméon. Il dit que le premier se chante à Vêpres, parce que Marie arriva à Hébron un peu après le milieu du jour; le second, à Matines, vers l'aurore, parce que saint Jean, comme l'étoile du matin, annonce le soleil de justice; le troisième, à Complies, vers le soir, parce que Siméon, après avoir vu le Rédempteur, ne désira plus rien que de mourir. Mais l'on convient que le *Magnificat* surpasse en majesté et en élévation tous les autres cantiques inspirés.

paroles de sa bouche, l'enfant tressaillit de joie dans le sein de sa mère, et si la mère elle-même fut remplie du Saint-Esprit, combien durent s'accroître la grâce et les dons célestes et dans la mère et dans l'enfant, pendant ces trois mois de la présence de Marie! A l'exemple des athlètes, le saint prophète, par les onctions de la grâce, se préparait au combat.

Nous pensons avec le plus grand nombre des auteurs que Marie ne prit congé de cette heureuse famille qu'après la naissance de saint Jean-Baptiste. En effet, par un des privilèges de sa divine maternité, elle n'éprouvait aucune des incommodités des autres femmes sur le point de devenir mères; mais il n'en était pas de même d'Elisabeth, à laquelle sa vieillesse pouvait faire appréhender un terme destiné pourtant à combler tous ses vœux. Comment Marie l'aurait-elle quittée à l'heure des souffrances, peut-être du péril, lorsque rien n'eût justifié ce départ précipité? Marie était mariée, sa présence au milieu des autres membres de la famille était convenable et toute naturelle. Nous admettons donc que la sainte Vierge assista à la naissance du plus grand des enfants des hommes, qu'elle prit part, en l'augmentant, à l'allégresse générale, qu'elle fut témoin du miracle qui délia la langue de Zacharie et entendit cet homme de Dieu prédire la mission du Précurseur : *Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant sa face pour préparer ses voies;* qu'enfin elle ne sortit de cette maison, où elle avait porté des trésors de grâce et de bonheur, qu'après avoir embrassé et béni le nouvel Elie.

Nous ne saurions mieux finir que par ce souhait de saint Ambroise : Que l'âme de Marie soit en chacun de nous pour glorifier le Seigneur, que l'esprit de Marie habite en nous pour se réjouir en Dieu notre Sauveur. (*In Lucam*, lib. II, cap. XXVI.)

EXEMPLE

Deux ministres disant leur chapelet

C'était dans la diligence de Mâcon-Lyon, en 1826; un monsieur à barbe fleurie, au ton guoguenard, tombait sur les « calotins » et chantait avec enthousiasme les couplets du *Sacre* (de Béranger). « Moi, disait-il à son entourage, je suis employé de l'Etat, mais indépendant, parbleu !... C'est mon droit... Et il ajoutait, en désignant un prêtre assis dans le coin, et deux messieurs graves, qui se faisaient vis-à-vis à l'autre bout :

— Un ratichon et deux Jésuites en robe courte... Gageons cent sous que je les fais débarquer au premier relais... Ils n'en pourront plus...

Là-dessus, il reprit de plus belle ses exercices *anticléricaux*. Le prêtre, très ennuyé, avait fermé son bréviaire.

L'*Angelus* du soir sonna aux alentours. Les deux messieurs firent un signe de la croix et se mirent à prier. Explosion de rires. Sur l'ordre de l'homme facétieux, on applaudit ironiquement les deux « cafards ». L'un d'eux, tirant tranquillement un chapelet de sa poche, interpella son vis-à-vis :

— Mon cher comte, c'est l'heure de mon chapelet Voulez-vous m'accompagner ?

— Parfaitement, vicomte, disons-le ensemble.

— A nous trois, s'il vous plaît, interjeta le prêtre de son coin, en saluant avec un sourire.

On ne riait plus au milieu; on était gêné; seul le boute-en-train lançait encore quelques lazzis, qui n'empêchaient nullement les trois chrétiens de se répondre à demi-voix les *Ave* de la couronne virginale. Le chapelet fini, on arrivait au relais. Le prêtre descendait là (à Trévoux). Il salua ses deux inconnus en demandant :

— Puis-je savoir vos noms, Messieurs, avant de vous quitter ?

— Parfaitement, Monsieur l'abbé, repartit le plus âgé. Le vicomte Mathieu de Montmorency, ministre des Affaires étrangères.

Le prêtre ouvrit de grands yeux, pendant que l'autre voyageur se nommait à son tour :

— Le comte de Villèle, président du Conseil, ministre des Finances...

Toutes les bouches restaient béantes. M. de Villèle, faisant signe au gendarme de service d'approcher, lui tendit sa carte et lui désigna le loustic, qui ne soufflait plus mot :

— Gendarme, voici un Monsieur qui demande à changer de compartiment, parce qu'il y a ici deux personnes qui veulent déposer une plainte contre lui, s'il y reste.

L'homme, ne se le fit pas dire deux fois et s'élança hors de la voiture. M. de Villèle le rappela :

— S'il vous plaît, Monsieur... La gageure ?... Vous nous devez cinq francs; tous les voyageurs en sont témoins... Nous ne débarquons pas... Au contraire...

L'homme, de plus en plus penaud, s'exécuta au milieu des rires, et fila comme un trait. M. de Villèle remit la pièce de cinq francs au prêtre, en lui disant :

— Pour les défunts de votre paroisse, Monsieur l'abbé... Votre chapelet ne vous rapporte pas tous les jours autant...

Et la diligence repartit, allégée d'un franc-maçon.

(*Echo de N.-D. de la Garde*, 12 avril 1896.)

Ave Maria.

XIVe JOUR

TROUBLE ET SONGE DE SAINT JOSEPH

Une histoire, même abrégée, de la vie de la sainte Vierge ne saurait passer entièrement sous silence une circonstance délicate, racontée au premier chapitre de saint Matthieu, dans le but évident de faire ressortir les admirables vertus de Marie et de Joseph. Nous voulons parler des inquiétudes de Joseph et de la manière miraculeuse dont Dieu prit soin de les dissiper.

Trois ou quatre mois après la visite de l'archange Gabriel, Joseph, encore ignorant du mystère, s'aperçut de l'état de sa virginale épouse, et devint naturellement en proie à de vives et douloureuses inquiétudes. *Marie étant épouse de Joseph*, dit l'Evangile, *mais l'un et l'autre gardant la virginité, elle se trouva avoir conçu du Saint-Esprit. Comme Joseph son époux était un homme juste et ne voulait pas la diffamer, il résolut de la renvoyer secrètement.*

L'explication des craintes de Joseph et du parti auquel il s'arrêta est difficile et fut toujours jugée telle. Les opinions des Pères sont très diverses; cependant on peut les ramener aux trois suivantes (1) :

D'après les uns, Joseph, s'en rapportant aux signes extérieurs sur lesquels aucune incertitude n'était possible, était convaincu que Marie avait manqué de fidélité; et c'est le sens qui se présente naturellement à l'esprit, en lisant le texte de saint Matthieu. Il tomba donc dans un trouble extraordinaire, et ne savait quel parti prendre. Sa conscience ne lui permettait pas de couvrir la faute de son épouse, en la gardant chez lui; son amour pour elle s'opposait à ce qu'il usât envers elle des sévérités légales. Dans cette cruelle perplexité, il espérait tout concilier, autant qu'il le pouvait, en la renvoyant secrètement avec une lettre de répudiation, comme la loi le lui permettait, sans même exprimer les motifs de la séparation.

D'autres professent une opinion aussi honorable pour Joseph que pour Marie, et que nous embrasserions volontiers, si elle se conciliait mieux avec le texte sacré. Ils disent que les craintes de Joseph venaient de son humilité, et non d'aucun soupçon défavorable à l'égard de Marie. Il avait une si haute idée de la sainteté tout angélique de son épouse, qu'il aurait cru à la possibilité d'une vierge féconde, avant de croire à la possibilité d'une faute chez Marie. Voyant donc chez elle les indices de la maternité, il

(1) Bien exposées dans TROMBELLI, *Dissert. XIII;* et dans saint BERNARDIN DE SIENNE, *Serm. de sancto Joseph*, art. II, cap. I, beau et riche panégyrique.

comprit qu'elle était la vierge-mère annoncée par Isaïe, et se trouvant indigne d'habiter avec la mère de Dieu, il fut saisi d'un si profond respect qu'il résolut de s'éloigner. Ecoutons saint Bernard (1) :

« Pourquoi voulut-il la renvoyer? Recevez, non mon propre sentiment, mais celui des Pères. Joseph voulut renvoyer Marie pour la même raison que Pierre voulait éloigner le Seigneur, lorsqu'il lui disait : *Seigneur, retirez-vous de moi, car je suis un pécheur;* pour la même raison que le centurion refusait de le recevoir chez lui, en disant : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit.* De même Joseph, se réputant indigne et pécheur, disait en lui-même : Non, une créature si auguste, d'une si haute et si étonnante dignité, ne doit plus être ma compagne. Il voyait avec stupéfaction les indices certains de la divine présence; et ne pouvant pénétrer le mystère, il voulait la renvoyer. Pierre trembla devant la grandeur de la puissance, le centurion trembla devant la majesté de la présence; il n'est point surprenant que Joseph se soit troublé devant un miracle si nouveau et un si profond mystère. Vous étonnez-vous que Joseph se juge indigne d'habiter avec la Vierge-mère, lorsque vous entendez sainte Elisabeth ne recevoir sa visite qu'avec crainte

(1) II[e] Homélie *Super missus est*, n. 14. — Dans les *Révélations* de sainte BRIGITTE (lib. VII, cap. XXV), Marie donne à sa servante la même explication : « Après que j'eus consenti à l'envoyé de Dieu, Joseph, voyant que j'avais conçu par la vertu du Saint-Esprit, tomba dans une vive inquiétude; non qu'il suspectât ma vertu, mais se rappelant les prophéties d'après lesquelles le fils de Dieu devait naître d'une Vierge, il se regardait comme indigne de servir une telle mère, jusqu'à ce que l'ange lui commandât en songe de ne pas craindre, mais de me servir avec charité. »

et révérence? Car elle s'écrie : *Comment se fait-il que la mère de mon Seigneur vienne à moi?*

« Voilà donc pourquoi Joseph voulut la congédier. Mais pourquoi secrètement, et non ouvertement? Pour n'être point obligé de divulguer les motifs de la séparation. Car que répondrait cet homme juste à ce peuple à la tête dure, à ce peuple lent à croire et prompt à contredire? S'il disait ce qu'il pense, ce qu'il sait de la sainteté de son épouse, les Juifs incrédules et cruels manqueraient-ils de rire de lui et de la lapider? Croiraient-ils à la vérité muette dans le sein virginal, eux qui mépriseront sa voix résonnant dans le temple? Que feraient-ils à l'enfant qui n'est pas encore né, ceux qui porteront leurs mains impies sur le Sauveur dans tout l'éclat de ses miracles? C'est donc avec raison que l'homme juste, ne voulant ni trahir la vérité ni diffamer l'innocence, prend le parti d'une séparation secrète. »

Enfin une troisième opinion, ne voyant chez Joseph ni cet excès d'humilité ni ces soupçons pénibles, nous le représente comme profondément étonné, ne sachant que penser du fait indubitable qu'il a sous les yeux, mais n'attribuant ce fait à aucune cause blâmable; évitant enfin de juger ce qu'il ne s'explique pas, et remettant toutes choses entre les mains de Dieu. En attendant, placé entre les sévères dispositions de la loi judaïque et son amour pour une épouse en qui il ne découvre pas l'ombre d'un défaut, il forme le dessein de s'éloigner d'elle secrètement.

De ces trois opinions, quelle est la vraie? « Je l'ignore, répond saint Bernardin de Sienne, cepen-

dant je me rattacherais plutôt à la troisième. » — Cette conclusion nous paraît raisonnable.

Quoi qu'il en soit, qui n'admirerait l'humilité de Marie, sa discrétion et sa confiance en Dieu? Elle observe la peine, les inquiétudes, peut-être les soupçons de son saint époux, son cœur délicat en est torturé, elle sait que quelques paroles de sa bouche suffiraient pour tout éclaircir. Mais ces quelques paroles seraient à sa louange, elle aime mieux se taire et attendre l'heure de la Providence.

Cette heure enfin sonna. *Pendant que Joseph méditait ces choses, voici que l'ange du Seigneur apparut en songe, disant : Joseph fils de David, ne craignez pas de garder Marie votre épouse; car ce qui est né en elle, est l'œuvre du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus, car il sauvera son peuple et les délivrera de leurs péchés. Or, tout cela s'est fait, pour que fût accomplie la parole du Seigneur, disant par le prophète : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Et Joseph se levant de son sommeil fit comme l'ange du Seigneur lui avait commandé, et garda son épouse.*

N'essayons pas de décrire la joie de Joseph à son réveil : toute ombre de soupçon a fui loin de son âme. Il entrevoit la grandeur de l'office que le Ciel lui a confié, la valeur infinie du trésor qu'il a charge de cacher et de protéger. Il sait que de la tige royale de David va naître le rameau divin, que la terre va germer son Sauveur, que le Verbe incarné, fils de Marie, vivra dans sa propre maison, que lui-même

aura le bonheur de le contempler, de le servir et de le nourrir. Oh! qui dira les saintes confidences échangées avec sa virginale épouse, leur mutuelle tendresse, le respect centuplé de Joseph, l'obéissance encore plus humble de Marie, leur amour de plus en plus ardent, leur dévotion, leurs désirs, leurs dispositions angéliques, en attendant la naissance du Rédempteur d'Israël!

Déjà la maison de Nazareth était un sanctuaire; à partir de cet heureux moment elle devint un paradis.

EXEMPLE

Actrice préservée par Marie

La *Semaine de Fréjus* a raconté une conversion qui montre bien avec quelle miséricordieuse bonté la grâce protège et attire des âmes un peu partout. Nous reproduisons le récit.

« Nous sommes à Nice, dans la chambre d'une jeune orpheline qui fait partie de la troupe théâtrale. Pourquoi est-elle actrice? Parce que, malgré ses répugnances, son tuteur a voulu qu'elle soit élève au Conservatoire de la ville de X... Contrainte, elle avait dû obéir : mais, avant de quitter son pays natal, elle avait promis à la sainte Vierge, à genoux au pied de son autel, qu'elle ne passerait pas un jour sans réciter le *Souvenez-vous*.

« Elle était donc actrice; un soir elle ne jouait pas, elle voulut se délasser en assistant elle-même au spectacle. Au moment de sortir, le facteur lui remit une lettre.

« La lettre avait de longues pages : elle lui venait d'une amie intime, son ancienne compagne de la Con-

grégation. Souvenir d'une vieille amitié, nouvelles du pays, détails sur la Congrégation, conseils pieux, rappel de la promesse du *Souvenez-vous*, tout autant de choses qui empoignent le cœur de la jeune actrice, lui font oublier l'heure et la mettent en retard.

« Elle sort cependant et se rend au théâtre lentement, livrée à ses pensées. Elle s'apprêtait à pénétrer dans la salle lorsque le cri sinistre : *Au feu!* se fait entendre. Arrachée brusquement à sa rêverie, elle s'enfuit affolée; et, tandis qu'elle s'éloigne, elle entend les clameurs de l'assistance qui s'est précipitée comme un torrent vers toutes les issues.

« Elle arrive chez elle plus morte que vive. Et la première chose qu'elle aperçoit, c'est la lettre qui l'a absorbée et empêchée d'aller occuper la loge où elle s'était promis de prendre place.

« Un éclair traverse alors son esprit et la foudroie; elle se reconnaît redevable à la très sainte Vierge de la conservation de sa vie; tombant aussitôt à genoux, elle récite en sanglotant le *Souvenez-vous*.

« Le lendemain, elle dit un adieu éternel au théâtre et à tous les plaisirs du monde.

« Quelques mois plus tard, vous auriez pu entendre dans la chapelle du monastère de X... une voix fraîche et pure, qu'une émotion mal contenue rendait plus belle encore : c'était l'ancienne actrice qui chantait le *Quid retribuam*.

« Le *Souvenez-vous*, la carmélite le récite plusieurs fois par jour, toujours avec émotion; et elle le récite pour obtenir que Marie fasse à d'autres la même grâce de salut. »

(Reproduit par la *Semaine de Toulouse*, 24 mai 1896.)

Ave Maria.

XV[e] JOUR

LA VIERGE MARIE DEVIENT MÈRE

Marie et Joseph vivaient à Nazareth dans la paix et la sainteté; rien ne semblait devoir troubler leur bonheur. Cependant le prophète Michée avait annoncé que le Messie naîtrait, non à Nazareth, mais à Bethléem. Comment s'accomplira cette divine prédiction? Quel événement les conduira de Galilée en Judée, de Nazareth à Bethléem?

Dieu se servira des projets ambitieux de l'empereur Auguste, qui régnait à Rome et dont l'autorité s'étendait aussi sur la Palestine. Le jour étant proche, où la Vierge allait devenir mère, César Auguste ordonna un dénombrement général des sujets de son empire. Comme le peuple juif était divisé par tribus et par familles, chacun devait se faire inscrire dans la ville d'où la famille était originaire. Or, nous l'avons déjà dit, Marie et Joseph descendaient du roi David, et le berceau de David était Bethléem. Ils furent

donc obligés de sortir de leur ville et de leur province, pour monter à la cité de David.

Ainsi, pour obéir à l'ordre d'un prince étranger et païen, la mère de Dieu et son saint époux subissent les fatigues, les privations, tous les inconvénients d'un long voyage. Prenant un modeste bagage, quelques langes pour emmailloter l'enfant aussitôt qu'il sera né, ils partent sans murmurer; Marie n'éprouvant aucune incommodité de son divin fardeau, chemine à pied, ou assise sur une humble et pacifique monture. La distance était de vingt lieues selon les uns, de trente suivant les autres; ils mettent trois ou quatre jours à la franchir.

Arrivés à Bethléem, ils trouvent cette petite ville remplie d'étrangers venus pour le même motif; il n'y a place pour eux ni dans les hôtelleries ni dans les maisons particulières. Cherchant un abri pour la nuit, ils découvrent enfin, dans un faubourg, une grotte rustique ouverte sur la campagne. C'était l'une de ces étables taillées dans le rocher, comme on en voit dans les pays de montagnes; les voyageurs y mettaient leurs bêtes de somme, et les bergers leurs troupeaux pendant la saison des pluies. Ils y entrent en remerciant Dieu, espérant s'y reposer jusqu'au jour.

La nuit était au milieu de son cours, les étoiles brillaient au ciel, toute la nature était silencieuse, lorsque la Vierge bénie avertit son époux que l'heure du divin enfantement était arrivée. Par respect Joseph sortit de la grotte, comme raconte sainte Brigitte. La Vierge ôta ses sandales, dénoua sa chevelure, se mit à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel, fut

ravie en extase; et dans ce ravissement, sans aide, sans douleur, inondée d'une joie céleste, elle enfanta le Sauveur des hommes. Joignant les mains sur son cœur, elle adora le divin enfant avec un respect et un amour inexprimables. Bientôt, l'amour maternel triomphant de l'humilité, elle prend dans ses bras le nouveau-né, qui la regarde en souriant et tend vers elle ses petits bras; elle le contemple, lui prodigue les plus tendres caresses, l'enveloppe et l'allaite.

Cependant Joseph, à la clarté soudaine dont l'étable resplendit, comprend que le Messie est né; il accourt, adore et l'Eternel et son Fils incarné. Et l'enfant est déposé dans la crèche, sur la paille, entre un bœuf et un âne qui se trouvaient dans l'étable. Et voilà comment, au milieu des ténèbres, dans ce lieu solitaire, loin des foules humaines, sous les yeux étonnés des anges, parut en ce monde le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs.

Marie et Joseph furent les premiers et les plus fervents adorateurs de Jésus; mais, venu pour sauver tous les hommes, il en voulut d'autres à ses pieds. Dans les champs d'alentour, là où Jacob et David avaient été pasteurs, quelques bergers gardaient leurs troupeaux. Tout à coup, l'Ange du Seigneur, probablement l'ange Gabriel, apparaît à côté d'eux; une clarté divine les entoure, et ils sont saisis d'une grande frayeur. Mais l'ange leur dit : Ne craignez point, voici que je vous annonce une grande joie, à vous et à tout le peuple. Aujourd'hui, dans la cité de David, il vous est né un sauveur, qui est le Christ Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ce signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché

dans une crèche. — Et aussitôt, à l'ange qui vient de parler, se joint une multitude d'esprits célestes, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.

Les anges les ayant quittés, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, allons voir le prodige qui vient de s'accomplir et que le Seigneur nous a fait annoncer. Ils vinrent et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche. Ils virent donc de leurs yeux la vérité des paroles de l'ange touchant le divin Enfant (1).

Non contents d'avoir reconnu et adoré le Sauveur, ils s'empressèrent d'annoncer sa naissance et de lui amener de nouveaux adorateurs. *Tous ceux qui les entendirent*, dit l'évangéliste saint Luc, *en étaient*

(1) Quel était le nombre de ces premiers bergers appelés à la crèche ? Quelques-uns disent qu'ils étaient trois, comme les Mages qui vinrent plus tard. A l'endroit où l'ange leur apparut, sainte Hélène fit bâtir une église qui s'appela plus tard l'église des Trois Bergers.

L'illustre Manzoni, dans son ode *sur la Nativité*, décrit ainsi l'appel aux bergers :

« L'ange du ciel, envoyé aux hommes pour annoncer l'heureux événement, dédaigne les palais où reposent les puissants, sous la garde des sentinelles; mais aux pieux pasteurs, inconnus du monde cruel, soudain il se montre dans sa lumière;

« Et autour de lui, descendus à travers la nuit immense, des milliers d'esprits célestes déploient la splendeur de leurs ailes frémissantes, et embrasés d'une douce ardeur, chantent comme dans le ciel : Gloire à Dieu!

« Ils poursuivirent leur cantique de joie sur le chemin du firmament; le murmure sacré s'éloigna et monta lentement, jusqu'à ce que rien n'arrivât plus aux oreilles de la tribu fidèle.

« Soudain ces bienheureux bergers cherchèrent la pauvre hôtellerie, et ils virent, comme le divin messager le leur avait dit, le Roi du ciel enveloppé de langes et couché dans une crèche, et l'entendirent vagir. »

dans l'étonnement, et ils admiraient ce qui leur avait été raconté par les bergers. Et les bergers eux-mêmes s'en retournaient louant et glorifiant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Ils durent offrir à Jésus leurs petits présents, suivant l'usage de ces pays, à Marie leurs félicitations, et recevoir en récompense les sourires de l'enfant et les bénédictions de la mère.

Cette heureuse mère accueillait avec joie les premiers adorateurs de son Fils, entendait leurs naïves exclamations, leur donnait sans doute les explications qu'ils désiraient; mais surtout elle admirait les impénétrables desseins de Dieu : observant les faits, retenant les paroles, elle s'appliquait, dit l'Evangile, à les méditer dans son cœur.

EXEMPLE

Le chapelet et la mourante

Cette histoire se lit dans la *Vie de Mgr Dupanloup*, par Mgr Lagrange, tome I^er^, chapitre x. — C'est Mgr Dupanloup, alors premier vicaire de Saint-Roch, qui la raconte :

« J'avais coutume de ne jamais faire faire la première communion sans recommander à mes enfants au moins la fidélité à cette simple et puissante prière, l'*Ave Maria;* et cette jeune femme, — elle avait à peine vingt ans, et il y avait à peine un an que j'avais béni son mariage, — cette jeune femme, depuis sa première communion, avait été très fidèle à mes conseils : et même, — c'était encore une autre de mes recommandations, — elle récitait tous les jours quelques dizaines

de chapelet, et, depuis quatre ans, elle le récitait tout entier. Fille d'un des vieux maréchaux de l'Empire, et des plus justement célèbres, adorée d'un père, d'une mère et d'un mari; riche, jeune, brillante, heureuse enfin d'avoir donné le jour à un fils; eh bien! au milieu de tout ce bonheur présent et de ces rêves d'avenir, tout à coup, à vingt ans, il faut mourir! A peine mère, frappée d'une de ces maladies inexorables auxquelles on n'échappe pas... Il faut mourir! Et c'est moi qu'on chargeait de lui porter cette terrible nouvelle. J'entrai. Sa mère était dans la désolation, son mari désespéré, son vieux père anéanti, plus encore que sa mère, comme cela n'est pas rare : j'ai remarqué plusieurs fois dans les grandes douleurs que les femmes chrétiennes, malgré une sensibilité profonde, portent plus fortement leurs peines que les plus vaillants guerriers. J'entrai donc à travers toutes ces douleurs, et ne savais comment aborder la malade. Je fus stupéfait quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres. Oui, cette jeune femme qui allait être enlevée, par un coup si soudain, à toutes les espérances les plus brillantes, à tous les plus légitimes bonheurs, à toutes les affections les plus tendres, les plus vives, les plus pures; elle me sourit! La mort s'avançait à pas pressés; elle le savait, elle le sentait : elle avait même un éclat de visage qui en révélait les approches, et elle souriait, avec une certaine tristesse douce, où la joie surnageait.

« Je ne pus m'empêcher de lui dire : O mon enfant, quel coup! — Et elle, avec un inexprimable accent... je suis encore ému en me rappelant, en retrouvant cet accent d'une voix qui m'est restée si chère... Est-ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel? — Mon enfant, répondis-je, j'en ai une grande espérance. — Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. — Je lui dis : Qu'est-ce qui vous donne cette certitude? — C'est, me dit-elle, un conseil que vous m'avez donné autrefois. — Et quel est ce conseil?... — Quand j'ai fait ma première communion, vous nous avez recommandé de dire tous les jours l'*Ave Maria*, et de le bien dire. Je l'ai dit

tous les jours, et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de dire mon chapelet tout entier. Et c'est cela qui fait que je suis sûre d'aller au ciel. — Et comment ? lui dis-je. — Je ne puis pas croire, ajouta-t-elle avec gravité, et c'est une pensée qui ne me quitte pas depuis que j'ai été frappée, je ne puis pas croire que j'aie dit, depuis quatre ans, cinquante fois par jour, à la très sainte Vierge : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse, maintenant, et à l'heure de ma mort;* et qu'en ce moment, où je vais mourir, elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre; elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel.

« Voilà ce que me dit cette jeune femme : et je vis alors un spectacle que rien ne pourrait retracer, une mort vraiment céleste. Je vis une tendre et frêle créature enlevée, à cette fleur de son âge, à tout ce qui fait aimer la vie, quittant là, sur la terre, un père, un mari dont elle était adorée et qu'elle adorait, un pauvre petit enfant, gage si désiré et si cher : quittant tout cela, non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse, consolant ses vieux parents, bénissant son petit enfant, encourageant son pauvre mari; et au milieu de ces liens qui se brisaient, de tous ces embrassements qui essayaient vainement de la retenir, ne voyant que le ciel, ne parlant que du ciel, et son dernier soupir a été un sourire à la gloire éternelle... Ce souvenir est pour moi ineffaçable. »

Ave Maria.

XVI[e] JOUR

LA CIRCONCISION DE JÉSUS

Huit jours après la naissance de l'enfant, le jour même de sa circoncision, il reçut le nom de Jésus qui lui avait été donné par l'ange avant qu'il ne fût conçu dans le sein maternel. (S. Luc, II, 21.)

La circoncision, commandée par Dieu aux Hébreux comme le signe distinctif de son alliance avec les enfants d'Abraham, se pratiquait le huitième jour, et en même temps le père et la mère imposaient à leur fils le nom qu'ils lui avaient choisi. Bien que la loi ne fût pas obligatoire pour le Fils de Dieu, il voulut la subir, et ses bienheureux parents observèrent à son égard les prescriptions légales, qui leur causèrent à la fois, ce jour-là, un chagrin et une joie.

« Grand et admirable mystère! dit saint Bernard; l'enfant est circoncis, et il est appelé Jésus. Que signifie ce rapprochement? La circoncision semble

désigner ceux qui ont besoin d'être sauvés, non celui qui sauve les autres; au Sauveur il appartient d'ordonner la circoncision, non de la subir lui-même. Mais reconnaissez le médiateur entre Dieu et les hommes, qui, dès les premiers jours de sa vie mortelle, mêle l'humain au divin, l'abaissement à la grandeur. Il naît d'une femme, mais d'une femme qui reçoit le fruit de la fécondité sans perdre la fleur de la virginité; il est enveloppé de langes, mais ces langes sont honorés d'hymnes angéliques; il est caché dans une crèche, mais annoncé par l'étoile qui brille aux cieux. De même, la circoncision prouve la vérité de l'humanité dont il est revêtu; et son nom au-dessus de tous les noms indique la gloire de la majesté. Il est circoncis, comme vrai fils d'Abraham; il est appelé Jésus, comme vrai fils de Dieu (1). »

C'est dans la circoncision que l'aimable Sauveur commence à verser son sang précieux. Comme les nues ont coutume de laisser tomber quelques gouttes avant d'inonder la terre d'une pluie abondante, ainsi Jésus laisse tomber de sa chair adorable les premières gouttes de ce sang purificateur, qu'il se réserve de faire couler à flots pendant sa Passion. Il donne d'abord, si l'on peut ainsi parler, les arrhes de notre rédemption, s'engageant à en payer plus tard tout le prix infini; ce qu'il donne aujourd'hui serait mille fois suffisant, mais chez lui, dit le Psalmiste, la rédemption ne doit pas être suffisante, mais copieuse et surabondante, *et copiosa apud eum re-*

(1) S. BERN., *In Circumcis. Domini*, serm. I, n. 2.

demptio. C'est peu d'avoir aspergé de sang son vêtement de chair, il voudra le plonger tout entier dans un bain de sang, car il aime les hommes jusqu'à l'excès.

Marie comprend et partage ces intentions de son divin Fils. Elle sait qu'il éprouve une très vive douleur, à cause de la délicatesse de son très saint corps admirablement organisé pour la souffrance, et à cause de la plénitude de la raison qui est en son âme. Voyant couler ses larmes, elle pleure avec lui, et offre avec lui à Dieu le Père ces prémices de notre rédemption.

En quel lieu coulèrent ces premières gouttes du sang de Jésus sous le couteau de la circoncision? Quelques-uns disent dans le temple de Jérusalem, mais cette opinion ne paraît pas fondée. Les enfants n'étaient portés au temple qu'au bout de quarante jours; la circoncision se faisait au sein même de la famille, et probablement de la main des parents. Nous suivons donc le sentiment communément admis, d'après lequel Jésus fut circoncis dans l'étable même où il était né, et où il allait être adoré par les mages quelques jours plus tard.

La joie de Marie et de Joseph en cette circonstance, ce fut de prononcer, avant tous les autres hommes, le nom de Jésus. Il appartient aux parents de nommer leurs enfants; Marie et Joseph ne furent point privés de ce droit. Au reste, quatre autorités, à des titres divers, donnèrent au Verbe incarné le nom qu'il portera éternellement : l'adorable Trinité, en le choisissant; l'ange, en l'apportant sur la terre; Marie et Joseph, en l'appliquant les premiers, l'une

en vertu de son autorité maternelle, l'autre comme délégué du Père éternel. Et ce nom de Jésus, prononcé dans la grotte de Bethléem, révélait, ou du moins divulguait sur la terre le secret du ciel, la naissance du Sauveur attendu.

Nous avons cité précédemment une belle page de saint Bernard sur le saint nom de Marie. Ce docteur n'est ni moins éloquent ni moins tendre, lorsqu'il parle du saint nom de Jésus (1). Pour lui, le nom de Jésus est la lumière qui éclaire le monde par l'éclat de sa prédication; pour lui, le nom de Jésus est l'aliment des âmes, et toute nourriture lui paraît sèche et insipide, qui n'est point assaisonnée de ce divin condiment : « Ecrivez-vous? Je ne vous goûte que si je lis Jésus. Vos entretiens, vos conversations ne me plaisent que si j'y entends Jésus. Jésus, miel dans la bouche, mélodie à l'oreille, jubilation dans le cœur. »

Et montrant que le nom de Jésus est aussi un remède, il continue ainsi :

« Quelqu'un de vous est-il triste? Que Jésus vienne dans son cœur, et de là passe dans sa bouche, et voici que l'éclat de ce nom chasse les nuages et ramène la sérénité. Quelqu'un tombe-t-il dans le crime, et court-il par le désespoir au lacet de la mort? Est-ce que, s'il invoque le nom de vie, il ne respirera pas un air de vie? En face de ce nom salutaire, vit-on jamais résister la dureté du cœur, l'indolente torpeur, la rancune amère, la lâche langueur? La source des larmes tarie ne coule-t-elle pas, au nom du Jésus,

(1) Par exemple, *Serm. XV in Cantica*, n. 4, 5, 6, 7 et 8.

plus abondante et plus douce? Dans le frémissement et l'épouvante du péril, la vertu de ce nom invoqué ne rend-elle pas aussitôt la confiance, ne dissipe-t-elle pas la frayeur? Dans les hésitations et les fluctuations du doute, ne suffit-il pas de prononcer ce nom pour voir l'éclat de la lumineuse certitude? Dans les défiances de l'adversité et à l'heure de défaillir, si ce nom fut votre secours, avez-vous manqué de force? Voilà les langueurs, les maladies de l'âme; le remède c'est Jésus.

« Pour réprimer les mouvements de la colère, pour abattre l'enflure de l'orgueil, pour guérir les blessures de la jalousie, pour retenir l'impétuosité de la luxure, pour éteindre les flammes de la passion, pour modérer la soif de l'avarice, rien n'est comparable au nom de Jésus. En effet, quand je nomme Jésus, je me propose le modèle de toute douceur et de toute humilité, de toute bonté, de toute sobriété, de toute chasteté, de toute miséricorde, de toute vertu enfin et de toute sainteté. Ce modèle étant homme en même temps qu'il est Dieu, il m'excite par son exemple et me fortifie par sa puissance. Je prends tous ces exemples de vertus comme autant de plantes aromatiques, j'en compose un remède salutaire, un élixir comme pas un médecin n'en composerait. Ce merveilleux remède, cet élixir, ô mon âme, tu le possèdes dans le précieux vase du nom de Jésus; tu peux l'appliquer à toutes les maladies, il n'en est pas une seule qu'il ne guérisse. »

Mieux encore que saint Bernard, la bienheureuse Vierge sentait la puissance, la noblesse, la douceur du nom de Jésus, son Sauveur et son Fils. Aussi avec

quelle vénération et quelle foi elle le prononçait, avec quelle tendresse merveilleuse; avec quelle véhémence d'amour!... *Jésus, miel dans la bouche, mélodie à l'oreille, jubilation dans le cœur!*

EXEMPLE

Marie et dom Bosco

Voici deux traits merveilleux publiés par quelques journaux (1). C'est dom Bosco qui parle :

La sainte Vierge connaît les besoins de notre époque et elle inspire à ses zélateurs le devoir de contribuer par leurs aumônes et par leurs largesses à la création et au soutien de l'œuvre la plus nécessaire qui soit actuellement, celle de l'éducation.

Je n'en finirais pas si je voulais vous raconter tous les faits qui me prouvent cette intervention de la Sainte Vierge.

Lors de la construction de notre église ici à Rome, je me trouvais à Turin. J'y reçus l'avis par lettre que mes frères avaient absolument besoin, dans les huit jours, d'une somme de 20.000 francs pour les travaux; je manquais de fonds à ce moment, et je ne savais comment faire pour donner satisfaction à mon correspondant. Une idée me vint. Je dépose la lettre auprès de mon bénitier, j'adresse une ardente prière à la sainte Vierge, et je me couche en remettant l'affaire entre ses mains. Le lendemain matin, je reçois, d'une personne qui m'est inconnue, une lettre dont voici à peu près la substance :

« J'avais fait vœu à la sainte Vierge, m'écrivait cette

(1) Voir l'*Univers* du 12 mai 1884, après le *Journal de Rome*

personne, de consacrer une somme de 20.000 francs à une œuvre de charité, à condition de m'accorder une grâce spéciale. Cette grâce m'ayant été accordée, je mets par la présente à votre disposition cette somme en faveur de vos œuvres. »

Inutile de vous dire que le virement de comptes de Turin sur Rome se fit immédiatement.

Une autre fois, logeant en France chez un de mes amis, je reçois vers le soir l'avis qu'un de mes établissements était sur le point de périr, faute d'une somme de 70.000 francs. Vivement ému de cette nouvelle, d'autant plus que je me trouvais dans l'impossibilité matérielle de prévenir ce fatal événement, j'eus de nouveau recours à la prière, et je me disposais vers dix heures à me mettre au lit quand j'entendis frapper à la porte de ma chambre; j'allai ouvrir. Mon hôte entra, tenant à la main une liasse de papiers, en me disant :

— Mon cher dom Bosco, j'ai depuis longtemps disposé dans mon testament d'une certaine somme en faveur de vos œuvres. Or, l'idée m'est venue aujourd'hui même de ne pas attendre que je sois mort pour faire le bien et je vous apporte la somme en question. La voici : c'est 70.000 francs.

Vous jugerez de ma surprise. Je lui montrai aussitôt la lettre qui m'avait tant tourmenté. Et lui de s'écrier :

— N'est-ce pas un véritable miracle ? Je vous ai exactement donné la somme de 70.000 francs dont vous aviez besoin !

En souhaitant à nos lecteurs le même succès dans leurs prières, nous les invitons à recourir à la sainte Vierge dans toutes leurs nécessités et à mettre en elle, comme dom Bosco, la plus inébranlable confiance.

Ave Maria.

XVII[e] JOUR

JÉSUS ADORÉ PAR LES MAGES

Tous les hommes sont invités à jouir des bienfaits de l'Evangile; après les bergers, prémices du peuple juif, Jésus appelle à sa crèche les Mages, prémices de la gentilité.

Ils venaient de l'Orient, nous dit l'Evangéliste saint Matthieu, sans préciser davantage le pays d'où ils sortaient. Ils étaient conduits par une étoile miraculeuse, qu'ils perdirent de vue dans le voisinage de Jérusalem. Se croyant au terme de leur voyage, ils entrent dans cette capitale de la Judée. Immédiatement introduits auprès du roi Hérode grâce à leur rang élevé, ils ne demandent pas s'il vient de naître un roi des Juifs, mais *où est le roi des Juifs qui vient de naître*, tant est grande leur foi, tant ils sont assurés de la naissance du Sauveur. Nous avons vu son étoile en Orient, disaient-ils, et nous sommes venus l'adorer.

Hérode, cet Iduméen à qui le maître de Rome a permis de s'asseoir sur le trône de Juda, tremble pour son sceptre usurpé. Il assemble à la hâte les prêtres et les scribes, et leur demande où doit naître le Christ. — A Bethléem, lui répondent-ils en lui citant l'oracle du prophète Michée.

Alors Hérode, congédiant les docteurs, s'entretient secrètement avec les Mages, leur demande l'époque précise de l'apparition de l'étoile, et leur dit en les envoyant à Bethléem : Allez, informez-vous avec soin de cet enfant; et lorsque vous l'aurez trouvé, annoncez-le-moi, afin que j'aille moi-même l'adorer. — Ainsi parlait ce tyran perfide à ces hommes simples et droits, qui crurent à ses paroles et promirent de revenir.

Sortis de Jérusalem, ils voient de nouveau l'étoile, qui recommence à marcher devant eux; ils la suivent, pleins de joie, jusqu'au moment où elle s'arrête au-dessus du sanctuaire qui possède le Verbe incarné. Ce sanctuaire n'est autre que la misérable grotte de Bethléem. Saint Jérôme, d'une si grande autorité dans ces questions, suppose clairement que Jésus fut adoré par les Mages dans l'étable où il naquit (1); et il était convenable que les grands de la terre, à la suite des bergers, vinssent en ce pauvre réduit humilier l'orgueil humain devant les anéantissements du Fils de Dieu.

(1) Décrivant l'enthousiasme de sainte Paule dans l'étable de Bethléem, il dit : « Elle attestait devant moi qu'elle voyait des yeux de la foi l'enfant enveloppé de langes, le Seigneur vagissant dans la crèche, *les Mages l'adorant, l'étoile brillant au-dessus;* la Vierge Mère, le nourricier fidèle, les bergers venant de nuit, etc. (Epist. 108, n. 10; tome XXII de MIGNE, p. 884.)

Fidèles à la foi qui les éclaire, les rois de l'Orient n'hésitent pas; ils entrent, ils trouvent l'adorable Enfant avec Marie sa mère, et se prosternent devant lui. Après quelques instants d'une douce contemplation, ils ouvrent leurs trésors et lui offrent en présents l'or, l'encens et la myrrhe, le reconnaissant ainsi comme roi, comme Dieu et comme homme de douleur.

Allons à Jésus-Christ. « C'est à quoi doivent mener les hautes sciences, dit excellemment Bossuet (1). Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres : je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées; car de vérité en vérité vous pouvez aller jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables et invariables qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes, et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres, et président aux connaissances de tout ce qui voit et qui entend, soit hommes soit anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences, mais ne vous y laissez point absorber; ne présumez pas, et ne croyez pas

(1) *Elévations sur les Mystères*, XVII^e^ semaine, 3^e^ élévation.

être quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesses : vaine pâture des esprits curieux et faibles, qui après tout ne mène à rien qui existe, et qui n'a rien de solide qu'autant que, par l'amour de la vérité et l'habitude de la connaître dans des objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul. »

Restant dans notre rôle d'historien de la sainte Vierge, nous devons nous demander quel accueil elle fit aux Mages, quels entretiens elle eut avec eux; sujet que le silence de l'Evangile laisse à nos pieuses méditations. Mais il est de toute évidence que ces saints personnages, après avoir adoré l'enfant, offrirent aussi leurs hommages à la mère, et que cette mère répondit dignement tant à ces hommages qu'aux présents qui les accompagnaient. Voici à ce sujet les pieuses suppositions de saint Bernardin de Sienne (1):

La bienheureuse Vierge, remplie de science, surtout après avoir conçu le Fils de Dieu, comprenait et parlait toutes les langues. Comment croire qu'elle n'ait pas adressé quelques mots de consolation et d'encouragement à des fils si fidèles et si dévots, qui, avec tant de ferveur et de foi, à travers tant de dangers, au prix de tant de fatigues et de dépenses, étaient venus adorer son Fils et le reconnaître pour leur Dieu?

D'un autre côté, comment croire que les Mages, hommes habiles, aussi éclairés par la foi que par la raison, n'aient pas profité d'une occasion si favorable,

(1) S. Bern. de Sienne, fin du *Sermon sur l'Epiphanie.*

et interrogé respectueusement la mère du Christ sur les profonds mystères qu'elle connaissait mieux que personne : Sur l'Incarnation du Verbe, sur les vérités éternelles et les délices du paradis, sur les grâces et les bienfaits de Dieu, sur la beauté, la noblesse et la pratique des vertus, sur les moyens de devenir des membres parfaits de Jésus-Christ? C'est à dessein que l'évangéliste saint Matthieu se tait sur ces choses, comme sur plusieurs autres; se contentant de raconter brièvement le mystère et d'en faire voir le côté extérieur, il laisse le reste aux pieuses méditations de nos esprits. C'est donc à nous de nous représenter cette adoration de Jésus par les Mages, d'en contempler les délicieuses circonstances, d'imaginer les faveurs qu'une si douce mère ne manqua pas d'obtenir de Jésus à des fils si saintement disposés et accourus de si loin.

Pour moi, ajoute saint Bernardin de Sienne, je ne doute nullement que chacun des Mages, après avoir adoré le divin Enfant, ne l'ait serré dans ses bras, baisé amoureusement; et qu'ensuite, comme le vieillard Siméon, ils n'aient été inspirés de chanter quelque joyeux cantique.

De pieuses révélations ajoutent des détails incertains, mais vraisemblables. Ainsi Marie aurait fait présent aux Mages de quelques langes, qui avaient servi à l'enfant Jésus; les rois, les recevant avec vénération, les auraient garnis d'or et de pierres précieuses, et auraient fait par leur moyen quantité de miracles en leur pays. Ils auraient offert à Marie leurs services et leurs biens, que Marie refusa par esprit de pauvreté; et s'éloignant, après avoir reçu

la bénédiction du fils et de la mère, ils auraient été reconduits par l'étoile, mais par une route différente, jusqu'à l'endroit où ils s'étaient rencontrés, et de là se seraient séparés pour aller chacun dans ses Etats.

Pour Marie, après le départ des Mages, elle aurait cédé aux instances d'une pauvre femme, qui la priait de venir habiter sa maison voisine de la grotte et des murs de la ville; et quittant à regret la sainte étable, à cause des mystères qui s'y étaient passés, elle aurait reçu l'hospitalité, ainsi que Joseph et Jésus, dans la maison de cette heureuse femme jusqu'à son départ pour le temple de Jérusalem.

EXEMPLE

Marie et les rois Mages

Nous lisons dans saint Ephrem ce touchant colloque de Marie et des Mages :

Marie. — Nobles étrangers, pour qui sont ces trésors ? Pourquoi êtes-vous entrés dans ce réduit misérable ? Qui vous a fait quitter le pays de l'aurore pour venir vous prosterner aux pieds d'un petit enfant ?

Les Mages. — Mais cet enfant, votre fils, est le roi suprême. Tout sur terre doit lui obéir.

Marie. — Quel roi ! Son berceau est une crèche, sa demeure, une étable ! Où le diadème, où le trône ? Que voyez-vous dans cet enfant qui annonce la royauté ?

Les Mages. — Cet enfant, votre fils, ô Vierge, est l'Ancien des jours, le Monarque des siècles. Il s'est fait

petit et pauvre parce qu'il chérit les petits et les pauvres. Mais en sa présence, les rois inclinent leur couronne. Ils l'adorent.

Marie. — Comment ces merveilles vous ont-elles été révélées aux extrémités du monde ? Qui a pu vous appeler du fond de l'Orient ?

Les Mages. — Une étoile extraordinaire, plus grande et plus belle que les autres, nous est apparue. Elle nous annonçait la naissance de notre Roi. Nous avons marché à sa lumière. Elle nous a conduits jusqu'à Bethléem.

Marie. — Nobles étrangers, ne parlez point en ces contrées de royauté et de puissance. Jérusalem va devenir un fleuve de sang. Son roi est un tyran farouche. Je crains, s'il entend dire qu'un grand prince vient de naître, qu'il ne tire son glaive, et ne coupe cette tendre fleur avant qu'elle ait produit son fruit de vie.

Les Mages. — Ne craignez point, ô Vierge, la fureur d'Hérode; votre fils est bien au-dessus des puissants et des forts. Il renversera le trône de l'impie, et fondera sur la terre un empire sans fin.

Marie. — Je le vois, sages étrangers, Dieu vous a fait comprendre les secrets de sa bonté. L'Ange du Seigneur me l'a, en effet, révélé à moi-même : le règne de mon Jésus doit être éternel.

Les Mages. — Cet Ange est sans doute celui qui a dirigé pour nous l'étoile miraculeuse, et qui nous a fait entendre sa voix.

Marie. — Allez, maintenant, glorieux messagers de l'Orient; retournez dans votre patrie. Annoncez à vos peuples la naissance du Fils de Dieu, du Rédempteur des hommes.

Les Mages. — O Vierge ! Puissent les bénédictions et la paix de votre divin Fils nous accompagner dans notre retour ! Quand il manifestera sa gloire, puisse-t-il venir dans notre pays !

Les mages revinrent dans leur patrie, et ne repassèrent point par Jérusalem. En attendant la révélation du Christ au monde, ils gardèrent pieusement leur foi.

C'étaient des vieillards vénérables quand l'apôtre saint Thomas vint les baptiser. Il les fit prêtres. Ils convertirent leurs peuples.

On dit qu'ils souffrirent le martyre.

En tout cas, l'Eglise honore leur mémoire.

Saints Rois Mages, priez pour nous.

Ave Maria.

XVIII[e] JOUR

LA PURIFICATION DE MARIE

Au sujet de cette purification légale, nous pourrons méditer trois choses : les lois qui la prescrivaient, comment Marie les observa, les incidents de la cérémonie.

I. — Quarante jours après la naissance du Sauveur, Marie se trouva en présence de deux lois, qui s'accomplissaient le même jour et dans une même cérémonie; l'une se rapportait à l'enfant, l'autre regardait personnellement la mère.

La première ordonnait que le premier-né fût présenté au temple et consacré au Seigneur, en reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur les créatures, et en souvenir de la sortie d'Egypte qui fut accompagnée de la mort de tous les premiers-nés des Egyptiens.

La seconde tenait la mère éloignée des choses saintes durant quarante jours, et ensuite lui prescrivait de monter au temple, où elle devait offrir,

pour son enfant et pour elle-même, une double victime, c'est-à-dire un agneau d'un an et une colombe ou une tourterelle. Aux pauvres, la loi permettait de remplacer l'agneau par une seconde colombe ou une seconde tourterelle. — Cette purification légale n'est plus obligatoire de nos jours; cependant l'Eglise a institué une bénédiction pour la femme après l'enfantement, et les mères chrétiennes ne manquent pas de la demander lorsqu'elles viennent remercier Dieu de leur heureuse délivrance.

Comme l'observent tous les Pères, ces prescriptions mosaïques n'atteignaient ni le Fils de Dieu, maître absolu de la loi, ni la mère de Dieu, en faveur de laquelle les lois communes avaient été suspendues. Mais si leur dignité les élevait au-dessus de la loi, leur humilité les soumettait à la loi.

« Ne pensez-vous pas, dit saint Bernard (1), que Marie aurait pu s'y refuser, disant : Qu'ai-je besoin de purification? Pourquoi m'abstenir d'entrer dans le temple, moi dont le sein virginal est devenu le temple du Saint-Esprit? Pourquoi ne pas entrer dans le temple, moi qui ai enfanté le Seigneur du temple? Rien d'impur dans cette conception, rien de souillé dans cet enfantement, rien à purifier; le fruit de mon sein, source de toute pureté, vient purifier le monde de tout péché. Décorée d'une pureté nouvelle par mon enfantement immaculé, quelle pureté attendrais-je de l'observation de cette loi?

« Oui, bienheureuse Vierge, vous avez raison, vous n'avez aucun besoin de purification. Mais votre Fils

(1) *In Purificatione B. Mariæ*, serm. III, n. 2.

avait-il besoin de la circoncision? Soyez parmi les femmes comme l'une d'entre elles, car ainsi veut être votre fils au milieu des enfants. Il a voulu être circoncis, ne voudra-t-il pas encore davantage être offert à Dieu? Offrez votre Fils, ô Vierge sacrée, présentez au Seigneur le fruit béni de vos entrailles. Offrez pour la réconciliation de tous l'hostie sainte, agréable à Dieu. Sans aucun doute, Dieu le Père acceptera votre oblation, la précieuse victime dont il dit lui-même : *Voilà mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances.*

« Mais cette offrande, mes frères, paraît assez douce : une victime simplement présentée au Seigneur, rachetée moyennant deux oiseaux, et aussitôt reprise! Ah! un jour viendra, où elle ne sera plus offerte dans le temple, ni dans les bras de Siméon, mais hors de la cité, entre les bras de la croix. Un jour viendra, où elle ne sera pas rachetée par un sang étranger, mais où elle rachètera les autres par son propre sang; car elle est la rédemption envoyée par Dieu le Père à son peuple. Aujourd'hui le sacrifice du matin, plus tard le sacrifice du soir. L'un est plus facile, l'autre sera plus complet. L'un convient aux premiers jours de la naissance, l'autre à la plénitude de l'âge. Mais de l'un et de l'autre vous pouvez entendre la parole du prophète : *S'il est offert, c'est qu'il l'a voulu.* Car s'il s'est offert aujourd'hui, ce n'est pas qu'il y soit obligé, ce n'est pas qu'il tombe sous la prescription de la loi, mais parce qu'il l'a voulu; et de même quand il fut offert sur la croix, ce n'est pas qu'il le méritât, ce n'est pas que les Juifs en eussent la puissance, mais c'est qu'il l'a

voulu. Librement je me sacrifierai pour vous, Seigneur, car librement et sans subir aucune nécessité, vous vous êtes sacrifié pour mon salut. »

II. — Ainsi, le jour venu, l'auguste Vierge se conduisit comme la plus simple des femmes du peuple. Il lui en coûtait de paraître extérieurement avoir perdu cette virginité qui lui était si chère; mais, comme elle n'avait pas enfanté secrètement, elle craignait d'être pour quelques-uns, si elle n'observait pas la loi, une cause d'étonnement et de scandale, et d'ailleurs elle éprouvait une vraie joie à se confondre parmi les femmes ordinaires. Comme la splendeur du soleil fait disparaître à nos regards l'éclat des autres astres, ainsi l'humilité de Marie cachait aux yeux des hommes, et plus encore à ses propres yeux, ses autres vertus et ses mérites.

Accompagnée de son fidèle gardien, elle quitte la ville de Bethléem, éloignée de celle de Jérusalem de presque deux lieues; elle porte dans ses bras le divin Enfant enveloppé de langes, elle monte au temple et accomplit fidèlement ce que la loi marquait tant pour l'enfant que pour la mère. Le Sauveur, reçu par les prêtres des mains de ses parents, est déposé quelques instants, pure et innocente victime, sur l'autel des holocaustes, sous les regards de l'Eternel; ensuite il est racheté moyennant cinq sicles d'argent et les oiseaux offerts en même temps que lui sont immolés à sa place. Ce sont deux tourterelles ou deux colombes achetées par Joseph sous les parvis du temple, l'offrande des pauvres; Marie toujours humble, évite de faire l'offrande d'un agneau. D'ailleurs, pour

nous élever à l'intelligence du mystère, ne devons-nous pas reconnaître qu'elle offre l'agneau véritable, le seul digne de la divine Majesté?

III. — Quant aux incidents remarquables de ce jour, nous n'avons qu'à suivre le récit de l'évangéliste saint Luc :

Il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon, juste, craignant Dieu, attendant la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui. Il avait reçu du ciel la promesse de ne pas mourir avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'Esprit de Dieu, il vint au temple au moment où Jésus y était présenté par ses parents; il demande à la mère la grâce de le tenir un instant dans ses bras, et, Marie accédant à sa prière, il prend le Sauveur avec autant de respect que de joie, et s'écrie en bénissant Dieu : *Maintenant, Seigneur, vous pouvez, selon votre parole, rappeler en paix votre serviteur. Car mes yeux ont vu le salut, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, la lumière qui doit éclairer les nations, la gloire de votre peuple d'Israël.* — Entendant ces éloges du divin Enfant, son père et sa mère étaient remplis d'admiration. Siméon les bénit et dit à Marie, mère de Jésus : *Cet enfant est placé pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe de contradiction. Et un glaive transpercera votre âme, afin que soient révélées les pensées de beaucoup de cœurs.*

Ces douloureuses paroles, fixées dans la mémoire de Marie, lui reviendront cruellement à l'esprit toutes les fois qu'elle regardera son fils. Qu'elle le baise,

qu'elle l'allaite, qu'elle le porte, qu'elle voie ses mains, ses pieds, ou son front, tout lui rappellera quelque scène de la Passion future; martyre plus cruel que la mort, et auquel cette si tendre mère aurait succombé sans un secours spécial du ciel.

Siméon ne fut pas seul à reconnaître, ce jour-là, le Messie dans le Fils de Marie. Une sainte veuve, âgée de quatre-vingt-quatre ans, Anne la prophétesse, ne s'éloignait pas du temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et les prières. Elle avait pris soin, dit-on, de l'enfance de Marie pendant les douze années que celle-ci passa dans le cloître des vierges. Eclairée d'une lumière divine, elle accourt, adore le Sauveur dans les bras de sa jeune amie, et se met à publier les louanges du Seigneur, parlant du céleste Enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Enfin, la cérémonie achevée, la sainte famille sortit du temple et quitta secrètement Jérusalem. Marie et Joseph, portant Jésus et gardant au fond de leurs cœurs tout ce qu'ils avaient entendu, retournèrent en Galilée, dans leur petite ville de Nazareth.

EXEMPLE

Ex-voto d'une pécheresse

On lisait dans les *Annales de Notre-Dame des Victoires*, numéro de février 1890, cette touchante lettre :

« Monsieur le Curé,

« Je vous serai reconnaissante de vouloir bien faire placer, sur Notre-Dame des Victoires même (si c'est

possible), cette petite bague, dernier lien rompu d'une grande pécheresse qui a brisé aux pieds de Notre-Seigneur, comme Marie-Madeleine (sans avoir, hélas ! son mérite et ses vertus), le vase des parfums profanes qui souillaient son âme. A travers de grands désordres, objet d'une protection miraculeuse de la part de la très sainte Vierge, qu'elle n'a jamais cessé d'invoquer, même en vivant dans le péché, la personne qui vous écrit ces lignes a eu enfin, au bout de huit années d'oubli complet de ses devoirs, le courage de se jeter aux pieds d'un Père Franciscain et de retrouver le pardon de Dieu dans la pénitence et la mortification. Aujourd'hui, tertiaire de Saint-François, éternellement reconnaissante des miséricordes de Dieu qui pouvait la plonger toute vivante en enfer, d'après le conseil de son confesseur, elle offre cet anneau à Marie, lui demandant, en échange de ce sacrifice, la conversion pleine et entière de l'âme à qui elle a donné un si mauvais exemple. Que la protection de la très sainte Vierge lui attire les mêmes grâces qu'à moi, le même repentir, le temps de faire une salutaire pénitence, et qu'un jour, devant le trône de Dieu, avec la sainte Vierge et saint François, nous puissions chanter l'éternelle délivrance et l'éternelle reconnaissance. Que Notre-Dame des Victoires nous obtienne cette faveur et qu'elle nous donne la force de nous en rendre dignes dans les larmes de la pénitence. Si cela peut être utile au salut de quelque âme, je vous autorise à publier ceci, mais sans nom. »

Ave Maria.

XIX^e JOUR

LA FUITE EN ÉGYPTE

Le roi Hérode, ne voyant pas revenir les Mages, entra dans une grande colère. N'écoutant que les conseils de la peur et de la cruauté, il ordonna le massacre général de tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, à Bethléem et dans tous les environs; il se croyait bien sûr, en frappant tous les enfants à la mamelle, d'atteindre celui qui causait ses angoisses. Son astuce cruelle devait être trompée.

Un ange, probablement l'ange Gabriel à qui fut confié le soin d'annoncer tout ce qui se rapporte à l'Incarnation, était apparu de nuit à saint Joseph, et lui avait dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte; et restez là jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir. Car Hérode va chercher l'enfant pour le faire mourir. Et Joseph, se levant, avait pris l'enfant et la mère, était parti la nuit même, et s'était retiré en Egypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode.

Ce mystère de la fuite en Egypte, en lui-même d'une extrême beauté, peut être considéré comme le commencement des opérations de Jésus-Christ sur les infidèles; il a souvent inspiré les arts, il est pour les âmes pieuses une source abondante de larmes et de contemplation. Méditons à notre tour les motifs de fuir, les fatigues et les consolations du voyage, le séjour, et enfin le retour.

1° *Motifs de fuir en Egypte.* — Dieu avait mille moyens de sauver son Fils de la fureur du tyran. Celui qu'il choisit est très convenable, d'abord au but que Dieu se propose, à savoir, mettre le Sauveur à l'abri sans recourir au miracle; la puissance de cet Hérode surnommé le Grand s'étendait sur la Galilée comme sur la Judée, sur toute la Palestine qui, à sa mort, fut partagée entre ses trois fils; soupçonneux comme il l'était, il ne manqua pas de faire des recherches dans les diverses provinces de son royaume, et ainsi Jésus n'était en sûreté que dans un pays étranger. — Ce moyen s'harmonise parfaitement avec l'ensemble de la vie de Jésus, qui, venu pour vaincre l'orgueil de l'homme et du démon, multiplie les exemples d'humilité. — Il nous enseigne aussi que, dans les temps de persécution, il vaut mieux fuir que tomber. — Et enfin, il fait ressortir les vertus de Joseph et de Marie, leur obéissance, leur patience, leur abandon complet entre les mains de la divine Providence.

Mais pourquoi fuir en Egypte plutôt que dans tout autre pays? — D'abord pour accomplir les prophéties, comme le dit expressément saint Matthieu. Ensuite,

parce que l'Egypte était voisine de la Judée sans être soumise à la domination d'Hérode. Enfin, parce qu'elle était le berceau de l'idolâtrie et de la superstition, et à ce titre méritait d'être visitée la première par cette grâce médicinale que le Sauveur allait répandre sur toute la terre. Il va donc, dans cette terre infidèle, commencer à détruire le culte des faux dieux, purifier et sanctifier ces solitudes, qui seront habitées plus tard par des milliers de saints anachorètes. Le Nil fertilise les vallées où il déborde : Jésus fertilisera non seulement les vallées, mais les plaines de sables brûlants; couvrant de fleurs ces déserts, il les transformera en un paradis peuplé de saints, et le monde chrétien tressaillira d'admiration au récit des merveilles dont les Antoine, les Hilarion et leurs disciples seront les instruments bénis (1).

2° *Fatigues et consolations du voyage.* — On a calculé que la sainte famille, avant d'arriver en Egypte, dut marcher une vingtaine de jours, et une partie du chemin à travers une région à peu près déserte. Ce long voyage se fit naturellement de la manière la plus pauvre, Joseph allant à pied, un bâton à la main, et Marie, tenant Jésus dans ses bras, assise sur une ânesse. La nuit, les saints voyageurs avaient à souffrir du froid; le jour, ils étaient brûlés par un soleil contre lequel ils ne trouvaient point d'abri. Leurs vivres étaient peu abondants, et plus d'une fois ils sentirent une soif ardente. Ajoutez les craintes

(1) Sur cette métamorphose de l'Egypte, saint Jean Chrysostôme (*In Matthæum*, homil. VII) a écrit d éloquentes pages, que nous regrettons de ne pouvoir mettre ici, faute d'espace.

et les dangers, tant de la part des animaux féroces que de la part des voleurs et des émissaires d'Hérode.

Cependant ils étaient heureux, ne comptant pour rien les plus dures fatigues supportées pour Jésus et en son aimable compagnie. D'ailleurs la Providence leur ménagea sans doute plus d'une bien douce joie. La tradition nous parle d'arbres qui abaissaient leurs couronnes et leurs longs éventails pour abriter la mère et l'enfant, de sources jaillissant sur un ordre de Jésus, de services rendus par les esprits angéliques, de bêtes sauvages qui s'adoucissaient, de statues païennes renversées de leurs piédestaux tandis que le vrai Dieu passait, de temples ébranlés et d'oracles réduits au silence. Ces pieuses légendes sont très vraisemblables, et nous ne voyons point d'inconvénient à admettre que les créatures les plus insensibles aient senti la présence de leur Créateur, et donné à leur manière des signes de joie et de respect.

3° *Le séjour en Egypte.* — Où s'arrêtèrent les augustes exilés? Les opinions sont assez diverses. On dit communément qu'ils évitèrent la voie de mer, et qu'ayant atteint les rivages de la mer Rouge, ils suivirent quelque temps la côte et tournèrent le golfe par Suez. De là les uns les font arriver au Caire, d'autres à Hermopolis; d'autres les conduisent dans la grande ville d'Alexandrie, où les Juifs étaient nombreux et possédaient une synagogue, et où Joseph pouvait plus facilement tirer avantage de sa profession. Plusieurs affirment que, pénétrant plus avant dans l'intérieur de l'Egypte, ils se fixèrent à Hélio-

polis pour profiter du temple que les Juifs avaient bâti près de cette ville. D'autres enfin trouvent plus probable qu'ils n'habitèrent pas un lieu unique, mais parcoururent différentes villes pour avoir l'occasion d'y jeter les semences de la foi.

Quoi qu'il en soit, sur les bords du Nil comme dans leur pays, mais avec plus de difficulté, ils vivaient du travail de leurs mains; Joseph exerçait son métier de charpentier, Marie contribuait au soutien de la famille par l'aiguille ou par le fuseau. Mais ils se virent souvent réduits à une grande indigence; leur dénûment fut tel quelquefois que Marie dut s'en aller mendier de porte en porte, et qu'un jour, son divin Jésus lui demandant un morceau de pain, de graves auteurs racontent que cette tendre mère eut la douleur de n'en point trouver.

Il fut permis à sainte Véronique de Binasco, religieuse Augustine, d'accompagner en esprit Jésus et Marie dans leur fuite en Egypte, et, lorsque le voyage fut terminé, Notre-Seigneur lui dit : Ma fille, tu as vu par quelles fatigues nous avons atteint cette contrée; apprends par là que personne ne reçoit de grâces sans souffrir (1).

Plus pénibles encore étaient les privations spirituelles : Un vif sentiment de l'exil, une société d'idolâtres. Point de sacrifices en l'honneur du vrai Dieu, mais un culte abominable rendu aux démons, tout ce peuple plongé dans les plus grossières erreurs, toutes ces âmes aveuglées et perdues, pendant que Jésus est au milieu d'elles!... Hélas! n'en est-il pas

(1) Ce trait et celui qu'on va lire sont racontés par le P. FABER, *Le Pied de la Croix*, IIe douleur.

ainsi, même parmi nous? La vénérable Jeanne de Jésus-Marie, franciscaine, méditant sur la fuite en Egypte, entendit subitement un grand bruit d'hommes armés qui couraient, s'entre-choquaient et poursuivaient quelqu'un; et peu après, elle vit un beau petit enfant, tout palpitant de fatigue, qui accourait à elle et criait : O Jeanne, secourez-moi, cachez-moi. Je suis Jésus de Nazareth, je cherche à échapper aux pécheurs qui veulent me tuer, comme Hérode autrefois. Sauvez-moi, je vous en conjure.

4° *Le retour d'Egypte.* — Jésus était donc là, développant ses grâces enfantines, plus délicat et plus beau mille fois, dit le P. Faber, que le plus frais lotus à la corolle de neige qui fut jamais bercé sur le sein du Nil. Combien de temps y demeura-t-il? Jusqu'à la mort d'Hérode, dit l'Evangile, sans déterminer le nombre d'années; les uns pensent que ce séjour ne dura que deux ans, d'autres cinq ans, d'autres sept ou huit ans. Hérode étant mort, l'ange apparut de nouveau à Joseph et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et retournez dans la terre d'Israël; car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère, et s'en revint dans la terre d'Israël.

Les nobles exilés reprirent le chemin qu'ils avaient suivi en fugitifs; Jésus, qui avait grandi, marcha une partie de la route. Tous trois étaient heureux de revoir les collines et les vignobles de Juda, la terre aimée choisie par Dieu. Mais, en mettant le pied sur cette terre privilégiée, les craintes des parents recommencèrent. Leur désir eût été de passer par

Jérusalem et de prier dans le temple; mais apprenant qu'Archélaüs, fils aîné d'Hérode et animé sans doute des mêmes sentiments que son père, régnait dans la ville sainte, ils se détournèrent de Sion, et par un ordre du Ciel, se dirigèrent vers la Galilée qui, bien que soumise à Antipater, autre fils d'Hérode, leur offrait une retraite plus sûre, soit que les recherches y fussent moins actives, soit qu'Antipater fût moins cruel. Et Jésus habita Nazareth, afin que s'accomplît ce qu'avaient annoncé les prophètes : Il sera appelé le Nazaréen.

EXEMPLE

A Lourdes en reconnaissance

Le mardi 11 décembre 1883, la petite Madeleine, âgée de six ans, jouant avec sa sœur, Cécile, un peu plus jeune, la touche tout près de l'œil avec un fer brûlant. Cécile tombe, en poussant un grand cri... La cornée s'était couverte d'une taie blanche, de mauvais augure.

Le médecin, appelé, ne dit presque rien au père et à la mère, mais déclare à d'autres personnes qu'il ne conserve pas grand espoir; qu'il croit l'œil perdu et que, en tout cas, il ne peut se prononcer que dans un certain temps, tout dépendant de la cicatrisation qui devait être longue. Il ordonne seulement des compresses d'eau froide et un collyre. Mais l'enfant a des crises nerveuses effrayantes et ne peut rien supporter!... La mère regarde ces convulsions, cet œil d'aveugle, tout blanc, sans regard : elle voue sa fille aux couleurs de la sainte Vierge jusqu'à la première communion, promet le pèlerinage de Lourdes et baigne, quand elle le peut, l'œil de la petite malade avec un morceau de flanelle

ayant appartenu à Pie IX, trempé dans l'eau de la Grotte... Tout à coup, vers deux heures du matin, l'enfant dit : « Le petit Jésus et la sainte Vierge m'assurent que je rouvrirai l'œil, demain matin, à l'arrivée du docteur !... »

Et, là-dessus, elle s'endort d'un sommeil absolument calme. Il fallut la réveiller vers huit heures. L'œil était brillant comme l'autre, la taie avait disparu, l'enfant disait : « Je vois »; le médecin était dans l'étonnement, le père et la mère admiraient et remerciaient !

Les enfants venaient (au mois de mai suivant) se consacrer à Notre-Dame de Lourdes; la mère apportait son *ex-voto;* le père, M. le comte Le Gonidec de Traissan, s'était fait brancardier des malades de Rennes.

(*Annales de Lourdes*, 30 juin 1885.)

Ave Maria.

XX^e JOUR

MARIE PERD ET CHERCHE JÉSUS

Les Juifs étaient obligés, à moins qu'ils n'en fussent légitimement empêchés, d'aller à Jérusalem trois fois par an, pour adorer Dieu : la première fois, pour la Pâque ou fête des Azymes (pains sans levain), la plus grande de leurs solennités, instituée en mémoire de la sortie d'Égypte; la seconde fois, pour la Pentecôte ou fête des semaines; enfin pour la fête des Tabernacles, qui se célébrait après la moisson et la vendange, pour remercier Dieu. Joseph se rendait à toutes ces fêtes : mais les femmes n'étant pas soumises à cette loi, Marie ne l'accompagnait qu'à la fête de Pâque.

Or, plusieurs années après le retour d'Égypte, lorsque Jésus fut âgé de douze ans, il se joignit à ses parents qui montaient à Jérusalem pour la solennité pascale. La semaine des Azymes achevée, la multitude se formait en troupes séparées, quittant Jérusalem à

des heures différentes, les hommes ensemble et les femmes ensemble. Ils partaient dans l'après-midi, les hommes par une porte, les femmes par une autre, et les pèlerins venus de loin se réunissaient au lieu de repos de la première nuit. Par ce moyen, on évitait la confusion, et la foule se dispersait en ordre et avec calme. Les enfants pouvaient aller aussi bien avec leurs pères qu'avec leurs mères.

Marie et Joseph furent donc séparés la première journée, c'est-à-dire dans le voyage d'une après-midi; et le divin Enfant en prit occasion de se séparer d'eux sans être aperçu. Quand la caravane à laquelle Marie appartenait, se réunit à la porte des femmes, Jésus ne s'y trouva pas, et sa mère crut qu'il était avec Joseph; son fils lui manquait, mais il lui était doux de penser que Joseph jouissait de son aimable compagnie. Le soir, les deux troupes étant arrivées au lieu convenu, Joseph attendait Marie, mais Jésus n'était pas avec lui. L'humble Joseph se serait étonné que l'enfant l'eût accompagné de préférence à sa mère; il avait supposé que Jésus était avec Marie, et ne s'était point inquiété.

Jésus avait donc disparu, quel coup terrible pour l'un et pour l'autre! Tout disparaît à leurs yeux. Ils se trouvent seuls parmi la multitude, aussi seuls qu'Adam et Ève quand la première nuit tomba sur eux devant les portes désormais infranchissables du paradis terrestre. Joseph, comme écrasé, gardait un douloureux silence. Dans le cœur de Marie la lumière s'éteignit, et fit place à la plus amère désolation. Jésus parti!... Quand? où? comment? pourquoi?... Si les trompettes du jugement avaient sonné, la

cœur de Marie n'aurait pas frémi comme alors. Ils cherchent autour d'eux, parmi leurs parents et leurs connaissances, personne n'a vu l'enfant depuis le matin.

Une nuit profonde est survenue; cette nuit cache de grandes douleurs sur la terre, mais pas une comme celle de Marie. Quand toute l'Egypte retentit soudainement, au milieu de la nuit, des gémissements affreux causés par la mort des premiers-nés, quand la terre semblait exhaler des plaintes depuis les cataractes jusqu'au Delta, ces innombrables cris ne révélaient pas un poids de misère tel que celui qui pesait à cette heure sur le seul cœur de la sainte Vierge.

Seuls, silencieux, marchant dans les ténèbres, Marie et Joseph retournent vers la ville sainte. Leurs pieds sont fatigués, blessés, mais que leur importe? leurs cœurs saignent bien davantage. Les ténèbres répandues dans leur esprit sont plus épaisses que celles qui couvrent les collines. Quel mystère insondable! Ne verront-ils plus Jésus?... Etaient-ils trop indignes de lui?... Est-il retourné vers son Père, abandonnant le monde qui n'a pas voulu de lui?... Et si Archélaüs, trop digne fils d'Hérode, avait épié cette occasion pour se saisir de lui!... Peut-être la date du Calvaire est-elle arrivée, peut-être à cette heure Jésus verse-t-il son sang, et sa mère n'est pas auprès de lui!... Ou bien encore, s'il était allé dans le désert rejoindre son jeune précurseur, ou à Bethléem visiter le sanctuaire de sa naissance, mais pourquoi sans ses parents?... Il ne peut ignorer la perplexité, l'agonie de sa mère, et il n'a rien dit; comment deviner

son dessein?... Marie ne voit rien, ne peut rien s'expliquer, son âme est envahie par les ténèbres et les angoisses. « Poursuis ta route, pauvre mère fatiguée, délaissée, abandonnée. La première lueur du jour a atteint les tours de Sion : traînes-y ton inexplicable fardeau d'affliction, fille admirable du Très-Haut(1). »

Entrant le matin dans Jérusalem, avec ce fardeau de souffrance qui les courbe jusqu'à terre, ils vont d'abord au temple : ils ont si grand besoin de force et de courage! et puis un vague espoir d'y trouver leur trésor... Ne l'y trouvant point, tout le jour ils parcourent péniblement les rues de la ville, le demandant partout, à tous. Plusieurs ne les écoutent même pas, la plupart ne peuvent donner aucun renseignement, quelques-uns conseillent de chercher ici ou là. Hélas! où n'ont-ils pas cherché?... Une personne, la veille, avait fait une aumône à un jeune enfant à qui convenait la description que Marie faisait de son fils, et avait été frappée de sa beauté et de ses manières; mais elle ne savait rien de plus. Une autre avait vu l'enfant partageant un pain dans la rue entre deux mendiants, mais n'avait pas remarqué de quel côté il s'en était allé. Une autre l'avait vu, le matin même, auprès d'une personne malade; c'est un précieux renseignement : Marie court à la demeure de la malade, la voit, l'interroge. La malade en effet a reçu la visite d'un aimable enfant; elle décrit sa voix, ses yeux, son vêtement; elle est encore émue de ses

(1) P. FABER, *Le Pied de la Croix*, chap. IV : Les trois jours d'absence. Cet auteur, qui a si bien sondé et dépeint les douleurs de Marie, nous sert de guide pour ce chapitre et le suivant.

saintes paroles; mais d'où venait-il, où allait-il? elle ne saurait le dire. Pendant qu'il était avec elle, elle était si absorbée en lui qu'elle n'avait pas songé à lui faire de questions.

Et le soleil descendait à l'occident, les ombres tombaient, le calme de la nuit enveloppait Jérusalem, et Jésus n'était pas retrouvé. La journée avait été fatigante : Marie et Joseph n'avaient pas mangé; mais leurs cœurs brisés ne cherchaient ni la nourriture ni le sommeil : ils étaient trop affamés de Jésus.

Cette perte de Jésus, utile à méditer, impossible à comprendre, pour la ressentir et l'apprécier, il faudrait le cœur de Marie. C'est l'une des plus grandes afflictions, quelques-uns disent absolument la plus grande, qu'ait éprouvée la Mère des douleurs. Ce que nous avons coutume de dire de la douleur de Marie au pied de la Croix : qu'elle lui aurait causé mille fois la mort sans l'intervention de la toute-puissance divine, est également vrai de sa douleur pendant ces trois cruelles journées de séparation : Marie et Joseph auraient succombé, si Jésus, éloigné corporellement, ne fût resté présent en eux par sa puissance invisible.

Nous lisons dans la vie de la B. Benvenuta de Bojano, dominicaine, que, souffrant d'une maladie qui ne lui permit pas de se coucher pendant plusieurs années, elle se mit à contempler la douleur de la sainte Vierge durant les trois jours d'absence, et que, désirant éprouver en elle-même cette douleur, elle supplia Notre-Seigneur et sa sainte Mère de lui accorder cette grâce. Et voilà qu'une vénérable dame lui apparut, avec un bel et gracieux enfant, qui se mit à

marcher dans la chambre en se tenant près de sa mère. L'aspect et la conversation de cet enfant remplirent Benvenuta d'un bonheur suprême; mais lorsqu'elle voulut toucher l'enfant, il s'éloigna d'elle, et lui et sa mère disparurent. Alors un violent chagrin s'empara de son âme; il continua en s'accroissant sans cesse, et l'affligea si profondément que rien ne la pouvait consoler, et il lui semblait que son corps et son âme allaient se séparer. Se sentant incapable d'endurer plus longtemps cette peine, elle pria la sainte Vierge de la secourir. Au bout de trois jours, la sainte Vierge lui apparut avec son Fils dans ses bras, et lui dit : « Vous avez demandé d'éprouver la douleur dont j'ai souffert par la perte de Jésus, et vous n'en avez ressenti qu'une faible partie. Ne demandez plus de telles choses, votre faiblesse ne vous permettrait pas de vivre dans une pareille agonie. »

EXEMPLE

Le chapelet de Louis XIV

Une princesse de la maison d'Autriche, la reine Anne, mère de Louis XIV, avait introduit parmi les successeurs de saint Louis un touchant usage. Par dévotion pour le saint Rosaire, elle fit inscrire son fils, peu après sa naissance, dans la confrérie du Saint-Rosaire, le 6 novembre 1638, afin de placer le futur héritier de la couronne sous la protection spéciale de Marie.

Nous savons de la propre bouche de ce glorieux souverain, dont le règne fut si brillant, quoique non sans reproches, qu'il fut plus tard, sur le trône, fidèle aux

devoirs contractés dans son enfance. Le Père jésuite de la Rue raconte en effet de lui le trait suivant :

Etant admis un jour à l'audience du roi, il le trouva récitant un chapelet à gros grains. Comme il ne pouvait s'empêcher d'en exprimer son étonnement et sa respectueuse surprise, le roi lui répondit : « Ne soyez pas si étonné ! Je me fais un honneur de réciter mon Rosaire. C'est un usage que je tiens de la reine ma mère, et je serais bien fâché d'y manquer un seul jour. »

Depuis ce temps il fut d'usage dans la famille royale d'inscrire les héritiers présomptifs du trône dans la confrérie du Rosaire dès leur naissance.

(*Ami du Clergé*, 23 novembre 1905. *Prédication*, p. 921.)

Ave Maria.

XXI[e] JOUR

MARIE RETROUVE JÉSUS

Que devenait le divin Enfant, pendant que ses parents désolés étaient à sa recherche? L'un de ses actes, le plus remarquable, nous est connu par le saint Evangile; quelques autres, par les révélations des saints.

Il s'était occupé de différentes manières des intérêts de son Père céleste. Après avoir longtemps prié dans le temple, il avait pratiqué les plus humbles vertus, exercé plusieurs œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Ainsi, voulant pratiquer une pauvreté plus grande encore que celle de Nazareth, il avait mendié de porte en porte, et par ce moyen, non seulement il avait eu de quoi se nourrir, mais encore il avait pu donner des aumônes aux pauvres. Il avait passé dans les hôpitaux de la ville une partie de son temps, peut-être ses nuits, à moins que, comme le veulent quelques-uns, il n'ait dormi sur le

sol nu, le long des murs des maisons; soignant les malades dans les hôpitaux, il avait accordé secrètement la santé du corps à quelques-uns, à plusieurs celle de l'âme. Il avait même visité quelques riches, remplissant auprès d'eux des fonctions serviles, pour avoir l'occasion de leur faire entendre quelques bonnes paroles et de les attirer vers Dieu. Enfin, il s'était mêlé aux assemblées des docteurs, des scribes et des anciens, pour rectifier adroitement une fausse interprétation des prophéties relatives au Messie.

Après trois jours entiers, ou plus vraisemblablement le matin du troisième jour, Marie et Joseph se rendirent au temple pour exposer de nouveau leurs angoisses au Seigneur. Ils entrèrent par la porte orientale. Or, près de cette porte était une salle spacieuse, une sorte d'académie où les interprètes de la loi siégeaient, répondaient aux questions, décidaient les points douteux. Passant près de l'entrée de cette salle, Marie entendit une voix qu'il lui était impossible de ne pas reconnaître, la voix de Jésus. Elle entre avec Joseph, elle voit les docteurs qui regardent Jésus avec un mélange de complaisance, de surprise et de respect; elle-même n'est pas moins étonnée de voir son fils, jusque-là si attentif à se cacher, siéger parmi les savants de la synagogue. La discussion venait de finir; mais les docteurs témoignaient encore par leur attitude que cet enfant inconnu les avait jetés dans la plus grande admiration.

Quelle était la question débattue parmi les docteurs? Il s'agissait, paraît-il, de la question qui agitait alors tous les esprits, de la venue du Messie. Les

uns prétendaient qu'il devait se montrer avec la majesté et la grandeur d'un roi, pour délivrer son peuple de la captivité des gentils, et que, par conséquent, il n'était pas encore dans le monde. Quelques autres disaient que la captivité de laquelle le Messie devrait délivrer son peuple, était une captivité spirituelle qui le rendait esclave du démon, et que cette délivrance ne se bornerait pas aux seuls Juifs, mais s'étendrait à toutes les nations. C'est pour faire triompher ce second sentiment, le vrai, ou du moins pour le faire mieux comprendre de quelques docteurs, que Jésus prit part à la conférence. Avec la modestie qui convenait à son âge, mais aussi avec une logique et une science des Ecritures qui ravissaient les auditeurs, il insinua une distinction nécessaire, que la plupart ne faisaient pas, entre le premier avènement du Messie et le second; il établit par les prophètes que, si le second doit effectivement avoir lieu dans la gloire et la puissance, le premier ne doit être entouré que de faiblesse et de douceur. Il fit même quelques allusions aux événements qui s'étaient passés à Bethléem, il y avait de cela une douzaine d'années. En un mot, il disposa plusieurs esprits à accepter plus tard la foi chrétienne.

Marie et Joseph, n'arrivant que vers la fin de la conférence, n'en saisirent pas clairement le sujet et l'importance : ils comprirent seulement que Jésus avait daigné répandre quelques rayons de sa divine sagesse. Marie aurait voulu se prosterner devant son adorable fils; mais avec ce tact parfait, disons mieux, avec cette merveilleuse prudence qui dirigeait tous

ses actes, elle comprit que ce n'était ni le lieu ni le temps. S'avançant donc, au moment où Jésus se séparait des docteurs, elle lui dit avec tendresse : *Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? Voici que votre père et moi nous vous cherchions en pleurant.* Et Jésus, qui n'avait pas un instant cessé de voir et de suivre sa mère, de reposer dans son cœur, de lui mesurer la quantité de force physique et de grâce céleste dont elle avait besoin pour supporter l'absence et l'inquiétude, lui répondit : *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être là où m'appellent les intérêts de mon Père?* Et ils ne comprirent point cette parole qu'il leur adressait.

Elle est en effet difficile à comprendre. Le Sauveur semble leur faire un reproche de l'avoir cherché : auraient-ils pu faire autrement que de le chercher? Et puis ces intérêts de son Père qui l'appellent déjà : Marie sait bien qu'il s'agit du Père céleste, et non de Joseph; mais pourquoi son fils doit-il s'en occuper à cette heure, et de quelle manière, et combien de temps? Plusieurs particularités lui échappent; les ténèbres, dont son âme fut envahie à la disparition de Jésus, ne sont pas entièrement dissipées, mais déjà la lumière rentre vive et douce avec l'indicible joie de l'avoir retrouvé. Ce qu'elle voit clairement, ce qui fut toujours pour elle la certitude absolue, c'est que Jésus est Dieu, qu'il parle et agit en Dieu quand bon lui semble; qu'il est l'infinie sagesse, et que, dans ses rapports avec les créatures, avec Joseph, avec elle-même, il a recours à de prodigieuses condescendances : *Et il descendit avec eux et vint à Naza-*

reth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur. Et Jésus croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. (S. Luc, II, 51 et 52.)

Terminons par ces paroles de saint Bonaventure (1) :

« *Votre père et moi nous vous cherchions en pleu-*
« *rant.* Si nous étions affligés de l'absence de Jésus-
« Christ, nous le chercherions avec empressement,
« comme fit aussi Madeleine : Femme, pourquoi
« pleurez-vous? Qui cherchez-vous? C'est donc en
« gémissant et en pleurant que nous devons chercher
« le Christ : comme vous chercheriez l'eau ou la
« fontaine, si votre maison était en flammes; le pain,
« si vous étiez pressé par la faim; votre bien-aimé,
« si vous languissiez d'amour; la vie, si vous étiez
« condamné à mort. Cherchons ainsi le Christ avec
« larmes. Il est la source qui éteint l'ardeur des vices,
« le pain qui réconforte dans la voie des comman-
« dements, le bien-aimé qui caresse dans la joie des
« mérites, la vie qui préserve de la mort éternelle. »

EXEMPLE

L' « Ave Maris Stella » jusqu'à l'échafaud

En 1794, il y avait à Vesvres-sous-Chalancey, près Langres (Haute-Marne), une demoiselle de 22 ans qui s'appelait Augustine Jobard.

(1) S. Bonav., serm. VI, *Intra Octavam Epiphaniæ.*

Augustine Jobard, élève des Ursulines de Langres, était l'orgueil de ses frères et la douce joie de sa mère. Elle fut dénoncée au tribunal révolutionnaire de Langres. Le dénonciateur l'accusait de fanatisme religieux et de rapports avec les émigrés.

Le brigadier chargé de l'arrêter était un brave homme, et un ami de la famille Jobard. Jouant lui-même sa tête, il envoya à la hâte un billet à M^lle^ Jobard, la conjurant de fuir ou de se bien cacher, parce qu'il avait ordre de la saisir le lendemain.

Elle ne voulut ni fuir ni se cacher; et le lendemain à dix heures, quand les gendarmes frappèrent à la porte, c'est elle qui vint leur ouvrir.

En la voyant, le brigadier faillit se trouver mal. Il s'approche en tremblant et dit à demi-voix :

— Malheureuse demoiselle, vous n'avez donc pas reçu ma lettre ?

La demoiselle répond plus bas encore :

— Brigadier, rassurez-vous, j'ai votre billet, et je vais le remettre entre vos mains : vous ne courez aucun danger.

— Mais alors, Mademoiselle, c'est vous qui devez mourir.

— Gendarme, ne parlez pas de cela, et n'effrayez pas ma mère; venons déjeuner et soyons de bonne humeur.

Le gendarme n'y comprenait plus rien. L'on se mit à table et M^lle^ Jobard fit les honneurs du déjeuner.

Le petit repas terminé, M^lle^ Jobard embrasse sa mère et les autres membres de la famille, rassure tout le monde et se place entre les deux gendarmes pour partir.

Dans la cour de la maison et comme chant du départ, elle entonne d'une voix juste et forte l'*Ave maris stella*, et l'on se dirige du côté de Langres.

Quand les gens de Vesvres-sous-Chalancey virent cette aimable fille marcher entre les gendarmes et s'en aller à Langres pour mourir, ils fondirent en larmes; les mères amenaient leurs petits enfants sur le chemin et les faisaient mettre à genoux; les gens de Verseilles et de Longeau descendaient des vignes et venaient dire

adieu à cette héroïque chrétienne qui continuait de chanter les strophes de l'*Ave maris stella.*

Elle paraît devant le tribunal de Langres. Sa mort était décidée.

— Citoyenne, tu as un frère émigré ?

— Oui, Messieurs.

— Ce frère est un ci-devant prêtre ?

— Mon frère est prêtre catholique et confesseur de la foi.

— Tu entretiens une correspondance avec lui ?

— Pas aussi souvent que je le voudrais, mais toutes les fois que j'en trouve l'occasion.

— C'est défendu par les lois.

— C'est commandé par mon cœur et par la religion. Y a-t-il contre moi d'autres griefs ?

Les juges se regardent et l'on décide de la mettre en prison.

Trois jours après, elle fut expédiée sur Paris en compagnie de plusieurs personnes zélées pour la foi, entre autres du marquis et de la marquise de Saint-Pierre.

Elle resta trois mois à la prison de la Conciergerie; elle y trouva tout de suite un emploi : ce fut de ranimer le courage de ses compagnons de captivité; elle s'en acquitta à merveille et fit souvent retentir les voûtes du cachot de sa voix mélodieuse : elle chantait ses beaux cantiques et son *Ave maris stella.*

Le 25 juillet 1794, un bruit de serrure interrompit le chant des hymnes religieuses; la porte s'ouvrit et un municipal galonné parut sur le seuil.

Il déroula sa feuille et appela quelques prisonniers : c'étaient les victimes que la république envoyait ce jour-là à l'échafaud.

Dans la liste que le municipal venait de lire se trouvait le nom de M^lle^ Augustine Jobard; elle se présente avec une contenance assurée, fait sur la porte un beau signe de croix, entonne l'*Ave maris stella* comme à la sortie de Vesvres-sous-Chalancey, et continue de chanter jusqu'à l'échafaud.

M^lle^ Augustine Jobard fut presque la dernière vic-

time de la Révolution. Deux jours après arriva la chute de Robespierre : les prisons furent ouvertes et c'est par ceux qui sortirent des cachots que l'on connut la mort héroïque de Mlle Jobard.

Plusieurs racontèrent dans le pays combien Mlle Jobard les avait réconfortés dans la prison et surtout combien elle avait été admirable dans sa mort.

La famille Jobard n'est pas éteinte; on en trouve de nombreux descendants dans les environs de Longeau. Au sein de ces familles, le soir, à la veillée, on raconte l'histoire de Mlle Jobard. Il en faudrait moins pour enflammer les cœurs et les fortifier dans la pratique de la vertu. Ces gens-là sont bien heureux : ils comptent une martyre dans leur parenté. C'est un beau titre de noblesse.

Ave Maria.

XXII[e] JOUR

MARIE A NAZARETH

Le Sauveur devant être appelé *Jésus de Nazareth*, cette petite ville était destinée à le posséder de longues années, toute sa vie, si l'on excepte le séjour en Egypte et les trois ans consacrés à la prédication de l'Evangile.

Pour nous représenter exactement le genre de vie mené par la sainte famille à Nazareth, il est utile de connaître quelle était la forme et la disposition des maisons ordinaires. Elles étaient petites, bâties en pierres ou en briques, composées de quelques pièces séparées les unes des autres, ayant le plus souvent une petite cour intérieure, et surmontées de toits en terrasse; rarement elles avaient plusieurs étages. Celle de Marie, appuyée au coteau, possédait, outre les appartements extérieurs, une pièce retirée, en forme de grotte profonde.

Les occupations de la sainte famille ressemblaient

à celles des autres familles de même condition. Joseph faisait son métier d'artisan; Jésus, dans la mesure de ses forces, le secondait dans ses labeurs quotidiens; Marie remplissait en silence ses modestes devoirs d'épouse et de mère.

Chez les Juifs comme chez nous, la femme était chargée du soin de l'intérieur, surveillant les servantes quand il y en avait. Nous n'avons lu nulle part qu'il y en ait eu à Nazareth; c'est donc la sainte Vierge elle-même qui entretenait l'ordre et la propreté. C'est elle qui pétrissait la farine, faisait cuire le pain, préparait et servait les repas. C'est elle qui confectionnait et préparait les vêtements, et la tradition nous enseigne que la robe sans couture de Jésus-Christ était l'ouvrage des mains de sa mère. Comme les autres femmes, Marie allait à la fontaine publique puiser l'eau nécessaire aux besoins du ménage. La source où la Vierge vint si souvent faire provision d'eau s'appelle aujourd'hui la *Fontaine de Marie;* les pèlerins s'y lavent la tête et les mains, lui attribuant une vertu miraculeuse.

Ainsi s'écoulaient les jours monotones de Marie, et ceux de Joseph, et ceux de Jésus; quoi de plus vulgaire devant les hommes? quoi de plus grand devant Dieu?

Ah! méditons sans cesse, méditons tous cette vie de Nazareth remplie des plus précieux, des plus nécessaires enseignements.

Vie de silence et d'obscurité. On l'appelle la vie *cachée;* pouvait-elle l'être davantage? Pouvait-elle mieux enseigner cette maxime si vraie, mais à laquelle notre orgueil se montre si rebelle, que le bruit

fait peu de bien, et que le bien fait peu de bruit? Jésus, lui du moins, pouvait paraître avec éclat, avec fruit, sans danger; et il se cache la plus grande partie de sa vie, presque toute sa vie!...

Vie de recueillement et de prière. Marie a révélé à sa servante sainte Brigitte que sa prière était ininterrompue, qu'elle évitait de voir ou d'être vue, qu'elle sortait très rarement, seulement pour se rendre aux principales fêtes; qu'elle était assidue aux veilles et suivait exactement les instructions données par les prêtres (1).

Vie de travail et de mortification. Nous lisons dans le même endroit des Révélations de sainte Brigitte que, si Joseph servait Marie comme sa reine, Marie à son tour s'abaissait aux plus humbles services, qu'elle n'oubliait pas de jeûner autant que ses forces le lui permettaient; qu'enfin, contents du peu qu'ils se procuraient par leur travail, ils distribuaient aux pauvres tout ce qui n'était pas nécessaire à leur nourriture.

Vie d'obéissance pour tous les trois. Joseph, le chef, obéissait à Dieu et aux anges, et le commandement qu'il exerçait était encore la plus méritoire des obéissances. Marie obéissait à Joseph, avec joie et humilité. Jésus, le plus parfait, le Maître, le Seigneur des anges, obéissait à l'un et à l'autre. C'est le trait caractéristique de sa vie cachée, c'est tout ce que l'Evangile nous apprend de lui : *Et il leur était soumis.* — Il leur était soumis, s'écrie saint Bernard, mais qui donc, et à qui? Dieu, à des créatures : Dieu

(1) S. BRIGITTE, *Revelat.*, lib. VI, cap. LIX.

qui commande aux anges, Dieu à qui les principautés et les puissances obéissent, Dieu était soumis à Marie, et non seulement à Marie, mais encore à Joseph à cause de Marie (1).

Enfin, vie de paix et douceur, malgré les fatigues, la pauvreté et même les terribles appréhensions de l'avenir. Le bonheur de posséder Jésus, de le servir et de travailler pour lui remplissait d'inexprimables délices l'âme de sa très sainte mère et de son père nourricier.

Cette paisible existence de la sainte famille ne dut pas être sensiblement modifiée jusqu'à la mort de saint Joseph. A quelle époque le patriarche fut-il appelé par Dieu à recevoir la récompense de son inaltérable dévouement? Les opinions sont partagées; nous admettons comme plus vraisemblable celle de saint Jérôme, qui pense que Joseph mourut peu de temps avant le baptême de Notre-Seigneur, c'est-à-dire lorsque le Christ entrait dans sa trentième année.

Cette mort de saint Joseph, sans être tout à fait exempte de tristesse, puisqu'il se séparait pour un temps des deux êtres qu'il chérissait le plus au monde, mérite néanmoins d'être regardée comme la plus douce et la plus heureuse des morts. Après avoir rempli sa glorieuse mission de gardien de la Vierge et de nourricier du Christ, épuisé de fatigue et de vieillesse, mais sans maladie douloureuse, les yeux fixés sur Jésus et Marie, qui l'encouragent et le soutiennent, il s'endort amoureusement au milieu de

(1) S. Bern., *Super missus est*, homil. I, n. 7. — Suivent de délicieuses pensées sur l'humilité et l'obéissance.

leurs remerciements et de leurs bénédictions. Nous avons mille fois raison de l'invoquer comme le patron de la bonne mort, et de désirer que notre fin soit semblable à la sienne.

Voici comment la sainte Vierge s'exprime sur le compte de son fidèle époux, dans les Révélations de sainte Brigitte (1) :

« Dans les services que Joseph me rendait, jamais on n'entendait un mot de plainte, de murmure ou de colère. Il était très patient dans la pauvreté, ardent au travail quand il y avait nécessité, très doux à l'égard de ceux qui lui parlaient durement, très obéissant à mes désirs, défenseur empressé de ma virginité, si un doute s'élevait à cet égard; très fidèle témoin des merveilles de Dieu. Il était tellement mort au monde et à la chair qu'il ne désirait que les biens célestes. Il croyait si fermement aux promesses divines, qu'il disait sans cesse : Puissé-je vivre assez pour voir s'accomplir la volonté de Dieu! Il parut très rarement aux réunions publiques, parce que tout son désir était d'obéir à la divine volonté. Voilà pourquoi il jouit maintenant d'une si grande gloire. »

(1) S. BRIGITTE, *Revel.*, lib. VI, cap. LIX.

EXEMPLE

Le démon déteste le scapulaire

(*Extrait d'une lettre du R. P. Camboué, missionnaire à Madagascar.*)

Le démon, sentant qu'il perd du terrain et que les *morts* lui échappent, tâche de se venger de mille manières. La plus ordinaire et la plus perfide consiste à suggérer de se débarrasser du scapulaire de Notre-Dame. J'en citerai deux exemples, l'un consolant, l'autre terrible.

Marie, mère du chef de mes catéchistes, nommé Jean, était sur son lit de mort. Tout à coup, elle porte la main à son épaule, et, désignant son scapulaire du Carmel, crie avec effort :

— Enlevez ! enlevez ! cela me brûle, c'est cela qui me rend malade et me tue !

— Non, mère, lui dit son fils Jean, c'est le diable qui te trompe; afin de le chasser nous allons réciter le chapelet pour toi.

L'assistance tombe à genoux, l'on récite le chapelet. La prière terminée, la malade persiste à vouloir enlever le scapulaire, qui, dit-elle, la brûle douloureusement. On se met à réciter de nouveau le chapelet, puis on recommence encore. Ce ne fut qu'à la huitième fois que le démon fut vaincu. Tout à coup, les cris, les souffrances, les efforts de la malade cessent; elle tombe dans une sorte d'extase et s'écrie :

— Voici la Vierge qui vient me chercher, et qui me reconnaît pour sa fille, à la vue du scapulaire. Oh ! merci, mes chers enfants, de m'avoir forcée à le garder !

Et l'enfant de Notre-Dame du Mont-Carmel expira.

Hélas ! Paul, un de mes enfants chrétiens, n'a pas

rencontré dans sa famille une âme aussi charitable. Le pauvre enfant étant devenu gravement malade, je ne manquai pas de le visiter tous les jours, et de lui administrer les derniers sacrements, qu'il reçut avec beaucoup de piété, répondant lui-même à toutes les prières de la liturgie. Obligé de le quitter pour courir à d'autres malades, je recommandai à ses parents de ne pas lui enlever le scapulaire et le crucifix qui pendaient à son cou. Les dernières luttes approchaient. Soudain, Paul, jusque-là épuisé et immobile, fait un effort suprême, et d'une main fébrile cherche à saisir et à arracher le crucifix et le scapulaire. Mais sa main mourante s'arrête à la hauteur des yeux. Sa langue s'agite comme pour demander qu'on ôte ces objets bénits. Sa mère, païenne, s'empresse d'enlever la croix et le scapulaire, et Paul expire aussitôt.

Le bruit de cette mort, dans de telles circonstances, s'est répandu dans tout le pays et a rempli mes chrétiens de frayeur. Aujourd'hui encore, dans une réunion, l'un d'eux, parlant au nom de tous, me disait :

« Père, dès que nous serons malades, je t'en prie, donne-nous des scapulaires solides, et surtout ne nous laisse pas mourir entre les mains de parents païens. Mais désigne des chrétiens fervents qui fassent la garde et se succèdent auprès des mourants pour les aider à ne pas succomber à la tentation. »

(*Semaine de Toulouse*, 5 août 1894.)

Ave Maria.

XXIII^e JOUR

MARIE AUX NOCES DE CANA

La sainte Vierge ne sortait de chez elle que pour des motifs de religion ou de charité; mais elle n'oubliait pas les devoirs que les usages et les bienséances pouvaient lui prescrire. Si elle ne craignit pas d'entreprendre un long voyage pour faire visite à sa cousine Elisabeth, comment se fût-elle dispensée de paraître, lorsque sa présence était convenable et sur tout utile, chez ceux de ses parents qui habitaient plus près d'elle, à Nazareth ou dans les environs?

C'est ainsi que saint Jean nous la montre assistant à des noces qui se célébrèrent à Cana, ville située à une faible distance de Nazareth, vers le commencement de la vie publique du Sauveur. Le texte sacré semble même dire que Marie se trouvait déjà dans la maison avant les cérémonies nuptiales; la preuve qu'elle était bien connue, c'est qu'elle pouvait donner des ordres aux serviteurs.

Quels étaient les époux de Cana? Quelques-uns disent que c'était l'apôtre saint Simon, surnommé le Zélé, et qu'il s'unissait à une parente ou à une compagne de la sainte Vierge.

Jésus était parvenu à sa trentième année; il avait reçu le baptême de Jean dans les eaux du Jourdain; il avait accompli son jeûne de quarante jours dans le désert et vaincu la triple tentation du démon, il venait enfin de commencer la prédication de son Evangile, et avait déjà choisi ses disciples, au moins quelques-uns. Invité à des noces, il s'y rend avec ses disciples et sa très sainte mère; il s'y rend pour honorer le mariage, institution divine qu'il élèvera bientôt à la dignité de sacrement, et pour apprendre aux chrétiens que, sur la terre, il n'y a point de noces saintes et bénies sans la présence de Jésus et de sa mère, sans la grâce de l'un et sans la protection de l'autre.

Mais un contretemps troubla l'innocente joie du banquet nuptial. Soit que le nombre des convives se fût augmenté au delà de toute attente, soit que l'ordonnateur de la fête se fût trompé dans ses calculs, le vin manqua. La douce Vierge, pour épargner la confusion aux époux et le déplaisir aux convives, s'approcha de Jésus et lui dit à voix basse : *Ils n'ont plus de vin.* C'est un miracle qu'elle demande par ces simples mots, et Jésus, qui le comprend, lui répond : *Femme, que nous importe, à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue.*

Cette traduction de la première partie de la réponse du Sauveur, différente de celle qui est plus ordinairement donnée, s'appuie néanmoins sur des

autorités respectables. Au reste, si les interprètes diffèrent sur le sens de ces paroles, aucun catholique n'y voit un manque de respect, ni un blâme, ni un refus; seuls, les hérétiques essaient de s'en servir pour infirmer les privilèges de la mère de Dieu. Ils prétendent que Jésus lui parle avec dureté, l'appelant *femme*, au lieu de l'appeler *mère*, et ils ne sentent pas que le reproche, s'il y en avait un, retomberait plutôt sur le fils que sur la mère. Saint Jérôme leur répond que, chez les Hébreux, le mot *femme* est employé comme synonyme de *mère;* et ainsi ce mot, que Jésus prononcera encore sur la croix, était loin d'avoir dans sa bouche l'âpreté qu'il aurait dans notre langue.

Enfin cette réponse était si peu l'expression d'un blâme ou d'un refus, que la Vierge bénie, qui en dut comprendre la signification, se contenta de dire aux serviteurs : *Faites tout ce qu'il vous dira.* Ecoutons saint Bernard (1) :

« Toute miséricordieuse et toute bonne, elle compatit à leur confusion. Qu'est-ce qui sortirait de la source de la bonté, si ce n'est la bonté? Quoi d'étonnant, dis-je, que les entrailles de la miséricorde montrent la miséricorde? Si vous tenez un fruit dans votre main la moitié d'un jour, ne garderez-vous pas l'odeur du fruit le reste du jour? Comment donc la bonté n'aurait-elle pas pénétré de sa vertu le sein virginal où elle reposa neuf mois? Jésus habitait l'âme de Marie avant d'habiter son sein, et lorsqu'il sortit de son sein, il ne sortit pas de son âme. — La

(1) *Serm. in Dominic. I post Octav. Epiph.*, n. 2.

réponse du Sauveur pourrait paraître dure et sévère; mais il savait à qui il parlait, et Marie connaissait celui qui parlait.

« D'ailleurs, pour savoir comment elle comprit cette réponse, et combien elle présumait de la bonté de son Fils, entendez-la commander aux serviteurs : *Faites tout ce qu'il vous dira.* »

Or, suivant la coutume des Juifs de tenir à proximité de grands vases d'eau pour servir à leurs fréquentes ablutions, il y avait là six grandes amphores de deux à trois mesures chacune. Jésus ordonna aux serviteurs de les emplir d'eau, ce qu'ils firent à l'instant; il ajouta : Puisez maintenant, et portez-en à l'intendant du festin. L'intendant, ayant goûté cette liqueur, ne put s'empêcher de faire ce reproche flatteur à l'époux : Tout homme sert d'abord le bon vin, et le moindre après qu'on a beaucoup bu; mais vous, vous avez gardé le meilleur jusqu'à présent.

D'où venait ce meilleur vin? L'intendant l'ignorait, mais il l'apprit, et avec lui les convives et tout le voisinage, de la bouche des serviteurs; et ce prodige, le premier que Jésus ait fait publiquement pour établir sa mission parmi les hommes, manifesta sa puissance et affermit la foi de ses disciples.

Ce qu'il nous importe de remarquer ici, c'est que le miracle de Cana fut fait à la prière de Marie, pour un objet d'importance assez secondaire, et avant même l'heure fixée par la divine Providence pour les prodiges que le Sauveur devait accomplir; en d'autres termes que, malgré les difficultés, les prières de Marie n'éprouvent jamais de refus. Recourons à elle en toute circonstance; mais si nous voulons que

son secours ne nous manque jamais, retenons ses paroles aux serviteurs de Cana : *Faites tout ce qu'il vous dira;* c'est-à-dire : Si vous voulez obtenir de mon divin Fils toutes sortes de faveurs, même des miracles, obéissez à ses adorables volontés.

EXEMPLE

Conversion par le scapulaire

Pendant sa tournée pastorale, un religieux missionnaire dans l'Hindoustan arriva dans un village où se trouvait un misérable apostat de la foi. Ce malheureux s'était donné corps et âme au démon, il était possédé. Au moment de l'arrivée du missionnaire, il se trouvait gravement malade et désespéré. Celui-ci entre dans la chambre du possédé : à la vue du prêtre, le démon secoue violemment sa victime, qui profère les plus affreux blasphèmes.

Calme, le missionnaire s'approche du lit, s'agenouille et reste là en prières durant trois heures entières. Le peuple prie avec lui; pendant ce temps le possédé vocifère. Après ces trois heures, le malade tombe dans le râle de l'agonie. Loin de désespérer, le Père a recours à celle qui est le refuge des pécheurs; il place un scapulaire au cou du moribond. A ce contact, le possédé tressaille, et, d'un mouvement brusque, rejette le scapulaire. On le lui remet une seconde fois; même secousse chez le malade, et sans que personne le touche, le scapulaire est projeté au loin.

Le missionnaire avait d'autres malades à visiter, il prie quelques instants encore et se retire.

Le lendemain, il envoie un de ses chrétiens placer sur la poitrine du malheureux possédé une médaille de

saint Benoît, puis il arrive lui-même. Le malade était toujours dans le même état d'agitation. Décidé à livrer un suprême combat à Satan, le prêtre prie un moment et, de nouveau, met un scapulaire au cou du moribond.

Au contact de la livrée de Marie, le malade ouvre les yeux, cette fois regarde autour de lui avec calme, verse des larmes et demande à se confesser. La victoire était gagnée. Le mourant se confesse, reçoit l'absolution et expire quelques instants après.

(*Semaine de Toulouse*, 5 août 1894.)

Ave Maria.

XXIV[e] JOUR

MARIE AUX PRÉDICATIONS DE JÉSUS

Après le miracle de Cana, Jésus semble avoir choisi pour son séjour le plus ordinaire, pendant les trois ans de sa vie publique, la ville de Capharnaüm, située sur le bord de la mer de Tibériade. Que de prédications et de miracles dans cette ville et ses environs, que de merveilles opérées sur ce petit coin de terre, et dont les habitants profitèrent si peu!

De là Jésus parcourait les villes et les campagnes, annonçant le royaume de Dieu, confirmant sa doctrine par des prodiges, s'arrêtant partout où la foule semblait disposée à l'entendre. A Nazareth, à Capharnaüm, et dans les autres villes de la Galilée et de la Judée, il entrait dans les synagogues et y expliquait les divines Ecritures. A Jérusalem, c'était surtout dans le temple qu'il donnait ses enseignements.

Ses Apôtres, attachés à ses pas, recueillaient sa doctrine et partageaient ses fatigues. Mais, outre les

Apôtres, il avait aussi dans sa compagnie plusieurs saintes femmes qui l'assistaient de leurs biens. C'était en effet une coutume reçue chez les Juifs, et que personne ne trouvait blâmable, que de pieuses femmes fournissent aux docteurs la nourriture et le vêtement. Plusieurs femmes, dont quelques-unes sont nommées dans l'Evangile, suivirent ainsi le Sauveur : heureuses d'employer leurs biens à l'entretien des membres du collège apostolique et de recevoir en échange, de la bouche de Jésus, la nourriture de leurs âmes.

Si Jésus voulait se conformer à cet usage, ce n'est pas, dit saint Jérôme (1), qu'il eût besoin de pareils services, étant le Seigneur de toutes les créatures; mais il se montrait le modèle des maîtres qui viendraient après lui, et leur enseignait qu'il leur était permis de recevoir de leurs disciples les aliments et les vêtements.

Or, Marie était la première et comme la directrice de ces pieuses femmes qui suivaient le Sauveur. Quittant Nazareth, elle s'était aussi fixée à Capharnaüm, pour ne perdre aucune occasion d'entendre les paroles de la Sagesse éternelle. Dans les synagogues, elle se tenait modestement dans la partie réservée aux femmes. Là, plus attentive que personne, plus habituée aux saintes méditations, plus recueillie et plus unie à Dieu, elle profitait mille fois plus que tous les autres auditeurs. Elle jouissait des succès du divin prédicateur, quand les âmes se convertissaient; mais elle ressentait péniblement les refus et les résistances que la grâce rencontrait chez le plus grand nombre,

(1) S. Hieron., *In Matth.*, xxvii, 55.

surtout dans son pays, où ces hommes malheureux refusaient d'entendre Jésus : *N'est-ce pas là le fils de Marie?* disaient-ils, sans vouloir reconnaître qu'il était aussi le Fils de Dieu.

Mais si Marie ne s'éloignait pas de Jésus, si elle entendait toutes ses paroles, voyait toutes ses œuvres et admirait toute sa conduite, elle évitait soigneusement de paraître gênante ou importune. Silencieuse, cachée et discrète, elle figure rarement dans le récit évangélique.

Saint Matthieu (XII, 46-50), et deux autres évangélistes après lui, ont raconté ce fait : Jésus prêchant au milieu d'une grande multitude, sa mère et ses *frères*, c'est-à-dire ses proches parents, cherchaient à lui parler; mais ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule. Jésus, averti de leur présence, répondit : *Qui est ma mère, et qui sont mes frères?* — Et, étendant la main sur ses disciples : *Voici ma mère et mes frères*, dit-il; *car quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère.*

Les hérétiques essaient en vain de donner à cette réponse une signification dédaigneuse pour Marie. Prétendent-ils que Jésus conteste la maternité de la sainte Vierge, ou que, reconnaissant cette maternité, il n'y voit pas un titre de gloire pour sa mère? Dans le premier cas, il contesterait une vérité évidente, car pour tous, même pour les hérétiques, il est le vrai fils de Marie; dans le second cas, il aurait, d'après les hérétiques, une bien petite idée de lui-même.

Autant l'interprétation des hérétiques est indigne du fils et de la mère, autant celle des catholiques est

digne de l'un et de l'autre. Avec l'Eglise nous voyons dans ces paroles du Sauveur une grande louange à l'adresse de sa mère; comme s'il disait : Quiconque fera la volonté de mon Père, je l'aimerai comme on aime un frère, une sœur, une mère; et parce que ma mère véritable fait mieux que personne la volonté de mon Père, à ce titre encore je l'aime plus que toutes les créatures.

Même explication pour les deux versets de saint Luc (xi, 27 et 28) que l'Eglise a coutume de nous faire lire aux fêtes de la sainte Vierge. Comme Jésus excitait l'admiration du peuple et manifestait sa divinité en chassant les démons, une femme s'écria : Heureux le sein qui vous a porté, heureuses les mamelles qui vous ont allaité. — *Dites encore*, répondit Jésus, *heureux ceux qui écoutent et gardent la parole de Dieu.* Il voulait dire : Ma mère est heureuse, non seulement parce que le Verbe a habité en elle, mais aussi (et en cela vous pouvez partager son bonheur), parce qu'elle s'applique à recevoir dans son cœur, à garder et à pratiquer ce même Verbe, cette même Parole divine qui a pris chair dans son sein immaculé (1).

En révélant une seconde cause du bonheur de Marie, Notre-Seigneur est loin d'en nier la première. Quand vous dites que l'or est plus précieux que l'argent, voulez-vous nier la valeur de l'argent?

Marie fut donc présente habituellement aux prédi-

(1) Telle est l'explication de saint Augustin et de saint Bède, et l'Eglise adopte les textes de ces deux docteurs dans les leçons du Bréviaire, celui de saint Augustin pour la Vigile de l'Assomption, et celui du Vénérable Bède pour le commun des fêtes de la sainte Vierge.

cations et aux miracles de Jésus; elle assista au festin de Simon le Pharisien, où elle devint l'amie de Madeleine et de Marthe. Fut-elle également témoin de la transfiguration du Thabor, quand Jésus donna aux trois disciples préférés une vue anticipée de sa gloire?

Nous ne le pensons pas. Jésus voulait prouver à ses Apôtres sa divinité, les fortifier et les rendre inébranlables devant le scandale de sa croix; ces raisons n'existaient pas pour Marie, dont la foi n'était capable d'aucune défaillance. Assurément elle méritait beaucoup mieux que les Apôtres de jouir des délices du Thabor, mais ce n'était pas alors le moment des délices sensibles, et elle n'avait pas besoin de cette glorieuse manifestation pour se tenir, forte et intrépide, au pied de la Croix du Calvaire.

EXEMPLE

Puissance de l' « Ave Maria »

Le R. P. Bouchage, rédemptoriste, cite le fait suivant, arrivé au cours des missions où il a été employé :

C'était en 1880; une femme, naguère dévote, s'était si malheureusement laissé envenimer par la rancune contre son propre frère, qu'elle avait juré de ne lui pardonner ni en ce monde, ni en l'autre. Elle avait laissé pour cela les sacrements et même la prière. Or, une maladie mortelle survint qui la minait sans pitié. Le curé de la paroisse essaya de lui arracher un mot de pardon. Il y épuisa vainement tout son zèle.

Quand la mission eut été commencée, il me pria

d'essayer à mon tour. Cette pauvre femme me dit des choses terribles : « Voyez, ajouta-t-elle, je veux que sur ma tombe on grave ces paroles : Ci-gît une femme qui s'est vengée ! »

— Et l'enfer ! lui répliquai-je avec compassion.

— L'enfer ? la pensée de m'être vengée me consolera de tous ses tourments.

Epuisé à mon tour, je conseillai à cette malheureuse de prier pour obtenir la force de pardonner.

— Je sais, répondit-elle, que j'obtiendrais cette grâce, mais je ne la veux pas obtenir.

— Et pour moi, repris-je, consentiriez-vous à prier ?

— Oh ! tant que vous voudrez !

Je me mis à genoux, et, tirant de mon bréviaire une image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours (Vierge miraculeuse confiée par le pape Pie IX aux Pères Rédemptoristes), je la lui mis entre les mains en récitant l'*Ave Maria*. Au second *Ave*, cette pauvre pécheresse m'arrêta.

— Père, dit-elle, n'allez pas plus loin. Je pardonne ! Confessez-moi !

On ne saurait peindre le rayonnement qui éclaira ensuite son visage, mais j'aime à attester à la gloire de la très sainte Vierge, que ce jour-là, je vis de mes yeux que la prière, présentée surtout par la sainte Vierge, est une flèche qui transperce les cieux.

(*Semaine de Toulouse*, 19 septembre 1894.)

Ave Maria.

XXV[e] JOUR

MARIE SUR LE CHEMIN DU CALVAIRE

Pour décrire ce que la sainte Vierge souffrit pendant la Passion du Sauveur, un volume ne suffirait pas. Esquissons seulement quelques traits de ce trop vaste tableau, signalons quelques-unes des principales étapes de cette voie trop douloureuse.

1° *Les adieux de Jésus à sa mère.* — On peut dire que la Passion commença le jeudi saint, dans la maison de Lazare et de ses sœurs, à Béthanie.

Jésus était entré en triomphe à Jérusalem le dimanche des Rameaux; il avait passé ce jour et les deux suivants à enseigner dans le Temple, mais tous les soirs il retournait à Béthanie, personne à Jérusalem n'ayant le courage de s'exposer à la colère des chefs de la nation, en lui offrant l'hospitalité. On croit qu'il passa le mercredi en prière sur le mont des Oliviers, et qu'il vit la longue procession de tous

les élus de tous les siècles défiler devant lui, pendant qu'il priait pour chacun d'eux; il employa également la nuit du mercredi à prier dans les retraites de la sainte colline.

Le jeudi matin, il se rendit à Béthanie pour dire adieu à sa mère et obtenir son consentement à la Passion, comme il avait fait pour l'Incarnation. C'est à ce point, disent des auteurs aussi graves que le P. Faber (1), qu'il poussa la perfection de son obéissance filiale. Jésus, disent-ils, s'agenouilla devant sa mère et demanda sa bénédiction; Marie, au lieu de bénir Jésus, tombe à ses genoux pour l'adorer, mais Jésus insiste, et alors la Mère bénit son Fils et le Fils bénit sa Mère.

Jésus enrichit aussi de bénédictions spéciales Madeleine et ses autres amis de Béthanie. Ensuite il retourna à Jérusalem, où sa Mère et les saintes femmes le suivirent, afin de participer au divin sacrement. Cette nuit-là eut lieu la dernière Cène, la première messe, le premier sacrifice non sanglant du Prêtre éternel, quelques heures avant l'immolation sanglante par laquelle il allait racheter le monde.

2° *Les souffrances de la nuit et de la matinée.* — Par une grâce divine, Marie assista en esprit à l'agonie de Jésus au jardin des Olives, et ressentit en elle-même une agonie semblable. Elle vit Judas consommer sa trahison; puis s'avançant avec la courageuse

(1) *Le Pied de la Croix*, IV^e^ douleur, où se lisent les détails que nous donnons ici et beaucoup d'autres. — Si nous tenions moins à être court, nous traduirions ici la page si touchante, où saint BONAVENTURE, *Meditat. Vitæ Christi*, cap. LXXII, décrit cette scène de Béthanie.

et douce Madeleine, elle essaya de pénétrer chez Anne et chez Caïphe, mais elle fut repoussée. Elle entendit néanmoins les coups que l'on donnait à son Fils bien-aimé. Jésus étant mis en prison pour le reste de la nuit, saint Jean vint à la sainte Vierge, et la conduisit dans la maison où le Maître et les disciples avaient célébré la dernière Pâque.

Mais toutes les horreurs de cette affreuse nuit et de la matinée, Marie les connut et les partagea. Tous les outrages, toutes les tortures infligées à Jésus, elle les vit en esprit, si ce n'est corporellement : elle vit Jésus attaché à la colonne, et entendit le bruit de la flagellation; elle vit les gardes d'Hérode se moquer de l'Eternel, les soldats et les valets couronner d'épines le Roi tout-puissant, lui couvrir les yeux d'un bandeau, le frapper, plier dérisoirement le genou devant lui. Elle éleva ses yeux vers les degrés de la salle de Pilate et contempla le plus beau des enfants des hommes, tellement défiguré qu'il ressemblait plutôt à un ver qu'à un homme, lorsque le juge le présenta à la foule, en disant : *Voilà l'homme.* Elle entendit les cris et les blasphèmes de cette vile populace, demandant la mort de son Fils.

3° *La rencontre de Jésus et de Marie.* — La sentence étant prononcée, la Mère des douleurs, accompagnée de Madeleine, et conduite par saint Jean qui connaissait les divers chemins, se rendit à l'extrémité d'une rue où elle devait rencontrer Jésus sur la route du Calvaire. Aura-t-elle assez de force pour une telle rencontre? Ah! toute force humaine succomberait, mais c'est une force divine qui soutient cette mère

mille fois héroïque, la même force qui soutient le Rédempteur dans son apparente faiblesse.

Toutes les rues sont remplies d'une foule se dirigeant vers le Calvaire. Bientôt paraît le cortège : le centurion à cheval, les hérauts qui sonnent de la trompette et proclament la sentence, les deux larrons, les croix, Jésus accablé sous le poids de la sienne. Les angoisses qui resserrent alors le cœur de Marie, Dieu seul les connaît. Quand Jésus arrive près de sa mère, il s'arrête un moment, lève la seule main qu'il a de libre, et essuie le sang de ses yeux. Est-ce pour voir Marie? C'est plutôt pour qu'elle puisse le voir, contempler un instant son regard rempli de tristesse et d'amour. Elle s'approche pour l'embrasser, les soldats la repoussent avec dureté. Ainsi repoussée, elle chancelle, semble sur le point de défaillir; regardant Jésus, elle le voit lui-même chanceler et tomber sous le fardeau de sa croix; le Dieu de toute force, elle le voit gisant dans la poussière. C'est la troisième chute de Jésus, c'est l'un des coups les plus cruels qui aient atteint le cœur de Marie.

4° *La marche vers le lieu du supplice.* — Jésus étant par terre, on le frappe du pied, on le relève avec des moqueries féroces. Sa mère est là, impuissante à le secourir, ne pouvant même l'approcher de plus près. Le cortège s'étant remis en marche, elle le suit lentement vers le Calvaire, guidée par les traces sanglantes de Jésus, et adorant ce sang précieux que la multitude foule aux pieds.

N'est-ce pas une chose horrible, pour une mère, de parcourir les rues en marchant sur le sang de son

propre fils? Marie éprouve cette excessive douleur; elle voit cette trace rouge que Jésus laisse derrière lui, et que la multitude mêle avec la boue; elle voit ce sang divin sur les vêtements et les chaussures des bourreaux de son fils; elle-même doit marcher sur ce sang qu'elle adore, et ses pieds en sont rougis. Ah! ce sang qui colorait la boue des rues, qui tachait les pavés, qui s'attachait aux vêtements des ennemis du Sauveur, en toute vérité il était adorable, et Marie l'adorait à chaque pas.

Et Jésus et Marie s'en allaient ensemble, le cœur broyé, l'âme submergée dans l'amertume, sur cette route ensanglantée et ignominieuse. Cette route, entièrement semée d'opprobres et de douleurs, les conduira-t-elle au bonheur, à la gloire, au royaume céleste qui leur appartient? Oui, impossible d'en douter, Jésus et Marie marchent nécessairement vers le ciel, mais en passant par le Calvaire.

Et de là nous devons tirer une conclusion évidente : C'est que pas un serviteur de Jésus et de Marie n'a le visage tourné vers le ciel, s'il ne l'a d'abord tourné vers le Calvaire.

EXEMPLE

La journée de Lépante

On sait que le pape saint Pie V connut par révélation la victoire des chrétiens à Lépante, mais il ne fut pas le seul. La même faveur fut accordée à la vénérable

Catherine de Cardonne. Voici le récit de M. de Falloux, de l'Académie française :

Le généralissime de l'armée chrétienne, Don Juan d'Autriche, avait eu Catherine pour gouvernante, alors qu'elle édifiait la cour d'Espagne par la pratique des plus sublimes vertus et excitait l'admiration de sainte Thérèse elle-même. En voyant de si graves intérêts confiés à celui dont elle avait dirigé l'enfance, cette âme d'élite s'interposa entre le ciel et la terre pour assurer le succès de son entreprise : elle se renferma dans une chambre, et commença ses supplications.

Tout à coup on l'entendit sangloter et s'écrier avec le plus grand effroi : « Miséricorde, ô mon Dieu, miséricorde, sauvez-nous ! » En prononçant ces paroles elle se donnait la discipline jusqu'au sang.

Tout le palais fut en émoi; on se demandait avec la plus vive anxiété quelle pouvait être la cause de ces alarmes; personne n'osait aborder la sainte. On fit alors venir son confesseur, le R. P. Pierre, carme déchaussé, qui lui ordonna, au nom de l'obéissance, de lui déclarer le sujet de ses angoisses :

« Oh ! s'écria-t-elle, pendant que j'étais en prières, le ciel s'est ouvert à mes regards et j'ai compris qu'un terrible procès se déroule en ce moment au tribunal de la divine Majesté. J'ai vu d'un côté les démons exposer devant Dieu les nombreux péchés commis par les chrétiens et réclamer une juste application de sa justice; de l'autre côté la sainte Vierge avec les anges s'efforcer de calmer la colère divine par l'offrande de tous les saints rosaires récités, en ce moment, dans toute la chrétienté. Je ne sais, ajouta-t-elle, quelle sera l'issue de ce redoutable procès, car la balance de la divine justice est aussi prête à pencher du côté de la rigueur que de la miséricorde. »

Après avoir, par ces paroles, satisfait au devoir de l'obéissance, elle retourna à sa solitude et continua à faire monter vers le ciel ses ferventes supplications.

Tout à coup ses gémissements redoublèrent de véhémence : « C'est le moment décisif, s'écrie-t-elle, avec les

accents de la piété la plus suppliante, ô Jésus, faites-nous miséricorde; laissez-vous toucher par les prières de votre Mère, par la détresse de votre peuple; ne nous laissez pas périr ! »

Pendant qu'elle se répandait ainsi en supplications, elle exerçait sur son corps de saintes cruautés, et arrosait le plancher de sa chambre de ses larmes et de son sang. Aux échos de cette voix suppliante qui fendait le cœur, tout le personnel du palais était tombé à genoux pour faire violence au ciel.

Quelques instants après, le plus profond silence succède à ses cris d'alarme. Qu'était-il arrivé ? On s'approche d'elle avec une crainte mêlée d'effroi; mais le calme, la joie et le bonheur qui se dessinaient sur sa physionomie eurent bientôt dissipé toutes les appréhensions :

« Il ne nous reste plus, dit-elle, qu'à remercier la Sainte Vierge qui, par sa puissante intercession, a arrêté le courroux de son Fils, prêt à livrer les chrétiens aux musulmans, et leur a obtenu le plus brillant triomphe. »

Bientôt arrivèrent au palais les nouvelles, dépêchées par Don Juan lui-même, qui annonçaient les péripéties de la lutte et le résultat définitif. On confronta ces détails avec les révélations de la vénérable Catherine de Cardonne; ils cadraient parfaitement avec elles. Le triomphe obtenu par la prière toute-puissante du saint Rosaire était évident.

Ave Maria.

XXVI[e] JOUR

MARIE AU PIED DE LA CROIX

C'est un peu avant midi que l'adorable Victime, chargée du bois de son sacrifice, atteignit le sommet du Calvaire. Le moment est venu, où cette Victime d'un prix infini va s'immoler pour notre rédemption. Sa très sainte Mère participe à cette douloureuse immolation, en qualité de corédemptrice : elle sait que, dans les mains de son Fils et dans les siennes, Dieu a mis le sort éternel de tous les hommes; elle sera à la hauteur de cette incomparable mission. Les supplices qu'elle partage avec son Fils sont immenses, mais plus immenses encore son héroïsme et son amour.

1° *Le crucifiement.* — Jésus, Agneau sans tache, Victime volontaire, s'abandonne entièrement à la cruauté de ses bourreaux, qui l'étendent sur la croix : ses mains divines sont perforées et clouées l'une après l'autre; ses pieds, croisés l'un sur l'autre, sont

percés d'un seul clou qui s'enfonce dans la masse des muscles frémissants.

Stabat Mater! Sa mère est là, debout, non pas insensible, car toutes les affreuses douleurs que le divin supplicié endure dans son corps sacré, elle les endure dans son cœur maternel. Chaque coup de marteau la tuerait dix fois, mais Dieu soutient sa créature et l'empêche de mourir. Que Marie ne soit pas morte pendant le crucifiement de Jésus et les trois longues heures de leur commune agonie, c'est l'un des plus grands prodiges de la grâce toute-puissante.

Devons-nous taire une circonstance, rapportée par de bons auteurs et importante pour la piété des fidèles? Les suppliciés étaient dépouillés de toute espèce de vêtement; il n'en fut pas de même pour le Sauveur. Saint Cyprien affirme qu'il fut couvert d'un voile ample et épais. D'après une tradition qui avait cours au moyen âge, et dont saint Anselme s'est fait l'écho, ce fut la sainte Vierge qui enleva de dessus sa tête le long voile que les femmes juives avaient l'habitude de porter, et le remit aux soldats en les priant d'en couvrir la sainte nudité du divin Agneau.

2° *Les trois heures de martyre.* — Elles sont uniques, incomparables, ces trois heures mille fois mortelles, durant lesquelles Marie se tient au pied de la croix. Qui saurait dire ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ce qu'elle fait?

Ce qu'elle voit? Elle voit la croix, les clous, la couronne d'épines, les soldats, les bourreaux, la multitude curieuse et cruelle. Elle voit surtout Jésus, on peut dire qu'elle ne voit que lui, mais en quel état!...

Elle le voit cloué au gibet infâme, élevé de terre, suspendu entre le Ciel irrité et le monde coupable. Elle voit, attaché au-dessus de la tête de son Fils, l'écriteau qui justifie aux yeux de la foule la sentence de mort : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.* Ces deux noms, Jésus et Nazareth, éveillent dans son cœur une foule de doux souvenirs. Ce titre de *Roi des Juifs*, elle sait qu'il convient à Jésus, vrai Roi des Juifs, mais repoussé par son peuple qui ne sera plus son peuple. Et Marie pleure, comme Jésus, sur ce malheureux peuple qui, en ce moment, se rend coupable tout à la fois d'homicide, de régicide et de déicide, puisqu'il met à mort le plus innocent de ses fils, son Roi et son Dieu.

Elle voit aussi les prodiges qui ébranlent la nature, les ténèbres, le tremblement de terre. Elle voit les bourreaux se partager les vêtements de son Fils, tirer au sort la robe sans couture qu'elle a tissée de ses mains virginales, et son cœur est déchiré par le pressentiment des schismes futurs dans l'Eglise. Elle voit Jésus incliner la tête avant d'expirer, le soldat, armé de sa lance, ouvrir le côté du Sauveur déjà mort; et ce glaive transperce le sein vivant de Marie.

Ce qu'elle entend?... Les cris, les insultes, les blasphèmes de la foule, elle ne peut pas ne pas les entendre, mais elle les oublie et les pardonne.

Ce qu'elle n'oublie pas, ce qu'elle entend avec bonheur, ce sont les paroles pénitentes du malfaiteur converti. Ce qu'elle entend surtout avec la plus profonde émotion de son âme, ce sont les sept paroles du Christ, ces paroles touchantes, sublimes, inoubliables, ces enseignements suprêmes que doivent

méditer tous les chrétiens jusqu'à la fin des temps.

L'une de ces divines paroles s'adresse à elle personnellement; nous y reviendrons tout à l'heure.

Ce qu'elle fait? D'abord elle souffre, plus qu'aucune créature n'a jamais souffert, plus que toutes les créatures vivantes n'auraient la force de souffrir. Elle gagne ainsi son titre de Reine des Martyrs, et le paye assez cher.

Ce qu'elle fait encore? Elle intercède pour les pécheurs, elle obtient le salut de l'un des deux larrons; mais l'impénitence de l'autre, qui se perd sur la croix, si près du Sauveur, lui cause une angoisse inexprimable, et cette angoisse se multiplie par la multitude des réprouvés que Marie entrevoit à travers les siècles.

Ce qu'elle fait surtout? Elle sacrifie à la Majesté divine son Fils et elle-même, elle immole Jésus et s'immole avec lui pour la gloire de l'adorable Trinité et pour le salut du genre humain. Dans son cœur, vaste comme le monde, elle embrasse toute l'Eglise; dans son intelligence agrandie, éclairée des lumières d'en haut, elle comprend le rôle de Jésus et le sien, et seule, après lui, elle est capable de comprendre la sanglante et universelle expiation qui s'accomplit sur le Calvaire.

3° *Le testament du Sauveur.* — Les ténèbres ayant envahi la terre dès la première de ces trois heures, la plupart des spectateurs, saisis d'effroi, avaient pris la fuite, mais les bourreaux, les soldats, et les ennemis endurcis de Jésus étaient restés. Marie s'était encore rapprochée de la croix, et l'on montre sur le

Calvaire la petite chapelle de *Mater dolorosa*, qui fait partie du monument du Saint-Sépulcre, et fut bâtie à l'endroit même où se tenait la sainte Vierge, à quelques pas de la Croix.

Jésus-Christ, sur le point d'expirer, regarde sa mère debout à sa droite, et à sa gauche le disciple bien-aimé. S'adressant à sa mère : *Femme, voilà votre fils;* et s'adressant au disciple : *Voilà votre mère.*

Dans ces deux paroles, toute la tradition catholique reconnaît une volonté expresse et efficace, par laquelle Marie est devenue notre mère, et nous sommes devenus ses enfants. Sans doute Jean reçoit alors, personnellement, le plus précieux héritage qui ait jamais été laissé à un homme sur la terre; et cet héritage est le prix tout à la fois de sa virginité et de sa fidélité, puisque, seul parmi les Apôtres, il a suivi Jésus jusqu'au Calvaire.

Mais Jean, à cette heure solennelle, n'est pas seulement un apôtre; il est le *disciple*, tenant la place de tous les disciples, et c'est au nom de tous les Chrétiens qu'il est donné à Marie pour fils et qu'il la reçoit pour mère.

Voilà pourquoi Jésus se sert d'une expression, qui a paru étonnante à plusieurs, mais que Marie a parfaitement comprise : *Femme, voilà votre fils;* comme s'il disait : O femme incomparable, femme unique de qui tout homme doit tenir la vie! votre fils, ce n'est pas moi seul, mais tout le genre humain que vous enfantez ici, dans cet excès de douleur, à la véritable vie. C'est de notre union mystique, dans cette féconde immolation de la croix, que naîtront tous les prédestinés.

C'est ainsi que Jésus, nous ayant donné tout son sang, nous donne encore sa mère. Tout était consommé, il n'avait plus qu'à remettre son âme bienheureuse entre les mains de Dieu son Père.

EXEMPLE

Deux généraux à Lourdes

Comment craindre de s'avouer chrétien, lorsqu'on a sous les yeux des exemples comme celui-ci (1) ?

Un jour, le chef légendaire des turcos et des zouaves en Afrique, le général Bourbaki, se rendant aux eaux de Cauterets, s'arrêta à Lourdes et se fit un devoir d'aller présenter ses hommages à la Vierge de la Grotte. Arrivé près du Gave, il suspendit sa marche et demeura comme hypnotisé en voyant passer non loin de lui un vieux brancardier dont la figure lui rappelait les traits d'un ancien frère d'armes. Ce dernier aidait à transporter un malade, et, remarquant l'ébahissement du pèlerin qui le fixait, lui cria d'une voix sonore pardessus les têtes de la foule :

— Non, non, tu ne te trompes pas. Attends-moi un moment et je reviens.

Bourbaki ne s'était pas trompé, et le brancardier qui lui avait crié « Attends-moi » n'était autre que le général de Geslin, qui commandait la place de Paris, sous la présidence de Mac-Mahon.

Quelques instants après les deux amis s'embrassaient, et celui qui s'était constitué le serviteur des malades, disait à son camarade :

— Je suis convaincu que, lorsque tu m'as vu passer

(1) Raconté par le *Journal de la Grotte de Lourdes*, 29 octobre 1899.

avec la civière et les courroies de brancardier, tu m'as traité de ramolli ?

— Moi, te traiter de ramolli ? Ah ! non, mille fois non; je te connais et jamais je ne t'ai trouvé plus grand et plus héroïque qu'en te voyant faire ce que tu fais ici.

Durant un gros quart d'heure, les deux généraux, dans une attitude martiale, se tinrent debout, l'un à côté de l'autre, en face de la blanche Madone du Rocher; puis, saluant respectueusement, ils disparurent dans la direction de la ville en se donnant le bras.

Ave Maria.

XXVII[e] JOUR

MARIE APRÈS LA MORT DE JÉSUS

Après que le Sauveur eut rendu le dernier soupir sur le Calvaire, la très sainte Vierge ne s'éloigna pas de ce lieu de désolation. La plus parfaite des mères tint à rendre les devoirs suprêmes à la dépouille mortelle du plus parfait des fils. Achevons de noter les scènes principales du long martyre de cette mère des douleurs.

1° *Marie voit la blessure faite par la lance du soldat.* — La mort de Jésus ne fut pas le terme des souffrances maternelles de Marie. Ces souffrances furent-elles alors moins vives? Nous n'oserions l'affirmer. Sans doute ce fut pour elle un soulagement, de penser que son Fils ne pouvait plus souffrir; mais n'éprouva-t-elle pas une nouvelle et inexprimable douleur, en le voyant privé de vie, et encore exposé à des traitements barbares?

Quand le fer de la lance ouvrit le flanc inanimé, mais toujours adorable de Jésus, c'est l'âme si tendre de Marie qui fut transpercée. Le Christ reçut l'injure, et Marie la douleur. Le coup frappa le corps insensible du Fils, mais c'est le sein vivant de la mère qui le sentit, et le choc fut si terrible que, sans un miracle, elle serait morte à l'instant. Une épée plongée dans son propre cœur lui aurait fait une blessure moins mortelle.

Représentez-vous une mère veillant au lit de mort de son fils : lorsque l'objet qu'elle garde est privé de vie, ne lui devient-il pas plus sacré? Une rudesse, un manque de respect, nous ne voulons pas dire un outrage, à ce corps inanimé, ne serait-il pas pour la mère un coup terrible? Ou bien encore, représentez-vous un prêtre zélé, offrant l'adorable sacrifice : voici que des impies l'arrachent avec violence de l'autel et profanent sous ses yeux la divine hostie; cet odieux sacrilège ne sera-t-il pas pour ce prêtre le plus cruel des supplices?

Faibles images de la désolation de Marie, lorsqu'elle vit le cœur de son Fils bien-aimé percé par la lance du soldat; elle en gémit comme d'un sanglant outrage fait au plus sacré des morts, comme du plus épouvantable sacrilège qu'il fût alors au pouvoir de l'homme de commettre sur la terre.

Nous voulons bien que Longin, ignorant à ce moment-là que Celui qu'il frappait était Dieu, n'ait pas connu toute l'horreur de son action; mais Marie la connaissait, et Longin lui-même, insultant un mort, surtout sous les yeux de sa mère, était inexcusable. Eh bien! cette douce mère, ainsi blessée au cœur, ne

se vengea que par un excès de miséricorde; car la tradition rapporte qu'elle pria pour le brutal soldat, et lui obtint la grâce d'une sincère conversion.

2° *Marie assiste à la descente de croix.* — Dieu ne pouvait permettre que son Fils bien-aimé, mort pour le salut des hommes, fût abandonné comme les suppliciés vulgaires, à qui personne chez les Juifs n'accordait le moindre souvenir de regret ou de compassion. Jésus, au contraire, devait être traité avec les égards réservés aux premiers personnages de la nation juive. L'Evangile nous raconte comment les honneurs de la sépulture lui furent rendus par deux de ses disciples, Joseph d'Arimathie et Nicodème.

Joseph d'Arimathie, homme riche et considéré, se présenta résolument devant Pilate pour demander le corps de Jésus. Le gouverneur romain, sachant que Jésus était l'innocente victime de l'envie et de la haine, accorda ce qui lui était demandé. Aussitôt les deux disciples, ayant acheté un linceul blanc, un suaire, et cent livres de myrrhe et d'aloès, vinrent au Calvaire; ils s'approchèrent de Marie avec vénération, et lui demandèrent la permission de descendre le corps de la croix. Cette mère désolée, toujours debout au pied de la croix, avec Jean et les saintes femmes, reçut elle-même des mains tremblantes d'émotion des deux disciples la couronne d'épines détachée du chef sacré du Sauveur, les clous pieusement retirés de ses pieds et de ses mains. Elle baisa avec effusion ces précieuses reliques. Ensuite, s'agenouillant sur le sol, et étendant le linceul sur ses bras, elle y reçut avec une émotion indescriptible le

corps adorable, soigneusement déposé par les deux disciples; Jean soutenait la tête, et Madeleine les pieds.

Voilà donc le petit Enfant de Bethléem couché de nouveau sur le sein de sa mère; mais en quel état il lui est rendu!

Après un moment d'adoration silencieuse, Marie s'assit sur la pierre, tint sur ses genoux son divin Jésus, lui ferma les yeux, rapprocha les lèvres entr'ouvertes par la mort, puis enferma les membres dans les plis du linceul et noua le suaire autour de la tête sacrée (1).

En rendant à ce Mort adoré ces premiers soins de la plus religieuse sépulture, son cœur, meurtri de mille blessures, jouissait pourtant d'une inexprimable et divine paix. Pourquoi nous en étonner? N'est-ce pas là sur le Calvaire, près des cœurs transpercés de Jésus et de Marie, que tous les affligés, depuis dix-neuf siècles, viennent se reposer et trouver la paix, quand il n'y a nulle paix pour eux dans aucun coin de la terre?

3° *Marie aide à ensevelir son divin Fils.* — La fête solennelle commençait le vendredi soir, à la nuit close; il fallait donc se hâter de porter le Christ au sépulcre. Dans un jardin situé à quelques pas du Calvaire, Joseph d'Arimathie s'était préparé pour lui-même un sépulcre neuf, qu'il eut le bonheur de céder à son Maître. C'est à ce caveau taillé dans le roc, et où nul homme ne s'était encore couché, que fut porté

(1) S. Brigitte, *Révélations*, lib. IV, cap. LXX.

le corps de Jésus. Joseph et Nicodème, la très sainte Vierge, les saintes femmes, le disciple bien-aimé, peut-être quelques autres disciples, et même quelques Apôtres revenus à la faveur des ténèbres, formaient le pieux cortège, que l'on pourrait appeler la première procession au Saint-Sépulcre.

Marie, jetant sur les membres adorés un dernier regard dont Dieu seul put sonder la profondeur, ajusta et disposa le linceul et le suaire; ensuite elle sortit avec les disciples, mais elle laissait dans ce caveau plus que sa vie. Une grosse pierre, roulée par les disciples, ferma l'entrée du sépulcre. Le manque de temps ne permettant pas des soins plus prolongés, les saintes femmes étaient résolues à revenir, dès que le jour de repos serait écoulé, avec de nouveaux et plus précieux aromates.

Pour Marie, ramenée par Jean que le Sauveur lui avait donné pour fils et pour soutien, elle revint à Jérusalem par ce vrai *chemin de la croix* qu'elle avait suivi le matin. La nuit était complète, les rues désertes, la ville rentrée dans le silence : Jérusalem dormait après avoir crucifié son Roi! Et Marie se rappelait les larmes versées par Jésus sur cette malheureuse ville. Arrivée à la maison de Jean, malgré la fatigue qui l'accable, elle ne goûte aucun repos, mais repasse dans son esprit et médite ces longues heures de la Passion, dont chaque minute est remplie de souvenirs aussi déchirants qu'ineffaçables; c'est le glaive qui se retourne sans cesse dans son cœur ulcéré. Sa douleur est au-dessus de toute consolation ou plutôt une seule consolation peut mettre un terme à sa douleur, mais il faut attendre le troisième jour.

La Vierge très fidèle l'attend, ce troisième jour; elle attend avec la plus invincible certitude la résurrection promise. Car, si la mort du Christ a ébranlé la nature, elle n'a pas ébranlé la foi et la confiance de la Mère de Dieu.

EXEMPLE

La panthère de Staouéli

C'était en 1840. Nos soldats, qui bivouaquaient dans les environs de Staouéli, en Algérie, étaient constamment tenus en éveil par les glapissements des chacals et des hyènes, souvent dominés par le miaulement plus redoutable de la panthère.

Or, un jour, une femme, veuve depuis peu de temps, sortait d'une cabane située sur la hauteur, près du camp.

Elle allait, la pauvre femme, dans la plaine de Staouéli, chercher de l'herbe pour sa chèvre. Un enfant était à son sein; un autre, garçon de douze à treize ans, la suivait, portant sur son épaule un fusil à pierre tel que le gouvernement en avait distribué, pour leur défense, aux colons de la banlieue d'Alger. La mère ne voulait pas qu'il emportât le vieux mousquet, chargé depuis un an peut-être; mais l'enfant s'était obstiné, et la mère avait fini par céder.

Le trio étant arrivé dans la plaine de Staouéli, la mère déposa son nourrisson sur l'herbe épaisse, sous un buisson de tamaris, puis, s'armant de sa faucille, coupa l'herbe qui lui était nécessaire et dont elle fit un fagot. Déjà elle l'avait posée sur sa tête, et, ayant repris son nourrisson, elle allait regagner la montée qui conduisait au hameau, lorsque son fils poussa un cri d'effroi.

La mère se retourne, et, suivant l'indication de la

main de son enfant, elle aperçoit la tête énorme d'une panthère rasée, dans un buisson de lentisques, à vingt mètres d'elle. Son fils arme son fusil et veut tirer; elle l'en empêche, espérant que l'affreuse bête les laissera s'en aller sans les attaquer. Elle avance un peu, se retournant à chaque pas et serrant son nourrisson contre son sein; son fils marche à reculons, son fusil bas et armé, le doigt sur la détente.

La panthère s'est ramassée; elle bondit sur le groupe humain. Au même instant le garçon pousse un cri, un coup de feu se fait entendre; la mère tombe à genoux : « Jésus, Marie! » supplie-t-elle, les yeux au ciel, dans l'attitude d'un condamné qui attend le coup mortel.

Un instant se passe, terrible et plein d'angoisses, et le fils se jette au cou de sa mère : « Regarde, mère!... » Et la mère, se retournant, voit la panthère étendue sans vie à quelques pas d'elle.

Au moment où l'affreuse bête s'élançait sur le fils, celui-ci, instinctivement, nerveusement, avait appuyé sur la gâchette sans épauler, à plus forte raison sans viser; le coup était parti, et la balle avait traversé le cœur de la panthère.

Arrivée toute tremblante au village, la mère courut au camp et raconta la scène terrible et le danger de mort auquel elle venait d'échapper. Une escouade en armes fut envoyée sur les lieux, guidée par le jeune héros de ce drame. On trouva la panthère là où elle était tombée. Mise sur un mulet et portée au camp, elle fut présentée au gouverneur général, qui donna une forte prime à cette pauvre famille, si heureusement sauvée des griffes du plus féroce des fauves de l'Algérie. L'évêque prit à sa charge l'éducation du petit garçon, et veilla désormais sur la mère et le nourrisson.

— Je dois mon salut, disait cette femme, à ces deux mots : *Jésus, Marie!* prononcés au moment suprême.

— C'était sa conviction... c'est aussi la mienne, dit le capitaine Blanc, qui a publié ce récit.

Ave Maria.

XXVIII[e] JOUR

MARIE APRÈS LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR

En Marie devait s'accomplir la parole du Psalmiste : Selon la multitude des douleurs qui ont inondé mon âme, vous l'avez réjouie, Seigneur, de vos divines consolations : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (Ps. 93.) Elle fut d'autant plus consolée et remplie de joie qu'elle avait été plus désolée et plus accablée de chagrins. Disons rapidement qu'elle vit son divin Fils ressuscité, qu'elle fut témoin de son Ascension glorieuse, et enfin qu'elle eut une large part aux célestes faveurs de la Pentecôte.

1° *Marie voit son Fils ressuscité.* — L'Evangile, qui raconte diverses apparitions du Sauveur ressuscité à Madeleine et aux saintes femmes, aux Apôtres

et à d'autres disciples, ne dit nulle part que Jésus se soit aussi montré à sa sainte Mère. En faut-il conclure, comme quelques-uns, qu'elle fut réellement privée de cette immense consolation? Nullement; car le silence de l'Evangile s'explique par deux raisons principales, qui nous semblent, comme à un grand nombre d'auteurs, tout à fait satisfaisantes.

La première, c'est qu'il était superflu de dire que Jésus, visitant ses amis plus ou moins fidèles, avait aussi visité sa Mère. Comment le plus affectueux et le plus saint des fils aurait-il manqué à cette sorte de devoir? S'il est vrai qu'au moment d'expirer, il prit soin de ne pas la laisser sans appui, qu'il souffrit des peines de sa mère plus que des siennes propres, et que cependant il la fit boire plus qu'aucune créature au calice de la Passion, comment admettre que, l'heure des humiliations passée, il ne se soit point empressé de la faire jouir de sa gloire?

La seconde raison, c'est que les visites de Jésus à sa sainte Mère étaient d'un caractère spécial, et ne se rapportaient pas au but que les Evangélistes s'étaient proposé. Les apparitions racontées par eux doivent servir à prouver la résurrection; rôle qui ne convenait pas à la sainte Vierge.

En apparaissant à sa mère, le Sauveur ne venait pas affermir sa foi, qui n'avait jamais été chancelante comme celle des Apôtres, mais récompenser sa fidélité inébranlable, son amour ardent, et surtout consoler son immense douleur.

Affirmons donc, sans crainte de nous tromper, que Notre-Seigneur, avant de se montrer à tout autre, réjouit sa très sainte Mère de sa glorieuse présence.

Elle le disait elle-même à sainte Brigitte (1) : Après la mort de mon Fils, comme j'étais plongée dans une incompréhensible tristesse, il m'apparut avant d'apparaître aux autres, et me donna à baiser ses plaies sacrées, me consolant, et m'annonçant qu'il s'élèverait d'une manière visible dans les cieux. Quoique cela ne soit pas écrit à cause de mon humilité, c'est néanmoins la vérité que mon Fils ressuscité se montra à moi avant de se montrer à tout autre.

La tradition de cette première apparition du Sauveur se conserve en Orient comme en Occident. Chaque année, le matin de la fête de Pâques, suivant un antique usage, le patriarche latin de Jérusalem se rend avec son clergé à l'endroit où l'apparition eut lieu, et chante à la sainte Vierge une antienne de félicitation. Une coutume semblable existe à Rome, où le Pape va célébrer la solennité pascale à Sainte-Marie-Majeure, la basilique de la sainte Vierge.

Enfin, l'on peut admettre, avec de pieux auteurs, que Marie ne vit pas une fois seulement son divin Fils, mais qu'il se plut à multiplier ses visites à sa mère, pendant les quarante jours qui s'écoulèrent entre la Résurrection et l'Ascension.

2° *Marie est témoin de l'Ascension.* — Ici encore, le saint Evangile ne parle que des Apôtres, qui allaient être les témoins de Jésus-Christ chez tous les peuples; mais que de choses, dont on ne saurait douter raisonnablement, ne sont pas contenues dans nos saints Livres!

(1) S. Brigitte, *Révélations*, lib. VI, cap. xciv.

Tenons pour certain que la glorieuse Vierge fut présente à l'Ascension de son Fils (1); et non seulement elle, mais encore les saintes femmes, la famille de Béthanie, et un certain nombre de disciples et de fidèles. On dit généralement que Notre-Seigneur réunit environ cent vingt personnes, les mêmes qui s'enfermèrent par son ordre dans le Cénacle pour attendre la venue du divin Paraclet.

Marchant à la tête de cette troupe choisie, Jésus se dirigea vers la montagne des Oliviers. Ce lieu avait vu les humiliations de son agonie, il allait être le théâtre de sa gloire. Avant de quitter ses Apôtres, il leur donna ses dernières instructions, leur recommanda le zèle pour la prédication de l'Evangile. De pieux auteurs ajoutent qu'il eut aussi un entretien particulier avec sa mère, et lui fit d'intimes et mystérieuses communications. Il lui dit enfin, s'il faut en croire saint Jean Chrysostome, ou plutôt un autre écrivain de la même époque : « Paix à vous, ô ma « Mère! ne vous affligez pas de ce que je monte à « mon Père; je ne vous abandonnerai pas, vous, la « splendeur et la lumière du monde; je ne vous aban- « donnerai pas, vous, ma demeure et mon temple, « vous, qui seule avez été trouvée fidèle dans tout « l'univers; non, je ne vous abandonnerai pas, vous, « mon arche sainte et indissoluble, ô Vierge ma « Mère! Quand vous devrez sortir de cette vie, ce « n'est pas un ange que j'enverrai, mais je viendrai « moi-même recevoir votre âme plus resplendissante « que le soleil. »

(1) Elle l'affirme à sainte BRIGITTE, *Révélations*, lib. III, cap. x.

L'heure de la séparation arrivée, Jésus étend les bras pour bénir ces âmes prédestinées, puis s'élève dans les cieux, et une nuée lumineuse vient le soustraire aux regards ravis de sa mère et de ses serviteurs.

3° *Marie participe aux grâces de la Pentecôte.* — Elle est nommée, aux *Actes des Apôtres,* comme faisant partie de cette sainte assemblée du Cénacle, sur laquelle l'Esprit-Saint descendit en langues de feu.

Les Apôtres avaient reçu déjà le Saint-Esprit, puisque leur Maître leur avait dit : *Recevez le Saint-Esprit;* mais, à la Pentecôte, ils en reçurent une effusion plus abondante qui fit d'eux des hommes nouveaux, pleins de zèle, intrépides, capables d'affronter tous les tourments pour le nom de Jésus-Christ.

De même la sainte Vierge n'avait pas cessé, depuis son immaculée Conception, d'être la demeure de l'Esprit-Saint; mais, ce jour-là, elle le reçut de nouveau avec la surabondance de tous ses dons, avec des flots de grâces que les Pères comparent aux flots du déluge. Les eaux du ciel, dit saint Epiphane, furent si abondantes, que la mer et les fleuves sortirent de leurs lits, et que toute la terre fut inondée; de même Marie reçut en telle surabondance les grâces de l'Esprit-Saint, qu'elle put les répandre dans tout le monde et en couvrir la surface de la terre, afin de produire le fruit de la foi.

Entre autres faveurs extraordinaires, les Apôtres eurent alors celle de comprendre et de parler toutes les langues. Ce don des langues fut-il accordé à Marie? Plusieurs en doutent, disant que cette faveur aurait

été sans utilité pour elle. D'autres l'affirment, ne voulant refuser à la mère de Dieu aucun privilège ni aucune grâce. Nous embrassons sans hésiter cette seconde opinion comme plus pieuse et mieux fondée. Est-il sûr que le don des langues était inutile à la sainte Vierge? Bien qu'elle ne dût pas parcourir le monde, comme les Apôtres, pour prêcher l'Evangile, n'est-il pas vraisemblable que des gens de diverses nations et de langues différentes accoururent de tous côtés pour la voir, l'honorer et l'entendre? Maîtresse de l'Eglise et Reine des Apôtres, ne lui refusons pas une faveur, de laquelle jouissaient l'Eglise et les Apôtres.

EXEMPLE

La médaille du maréchal Bugeaud

Parmi les *ex-voto* de Notre-Dame d'Afrique, à Alger, vous verriez une petite médaille d'argent, encadrée dans un cercle d'or; et sur ce cercle d'or vous liriez ces mots : *Médaille de la très sainte Vierge que le maréchal Bugeaud a portée sur sa poitrine pendant toutes les guerres d'Afrique et qu'il avait encore à son heure dernière.*

En effet cette petite médaille reposa plusieurs années sur le cœur de cet homme de guerre. En 1841, le maréchal Bugeaud s'en alla diriger des opérations militaires très difficiles. Sa famille était dans les plus vives angoisses, parce que tout le monde savait qu'il ne s'épar-

gnait pas, qu'il était toujours le premier au feu. L'une de ses pieuses filles lui demanda, la veille de son départ, d'accepter de sa main une médaille de la sainte Vierge et de lui permettre de la passer à son cou, comme une sauvegarde contre tant de périls. Il accéda aussitôt au désir de son enfant et lui laissa placer sur sa poitrine, attachée à un simple cordon, une petite médaille en argent.

Le jour même, le maréchal dînait à Périgueux, dans une société nombreuse fort peu chrétienne, comme la société officielle de ce temps-là. L'évêque du diocèse s'y trouvait pourtant, et comme il exprimait au général son espoir que Dieu protégerait ses armes :

— Ah ! Monseigneur, répond Bugeaud, je ne suis pas un incrédule; moi aussi j'ai confiance en Dieu, et pour vous en donner la preuve, voici une des armes que j'emporte avec moi.

Et en disant ces mots, le gouverneur de l'Algérie tira de sa poitrine la petite médaille suspendue à son cordon.

— C'est une médaille de la sainte Vierge, dont j'ai promis à ma fille de ne plus me séparer.

Le vieux maréchal a tenu parole. Dans toutes ses guerres d'Afrique, la petite médaille de la sainte Vierge est restée sur son cœur, et Marie s'est plu à récompenser la confiance pieuse de l'enfant et l'acte de foi du père. Il sortit sain et sauf de tous les périls de ses dix-huit campagnes, où tant de braves tombèrent à ses côtés, sous les coups des Arabes. Aussi, lorsqu'il partit d'Alger, voulut-il garder sa petite médaille en signe de reconnaissance. Elle était encore suspendue à son cou lorsqu'il mourut, quelques mois après, dans les sentiments les plus admirables, et c'est seulement après sa mort que les mains de sa fille ont repris avec un pieux respect l'image de Marie sur la poitrine du vieux soldat.

Cette médaille précieuse par ces souvenirs, le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, la demanda et l'obtint pour le sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique, où il la

plaça aux pieds de la Madone, entre l'épée du vieux duc de Malakoff et celle du brave Iusuf. Il prit soin d'en avertir son diocèse par une lettre pastorale et c'est de cette pièce authentique que nous avons extrait les détails qu'on vient de lire.

Ave Maria.

XXIX[e] JOUR

DERNIÈRES ANNÉES DE LA SAINTE VIERGE

« Quand son fils bien-aimé s'éleva dans son royaume de gloire, la Vierge Marie eut la permission de rester en ce monde pour soutenir les bons et ramener les égarés. Elle était la maîtresse des Apôtres, la force des martyrs, le docteur des confesseurs, le miroir resplendissant des vierges, la consolation des veuves; elle donnait aux personnes mariées les plus salutaires conseils, elle affermissait merveilleusement tous les chrétiens dans la foi catholique.

« Aux Apôtres, en effet, qui venaient à elle avec empressement, elle révélait, sur son divin Fils, ce qu'ils ne savaient pas parfaitement et le leur expliquait par les meilleures raisons. — Les Martyrs, elle les animait à supporter avec joie toutes les tribulations pour le nom du Christ, qui, lui-même, pour leur salut et celui de tous, s'était exposé volontairement à d'innombrables supplices; elle leur affirmait qu'elle aussi, pendant les trente-trois ans qui

avaient précédé la mort de son Fils, elle n'avait cessé d'endurer en toute patience les plus cruelles angoisses du cœur. — Aux confesseurs elle enseignait les vérités du salut; elle leur apprit par son exemple et par ses leçons à distribuer convenablement, pour la louange et la gloire de Dieu, les heures du jour et de la nuit, à régler selon la raison et la prudence le sommeil, les repas et les travaux corporels. — Les vierges s'habituaient sous ses yeux à vivre dans la modestie, à conserver intacte jusqu'à la mort leur pudeur virginale, à fuir les longs discours et toutes les vanités, à prévoir avec une sage diligence toutes leurs actions, et puis à les peser dans les balances d'un consciencieux examen. — A la consolation des veuves, la Vierge glorieuse leur racontait que, si amère que fût à sa tendresse maternelle la résolution que son très cher Fils avait prise de mourir, néanmoins sa volonté maternelle se conformait entièrement à la volonté divine; qu'elle préférait accomplir la volonté de Dieu au prix des humiliations et des souffrances, plutôt que de s'écarter de cette divine volonté pour suivre son propre vouloir. C'est par ces doux entretiens qu'elle soutenait le courage des veuves dans les afflictions et les faisait triompher des tentations. — Aux personnes mariées elle conseillait de s'aimer mutuellement, pour le corps, pour l'âme, non d'un amour simulé, mais d'une vraie charité; et les exhortant à procurer énergiquement et toujours la gloire de Dieu, elle leur rappelait comment elle-même avait mis en Dieu sa confiance la plus entière, et comment, pour l'amour de Dieu, elle n'avait jamais opposé de résistance à la volonté du ciel. »

Ainsi écrivait sainte Brigitte, sous la dictée de l'Ange qui lui révélait les excellences de la Vierge (1); et nous avons là le résumé des innombrables services que Marie rendit à l'Eglise primitive, durant les années qu'elle survécut au Sauveur.

Confiée à saint Jean, elle ne le quitta plus et habita avec lui une petite maison voisine du Cénacle, sur la montagne de Sion. Les pèlerins visitent toujours l'emplacement de ce pauvre, mais vénérable logis; du temps des croisades il y avait là une église et un monastère de chanoines réguliers.

Jérusalem fut donc la résidence habituelle de Marie et de son fils adoptif, le disciple bien-aimé. Quand celui-ci était obligé, par les grands intérêts de l'Evangile, de s'absenter un temps plus ou moins long, Marie l'accompagnait ordinairement. Tout le monde admet un séjour de la Vierge et de Jean à Ephèse, ville de l'Asie Mineure; mais ils retournèrent à Jérusalem à l'époque du premier concile qui se tint dans cette ville, sous la présidence de saint Pierre. Nous ne saurions admettre que ce concile ait été présidé effectivement par Marie : elle n'était pas chargée du gouvernement de l'Eglise, mais elle se trouvait certainement à Jérusalem à cette époque, puisque les *Actes des Apôtres* nomment saint Jean parmi les membres de la sainte assemblée.

La vie de Marie à Jérusalem fut ce qu'elle avait toujours été, en même temps contemplative et active. Sans aucun doute, elle s'appliquait avec ardeur à

(1) *Sermo Angelicus*, cap. XIX, dans le second volume des *Révélations* de sainte BRIGITTE.

la meilleure part de la contemplation et de la prière. Toutes les pensées de son âme allaient à son divin Fils, dont elle ne perdait pas une minute le souvenir; les scènes de la Passion étaient le sujet de ses méditations continuelles; tous les jours elle visitait, elle vénérait les lieux empreints des vestiges sanglants de notre Rédempteur. Dans ces exercices, où les âmes ordinaires se sanctifient comme par une heureuse nécessité, qui pourrait dire ou concevoir à quelle perfection s'élevait l'âme plus qu'angélique de notre Mère? L'aigle généreux qui, d'un vol sublime, monte vers le ciel bien au-dessus des autres oiseaux, n'est ici qu'une comparaison faible et misérable. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la vie de Marie était toute céleste, de jour en jour plus céleste, que sa pensée ne quittait pas le ciel, que son âme brûlait d'un continuel désir de voir Dieu et de s'unir à son Fils bien-aimé.

Mais ces désirs, ces aspirations, ces saintes langueurs ne l'empêchaient pas d'exercer avec sollicitude envers les Apôtres et tous les fidèles cette maternité d'adoption qu'elle avait reçue au pied de la croix.

Mère des Apôtres, elle les encourageait, les fortifiait, les soutenait de mille manières, suivant les circonstances. Réunis autour d'elle, ils profitaient avec délices de ses exemples, de ses exhortations, de ses lumières. Bien qu'ils fussent instruits par l'Esprit-Saint des mystères de la foi, et par leurs propres yeux des événements de la vie publique du Sauveur, néanmoins ils pouvaient apprendre de Marie plusieurs choses, entendre de sa bouche le récit des événements

de l'enfance de Jésus et de sa vie cachée; il est incontestable que Marie savait mieux Jésus que les Apôtres, et que ceux-ci, privés de l'école de Jésus, passèrent avec bonheur à celle de sa mère.

Deux évangélistes surtout, saint Luc et saint Jean, eurent des rapports intimes avec la sainte Vierge. Saint Luc apprit d'elle, écrivit sous son inspiration et sous sa dictée les scènes ravissantes de l'Annonciation, de la Visitation, de la naissance de Jean-Baptiste, de celle de Jésus à Bethléem et de son adoration par les bergers, de la Circoncision, du voyage à Jérusalem quand Jésus avait douze ans. L'on voit pourquoi cet évangéliste observe itérativement que Marie conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur.

Pour saint Jean quel mortel s'imaginerait les entretiens qu'il avait chaque jour avec Marie, dans leur maison de Sion? S'il est appelé l'aigle des évangélistes, il doit ce titre à deux privilèges dont il fut seul à jouir : reposer sur la poitrine de Jésus à la dernière Cène, et posséder Marie sous son toit. Je ne m'étonne pas, dit saint Ambroise (1), qu'il ait mieux chanté que les autres les mystères divins, puisqu'il avait chez lui et sous la main le trésor des secrets célestes.

Les Apôtres éloignés n'étaient privés ni de ses prières, ni même de son assistance sensible. De savants auteurs affirment qu'elle les visita quelquefois miraculeusement. C'est ainsi qu'elle apparut à saint

(1) Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum. (*De Institutione Virginis*, cap. VII, n. 50)

Jacques le Majeur alors à Saragosse, ordonna à cet Apôtre de lui bâtir un oratoire, et lui prédit que cette partie de l'Espagne lui serait très dévote (1).

Enfin elle prenait soin, non seulement des Apôtres, mais de tous les fidèles de Jérusalem, de Palestine, de partout. Pour tous elle priait, elle souffrait, elle travaillait. On attribue à ses prières la conversion de saint Paul qu'elle avait vu si animé contre les chrétiens, pendant que saint Etienne était lapidé. Sans admettre, comme quelques-uns, qu'elle ait gouverné un vrai monastère de vierges situé sur le mont Carmel, il nous semble évident qu'elle dut grouper des vierges autour d'elle; si le souvenir de son exemple devait en produire des millions dans la suite des siècles, comment son exemple vivant n'en aurait-il pas réuni quelques-unes?

De nombreux pèlerins accouraient à Jérusalem, pour avoir le bonheur de voir la mère de Jésus-Christ; on venait de toute la Palestine, de toute l'Asie, de la Grèce, même des Espagnes. La visite de saint Denys l'Aréopagite est restée célèbre. Ceux qui ne pouvaient entreprendre le voyage la consultaient par lettres, comme fit, dit-on, saint Ignace d'Antioche. Jouissant du don des langues et de celui des miracles, Marie s'entretenait avec tous ces adorateurs de son fils et les confirmait merveilleusement dans la foi; et eux, de retour dans leur pays, racontaient avec enthousiasme ce qu'ils avaient vu et entendu.

(1) B. Virgo adhuc vivens Hierosolymæ eidem Jacobo apparuit Cæsaraugustæ, insistens columnæ, jussitque ibidem oratorium sibi exstrui, prædicens illam Hispaniæ partem sibi fore devotissimam. (CORNEILLE DE LA PIERRE, *In Act.*, XII.)

EXEMPLE

Service bien récompensé

C'est sainte Thérèse qui raconte l'histoire suivante, dans son livre des *Fondations*, chapitre x.

Un jeune gentilhomme fort qualifié offrit à cette sainte, pour la fondation d'un couvent de Carmélites, une maison qu'il possédait près de Valladolid avec une grande vigne et un vaste jardin. La sainte accepta : Environ deux mois après, ce gentilhomme, saisi d'une maladie subite, perdit la parole et ne put se confesser que fort imparfaitement, mais témoigna par plusieurs signes qu'il demandait pardon à Notre-Seigneur.

Il mourut dans un lieu très éloigné de celui où se trouvait sainte Thérèse; mais elle eut connaissance de sa mort par Notre-Seigneur, qui lui dit :

— Ma fille, son salut a été en grand danger; mais j'ai eu compassion de lui à cause du service qu'il a rendu à ma Mère, en donnant cette maison pour y établir un monastère de son Ordre. Cependant il ne sortira du purgatoire qu'à la première messe qui sera dite dans ce nouveau couvent.

Dès lors sainte Thérèse, pensant aux grandes souffrances de cette âme, travailla avec empressement à la fondation de Valladolid. Le bon Sauveur lui dit même un jour :

— Hâte-toi, car cette âme souffre beaucoup.

Les difficultés ne manquaient pas. La sainte obtint la permission, avant l'établissement du monastère, de faire dire la messe un dimanche dans le lieu destiné à devenir l'église. Elle ne pensait pas que cette première messe dût être celle que Notre-Seigneur avait indiquée pour la délivrance du gentilhomme; elle était persuadée que par ces mots, *à la première messe*, le divin Sauveur

désignait celle où l'on mettrait le très Saint Sacrement dans le nouveau monastère. Mais à la communion, au moment où Thérèse recevait la saint hostie, le gentilhomme lui apparut à côté du prêtre, le visage resplendissant, l'allégresse peinte sur tous ses traits, les mains jointes. Il la remercia de ce qu'elle avait fait pour le tirer du purgatoire, et elle le vit monter au ciel.

Et sainte Thérèse fait cette réflexion, qui nous servira de conclusion : *Oh! qu'un service, quel qu'il soit, rendu à la très sainte Vierge, est une grande chose!*

Ave Maria.

XXX^e JOUR

MORT DE LA SAINTE VIERGE

Marie était parvenue au plus haut degré de perfection qu'une créature puisse atteindre; et comme la course augmente de vitesse à mesure qu'on approche du but, la mère de Dieu, en ces derniers jours, multiplia les actes de vertu avec une ardeur qui dépasse toute imagination. Mais, pour procéder avec ordre, demandons-nous si elle fut vraiment soumise à la mort, à quel âge elle mourut, en quelle ville, de quel genre de mort, dans quelles circonstances.

1° Marie a-t-elle subi la mort? — Quelques anciens Pères en ont douté, par respect pour sa dignité suréminente. Saint Epiphane, par exemple, luttant contre des hérétiques qui prétendaient que la corruption du tombeau n'avait pas épargné la chair virginale de Marie, et frappé d'un autre côté du silence de la sainte Ecriture, hésitait sur ce point : « Je n'ose

affirmer, disait-il, ni qu'elle soit restée immortelle, ni qu'elle ait subi la mort; c'est une chose que nous ignorons. » L'Eglise n'admet pas ce doute de saint Epiphane; elle nous dit que la Vierge, suivant sa condition de créature humaine, a passé par la mort pour s'élever dans la gloire.

Ainsi, dans cette bienheureuse mort, ne voyons pas une punition du péché, puisque le péché n'imprima jamais sa flétrissure sur l'âme tout angélique de la mère de Dieu. Marie mourut pour d'autres raisons. Créature humaine, elle était d'une nature mortelle, qui ne pouvait devenir immortelle que par un privilège divin, comme celui dont jouissait Adam avant son péché. Et ce privilège divin, inutile aux mérites et à la gloire de notre grande Reine, était loin de valoir à ses yeux l'honneur de suivre Jésus-Christ, qui avait voulu mourir pour nous racheter. Si donc, comme pensent quelques docteurs, Dieu offrit à sa mère ce privilège de monter au ciel sans passer par la mort, elle s'empressa de le refuser pour avoir une ressemblance de plus avec son Fils adoré.

2° A quel âge mourut la sainte Vierge? — Impossible de donner une réponse certaine, tant les calculs sont nombreux et peu d'accord; les uns font mourir la Vierge peu d'années après son divin Fils, les autres la font vivre jusqu'à une vieillesse assez avancée. Entre ces deux extrêmes, croyons-nous, se trouve la vérité. On admet généralement que Marie avait quinze ans lorsqu'elle devint mère de Jésus; en ajoutant à ces quinze années les trente-trois qu'elle passa en compagnie du Sauveur, on trouve qu'elle

était âgée de quarante-huit ou quarante-neuf ans lorsque le Christ ressuscité monta aux cieux. Enfin, l'opinion la plus généralement suivie étant qu'elle vécut encore une quinzaine d'années après l'Ascension, nous nous éloignerons peu du vrai en disant qu'au moment de sa bienheureuse mort, elle pouvait être âgée de soixante-trois à soixante-cinq ans. Mais une chose certaine et confirmée par les historiens, même par ceux qui prolongent le plus son existence terrestre, c'est que l'âge n'avait altéré en rien sa beauté virginale, et qu'à mesure que l'heure de sa transformation complète approchait, elle inspirait à tous plus de respect et de vénération par une forme que l'on dirait presque spirituelle et céleste.

3° En quelle ville mourut la sainte Vierge? — Une tradition à peu près unanime, et que l'on voit d'autant plus appuyée qu'on l'étudie davantage, nous apprend qu'elle termina sa très sainte vie à Jérusalem, dans la maison qu'elle habitait avec saint Jean, sur le mont Sion, tout près du cénacle.

Nous n'ignorons pas que quelques-uns la font mourir à Ephèse, et invoquent à l'appui de leur opinion un passage du concile œcuménique d'Ephèse, mais à tort, il nous semble, car ce passage peut très bien signifier autre chose. Il est très vrai que ce concile, réuni pour maintenir solennellement à la sainte Vierge son titre de Mère de Dieu, tint ses séances dans l'église bâtie en son honneur et appelée de son nom *Sainte-Marie;* mais comment en conclure que cette église s'élevait nécessairement sur le tombeau de Marie et de saint Jean? Ne suffit-il pas qu'ils aient

séjourné quelque temps à Ephèse, ce que tout le monde accorde; que leur modeste demeure ait été convertie en église par les chrétiens, et que ce sanctuaire agrandi soit devenu l'église où se tint le concile?

Voici une preuve convaincante en faveur de Jérusalem; nous la tirons de saint Jean Damascène (1), qui lui-même cite un document plus ancien : L'impératrice sainte Pulchérie, marchant sur les traces de sainte Hélène, avait bâti plusieurs églises à Constantinople, entre autres celle des Blaquernes, dans les premières années du règne de Marcien, à qui Pulchérie offrit sa main avec l'empire. Lorsqu'ils eurent construit et orné cette splendide basilique en l'honneur de la Vierge Marie, ils se mirent à la recherche des reliques de la Mère de Dieu, désirant obtenir son corps sacré pour le temple qu'ils venaient de lui dédier. Ils mandèrent Juvénal, archevêque de Jérusalem, et les autres pontifes de Palestine, alors réunis pour le concile de Chalcédoine, et leur dirent : « Nous avons appris que la première et principale église de l'auguste Vierge Mère de Dieu se trouve à Jérusalem, au lieu appelé Gethsémani, et que c'est là que le corps de celle qui a enfanté la vie fut déposé dans un tombeau. Nous voulons donc que ces reliques soient apportées ici, pour être la sauvegarde de notre cité impériale. »

A quoi Juvénal répondit, en racontant les circonstances de la mort et de la résurrection de la sainte Vierge, telles que nous allons les faire connaître.

(1) *In Dormitionem B. V. Mariæ*, homil. II, n. 18.

Quand l'empereur et l'impératrice eurent appris que le tombeau de Jérusalem ne possédait plus le corps de Marie, mais seulement les vêtements et les linceuls dans lesquels il fut enseveli, ils se firent envoyer ces reliques avec le cercueil vénérable qui les contenait; et les ayant reçues, ils les placèrent solennellement dans l'église de Sainte-Marie des Blaquernes.

4° De quelle mort mourut Marie? — Ce ne fut aucune violence, aucune maladie, aucune infirmité ni aucune faiblesse qui termina l'exil de notre Mère céleste; ce fut uniquement l'ardeur de ses désirs et la véhémence de son amour. Semblable à l'aigle captif, elle ne cessait de prendre son vol vers le ciel, appelant de ses vœux l'instant qui briserait ses derniers liens; cet instant venu, bien loin d'éprouver une violence pénible, son âme sentit son heureuse délivrance, et se sépara sans effort de son enveloppe mortelle. Jésus-Christ nous ayant donné l'exemple de la plus constante et de la plus héroïque des morts violentes, il voulut que nous eussions en sa mère l'exemple de la plus douce des morts tranquilles; c'est dans l'extase de la plus haute contemplation qu'il prit l'âme de Marie pour l'introduire dans la gloire.

5° Quelles furent les circonstances de cette mort? — Essayons d'en grouper quelques-unes, choisies parmi les plus remarquables et les mieux fondées.

Marie fut avertie de son prochain départ par l'archange Gabriel qui, accompagné de plusieurs autres esprits bienheureux, se présenta devant elle et lui

dit, en s'inclinant avec plus de respect encore qu'à Nazareth : « O Reine bénie, une dernière fois je suis envoyé vers vous par votre divin Fils. Vos vœux sont exaucés. Le paradis vous attend, tous les esprits célestes aspirent à l'heureux moment de posséder la Mère de Dieu. Encore trois jours et vous passerez de cette vallée de larmes au séjour de la joie éternelle. »

Ayant ainsi parlé, il lui offrit en signe de victoire une palme dont les feuilles brillaient comme de superbes rubis. L'humble Vierge répondit encore qu'elle était la servante du Seigneur, disposée à suivre toujours son bon plaisir. Elle pria les anges de l'aider à remercier Dieu de ses immenses bienfaits, et renouvela avec ferveur le sacrifice de sa vie qu'elle avait fait déjà tant de fois.

Marie parcourut une dernière fois les divers endroits qui lui rappelaient les plus chers souvenirs de son Fils. Bientôt elle avertit son autre fils, saint Jean, que le moment de la séparation allait arriver. L'Apôtre, versant d'abondantes larmes, en informa quelques-uns des disciples; et la triste nouvelle se répandant par toute la ville, les fidèles accoururent en foule à cette maison dont la porte leur était toujours ouverte. Ils pleurent, ils veulent voir encore leur mère, recevoir ses derniers avis et sa bénédiction. Marie, de l'humble couche où elle repose languissant du plus vif amour, porte sur tous un doux regard, leur parle avec tendresse, les console, leur promet de veiller sur eux du haut du ciel.

Elle désira voir autour de sa couche ses enfants chéris entre tous, les saints Apôtres alors occupés à prêcher l'Evangile par le monde, et cette joie lui fut

accordée. C'est une tradition admise par tous, que les Apôtres et leurs principaux disciples se trouvèrent alors réunis à Jérusalem, soit que, sollicités par l'inspiration divine, ils y soient revenus naturellement, soient qu'ils y aient été ramenés instantanément par un miracle. Quelle consolation pour eux d'entendre les dernières paroles de leur sainte maîtresse, et d'assister à son départ pour l'éternelle patrie! On dit qu'elle demanda humblement leur bénédiction; ils ne purent sans doute la lui refuser, mais avec quelle dévotion ils réclamèrent la sienne! Elle leur recommanda à tous le zèle pour la prédication de la foi chrétienne, elle remercia saint Jean des soins affectueux qu'il n'avait cessé de lui prodiguer. Touchant exemple de charité et de reconnaissance! Dans ces adieux qui émurent jusqu'aux larmes tous les assistants, la Reine des cieux n'oublia pas deux pauvres femmes qui l'avaient particulièrement assistée : elle leur légua les deux tuniques qu'elle possédait.

Ayant béni tous ses enfants, elle se tourne vers les anges qui l'attendent, et les conjure de la conduire sans retard à son Bien-Aimé. Comme elle demande cette grâce, tout à coup l'appartement est inondé de lumière, c'est le Sauveur lui-même qui entre. Un cri de joie s'échappe des lèvres de la Vierge mourante; elle salue de la plus fervente adoration son Fils, notre Dieu, qui lui présente l'hostie sainte. Et un instant après cette communion, qui n'est déjà plus de la terre, l'âme de Marie, reçue par Jésus, s'élève au milieu des chœurs angéliques : libre enfin des liens de cette vie, la colombe s'est envolée dans les cieux.

Ah! elle est grande la douleur des Apôtres et de tous les fidèles; baisant avec respect les pieds et les mains de leur mère, ils versent d'intarissables larmes. Mais, pendant qu'ils pleurent, les anges chantent dans le ciel et dans les airs. Et malgré leur désolation, les disciples du Christ savent que s'ils ont perdu la douce présence de leur mère, ils n'ont pas perdu son amour et sa protection.

EXEMPLE

Sauvé par quelques bouquets

On lisait dans le *Petit Messager du Cœur de Marie*, numéro de novembre 1880 :

Un homme, habitant Nancy, avait depuis ses jeunes années abandonné toute pratique de religion. Sa femme, pieuse dame et vraie épouse, n'avait pas manqué de prier longtemps pour le ramener; elle avait même essayé de le persuader par d'amicales observations. Rien ne réussissait.

Toutefois, comme, à chaque mois de Marie, elle élevait, dans son appartement, un trône à la Reine du ciel, cet homme lui apportait chaque dimanche un bouquet de fleurs dont elle ornait son petit autel.

Tout à coup, la mort subite emporte ce malheureux.

Sa femme, malade d'émotion et de douleur, doit faire un voyage dans le Midi pour rétablir sa santé. Elle passe à Ars et va confier l'horrible chagrin de son âme au saint curé Vianney. Celui-ci ne l'a pas plus tôt vue qu'il lui tient ce langage à jamais encourageant :

— Madame, vous êtes désolée, mais avez-vous donc oublié les bouquets de fleurs de chaque dimanche du mois de mai ?

Impossible de rendre l'étonnement de cette dame entendant le bienheureux Curé d'Ars rappeler ainsi un fait dont elle n'avait jamais parlé à personne.

L'homme de Dieu ajouta :

— Dieu a eu pitié de celui qui avait honoré sa sainte Mère. A l'instant de sa mort, votre époux a pu se repentir; son âme est dans le purgatoire : nos prières et nos bonnes œuvres l'en feront sortir.

Quelques bouquets de fleurs, destinés à orner l'autel de Marie, avaient suffi pour sauver cet homme! Ah! c'est que, si Notre-Seigneur ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom, il ne laisse pas non plus sans récompense le moindre hommage rendu à sa Mère.

Ave Maria.

XXXI[e] ET DERNIER JOUR

ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE

Il faudrait décrire ici le sépulcre préparé pour recevoir le saint corps de Marie, la pompe extraordinaire avec laquelle il y fut porté, les merveilles parmi lesquelles il en sortit pour rejoindre l'âme dans la gloire.

I. — Le sépulcre destiné à recevoir la dépouille mortelle de la mère de Dieu fut creusé dans le roc, les uns disent au bourg de Gethsémani, d'autres dans la vallée de Josaphat, d'autres à la racine de la montagne des Oliviers; ces endroits en effet sont si rapprochés les uns des autres qu'il est facile de les confondre.

Saint Jérôme ne mentionne pas ce tombeau, et quelques-uns ont voulu tirer de son silence un argument contre la tradition de la mort de Marie à Jérusalem. Mais ce silence s'explique naturellement et l'objection

devient une preuve. Car, outre que le docteur ne parle pas plus du tombeau d'Ephèse que de celui de Jérusalem, il suffit de répondre qu'il nommait les monuments qu'il voyait et les décrivait tels qu'il les voyait. Or, de son vivant, le tombeau de la Vierge n'était pas visible. Jérusalem, ayant été incendiée, saccagée, tellement bouleversée qu'il n'y restait pas pierre sur pierre, il fut recouvert par les ruines au point qu'on en ignorait l'emplacement. Peu d'années après la mort de saint Jérôme, arrivée l'an 420, on le retrouva, et ce fut la nouvelle de cette découverte qui, portée jusqu'à Constantinople, décida sainte Pulchérie et l'empereur Marcien à la demande que nous avons racontée.

Ce tombeau se compose d'une petite chambre sépulcrale, taillée dans le roc, semblable à tous les caveaux funéraires des Juifs, et offrant la plus grande analogie avec le tombeau de Jésus-Christ. Comme ce dernier et comme tous les autres saints lieux, il a été recouvert par une église. Mais, au quatrième siècle, quand fut bâtie la première église, on fit subir au sépulcre de la Vierge, et aussi à celui du Sauveur, une transformation remarquable; c'est-à-dire qu'au moyen d'une coupure artificielle, on les sépara de la masse du rocher, de manière à en faire deux édicules libres de tous côtés. Celui de Marie, après des fortunes diverses sous les dominations successives des Chrétiens et des Turcs, est encore vénéré non seulement des Latins, mais aussi des Grecs et des Arméniens; les Turcs eux-mêmes ont fait pratiquer, dans l'église qui le recouvre, une espèce de petite niche où ils aiment à se placer pour dire leurs prières.

II. — A la mort de Marie (1), les auteurs nous parlent de prodiges multipliés, de voix entendues, de chants angéliques, même de commotion dans les éléments matériels, de malades guéris, de troupes de démons prenant la fuite, de sourds qui entendent, d'aveugles qui voient, de paralytiques qui marchent, de pécheurs qui se convertissent. Plusieurs de ces miracles s'accomplirent dans la maison mortuaire, d'autres pendant le convoi.

Ce convoi fut une marche triomphale. La sainte dépouille, soigneusement ensevelie d'après le cérémonial du temps, et portée sur les épaules vénérables des Apôtres comme jadis l'arche d'alliance sur les épaules sacerdotales, descend de la montagne de Sion, traverse lentement la ville de Jérusalem, et se dirige vers la grotte qu'elle va sanctifier. Le cortège est imposant, formé de la foule des chrétiens et d'une multitude d'anges venus du ciel aussi nombreux que les atomes qui se jouent dans la lumière du soleil (2). Sur tout le parcours, les Apôtres et les pontifes font entendre des hymnes divinement inspirées, les anges chantent dans leur langue immortelle. Les Juifs, étonnés, saisis, regardent avec respect, plusieurs même se joignent aux chrétiens. L'un d'eux cependant, poussé par une impiété diabolique et digne imitateur de ce valet de Caïphe qui eut l'audace de souffleter la divine face du Christ, se jette avec fureur sur ce très saint tabernacle que les anges vénèrent, et

(1) Nous abrégeons le récit de S. Jean DAMASCÈNE, *In Dormitionem B. V. M.*, homil. II, n. 11 et seq.

(2) Cum quibus fuerunt angeli infiniti, quasi athomi solis. (B. BRIGIT., *Revel.*, lib. VI, cap. II.)

saisissant de ses deux mains la couche où il repose, il s'efforce de le jeter à terre; mais, puni à l'instant, il perd l'usage de ses deux mains. Ce juste châtiment ouvre son âme à la lumière et au repentir : ceux qui portent l'humble grabat s'arrêtent, le malheureux approche, et, au contact de la glorieuse dépouille, ses ses deux mains lui sont rendues.

On arrive ainsi à la grotte de Gethsémani. Là les louanges et les hymnes redoublent, et aussi les larmes et les saints embrassements. Le corps virginal étant déposé dans le sépulcre préparé, trois jours entiers les anges n'interrompent point leurs célestes harmonies. Après trois jours, les chants angéliques ayant cessé, voici que l'apôtre Thomas, absent jusqu'à cette heure, arrive à Jérusalem, apprend ce qui vient de se passer, et veut voir, lui aussi, la mère du divin Maître. Pour satisfaire son pieux désir, les Apôtres ouvrent le sépulcre : ils n'y trouvent plus le précieux dépôt qu'ils lui ont confié, mais seulement les linges qui l'enveloppaient, et çà et là des roses fraîches et vermeilles. Un parfum céleste réjouit l'atmosphère; les anges, par une suave harmonie, recommencent à célébrer la gloire de leur Reine. Les Apôtres, laissant dans le sépulcre les linges et les fleurs, le referment avec le plus grand soin. Ils comprennent que le Fils de Dieu, après avoir respecté l'intégrité virginale de sa Mère, ne pouvait permettre que la chair immaculée de cette divine Mère restât dans le tombeau jusqu'à la résurrection générale.

III. — Après ce qu'on vient de lire, personne ne s'étonnera que jamais aucune église n'ait prétendu

posséder des reliques de la sainte Vierge, autres que ses vêtements. Si ses ossements précieux étaient restés sur la terre, oh! avec quelle pieuse avidité les nations chrétiennes se les disputeraient!... Mais le tombeau de Gethsémani n'a pu les garder que quelques jours, et, comme celui du Calvaire, il n'aura rien à rendre à la fin des temps.

L'Assomption de Marie dans les cieux en corps et en âme, sans être expressément définie comme un dogme de foi catholique, est une vérité si certaine, si invariablement professée par l'Eglise, que quiconque s'y opposerait, dit le théologien Suarez, serait par là même suspect d'hérésie. De nos jours, le concile du Vatican a été sollicité avec instances de définir dogmatiquement ce privilège de la Mère de Dieu, et les vœux des évêques et des fidèles auraient sans doute reçu satisfaction, si la sainte assemblée avait eu le temps d'achever son œuvre.

Quoi qu'il en soit, si nous trouvions déjà difficile de raconter les honneurs rendus par les Apôtres et les fidèles au corps inanimé de la Vierge, comment décrire la réception qui fut faite dans les cieux à son corps et à son âme réunis pour toujours? Toutes les fois qu'on parle de Marie, de ses vertus, de ses mérites, de ses bienfaits ou de ses privilèges, l'on est obligé de convenir qu'ils sont inexprimables; mais cette impuissance de la langue humaine est plus manifeste, quand il s'agit de son couronnement et de sa gloire. Nous ne pouvons que redire l'antienne de l'Eglise : « Marie est élevée dans les cieux, les anges se réjouissent, ils ne cessent de louer et de bénir le Seigneur. »

Voici comment un poète italien (1) surnommé le Cygne de Savone décrit l'Assomption de Marie :

« Je veux aujourd'hui dire aux cœurs fidèles comment l'auguste Mère de Dieu ressuscitée s'éleva triomphante dans le ciel.

« Qui donc me soutiendra? Qui m'élèvera au-dessus de moi-même? Qui donnera la magnificence à mes vers pour que je révèle la gloire de son Assomption?

« ... Ceinte d'une robe blanche et d'un manteau d'azur, elle monte dans la gloire, répandant autour d'elle un océan de flammes et un déluge de rayons pourprés; sur son front virginal resplendit une couronne tressée dans le ciel.

« Sa tête est ornée de douze étoiles, dont chacune brille plus que le soleil, soit qu'il se lève, soit qu'il se couche, soit que, au milieu de sa course, il embrase les campagnes, quand il entre dans le signe du lion. En quelque point qu'elle apparaisse dans l'immense campagne du ciel, toute phalange s'incline de respect. Tous les drapeaux et toutes les trompettes la saluent. Les harpes de saphir, les lyres de diamant chantent son nom bien-aimé et remplissent de leurs harmonies les célestes demeures. Les habitants du ciel éternisent son triomphe par des hymnes de gloire; elle est le cèdre de la montagne de Sion, le jardin fermé, la fontaine scellée, la myrrhe choisie qui exhale au loin son odeur, le platane qui croît au bord de l'onde limpide, le fertile olivier, ornement des collines, l'étoile de la mer, l'aurore radieuse.

« Au milieu des concerts, elle s'élève par la vertu

(1) CHIABRERA, *Fêtes de l'Année chrétienne.*

divine, et, à son passage, l'air devient plus pur et le ciel plus joyeux. L'arcture resplendit d'une lumière nouvelle. Mais où vas-tu, langue caduque? Cette mer est sans rivage... La Reine, qui tient en main les clés de la miséricorde, abaisse ses regards sur nos misères, et quand nous sommes tombés dans ce chemin de la mort, elle nous soulève, elle apaise la colère de Dieu... »

Restons sur cette pensée, capable de ranimer nos courages : Marie apaise la colère de Dieu. Couronnée reine de gloire, elle est établie en même temps mère de miséricorde. Si c'est au ciel, parmi les bienheureux, au-dessus de tous les chœurs des anges, qu'elle jouit de sa gloire vaillamment conquise; c'est ici-bas, en faveur de ses enfants exilés et pour la réconciliation des infortunés pécheurs, qu'elle exerce son office de miséricorde. Voilà pourquoi l'Assomption est notre fête aussi bien que celle des Saints et des Anges; voilà pourquoi cet incomparable diadème que Dieu dépose sur le front de Marie nous donne le droit, à nous ses serviteurs et ses enfants, d'attendre aussi une couronne d'immortalité.

Ah! le ravissant mystère que le couronnement de Marie dans les cieux! Aux époques de foi, il inspirait tous les arts, la sculpture, la peinture, l'orfèvrerie, la broderie, la poésie; il produisit des œuvres charmantes, quelquefois d'impérissables chefs-d'œuvre. Les peintres rivalisaient d'imagination pour le faire revivre sur leurs toiles, et quelques-uns, le pinceau à la main, tombaient pieusement à genoux.

Nous aussi, aimons à nous représenter cette scène grandiose et douce; nous aussi, efforçons-nous d'aper-

cevoir le trône de Marie au plus haut des cieux. Nous aussi, à genoux dans notre faiblesse, célébrons comme nous pouvons la plus glorieuse des Reines; et certains que sa bonté égale sa puissance, réjouissons-nous dans l'espoir d'aller un jour nous jeter dans les bras de la plus tendre et de la plus aimable des Mères.

EXEMPLE

Le tableau de Fourvière

Le dernier exemple de ce Mois de Marie sera un souvenir personnel de l'auteur.

Un jour de mai 1894, je regardais non sans émotion le tableau de Victor Orsel, placé depuis peu de temps à l'endroit qu'il occupe encore, au-dessus de la grande porte de la basilique. Quelques femmes de la campagne, venues en pèlerinage à Fourvière, visitaient la nouvelle basilique qui n'était pas encore livrée au culte divin. L'une d'elles, s'approchant de moi, me demanda ce que signifiait cette peinture.

Je lui répondis :

— C'est la sainte Vierge protégeant la ville et la délivrant des fléaux.

Vous voyez au milieu la sainte Vierge assise, tenant son divin Fils dans ses bras.

A sa gauche les patrons de Lyon, saint Jean-Baptiste, saint Pothin, sainte Blandine, intercédant pour la ville.

A sa droite, les fléaux, le choléra, la mort, s'avançant sur la ville.

Aux pieds de la Vierge, la ville elle-même représentée par un lion blessé qui lèche son sang, et par une femme éplorée, à genoux, vêtue d'une longue robe verte.

Le choléra à la face livide verse sur la robe traînante une coupe pleine de trépas.

Mais, à droite de la Vierge, vous voyez un ange debout, tenant un glaive de la main droite et de la main gauche montrant la sainte Vierge. Il semble dire aux fléaux : « Assez ! n'avancez pas ! Ne voyez-vous pas que cette ville est sous la protection de la Mère de Dieu ? »

Et Marie ramène son manteau bleu sur la ville agenouillée, et la ville est sauvée.

Cette explication achevée, je regardai cette femme du peuple qui m'avait interrogé, et je vis les larmes mouiller ses yeux. Elle avait saisi, dans son âme chrétienne, l'allégorie placée devant elle. Elle avait compris que la protection de Marie est la meilleure défense des villes et des peuples, comme elle est la plus douce espérance de tous les prédestinés.

Ave Maria.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER JOUR : Origine et utilité du mois de Marie..... 1
Exemple : A suivre dans les paroisses..... 6
DEUXIÈME JOUR : Marie promise et attendue..... 9
Exemple : Marie apparaît à une Océanienne..... 13
TROISIÈME JOUR : Noblesse de la sainte Vierge..... 16
Exemple : Trois lettres enseignées par Marie..... 20
QUATRIÈME JOUR : Les parents de la sainte Vierge..... 23
Exemple : Beauté de la sainte Vierge..... 28
CINQUIÈME JOUR : L'Immaculée Conception..... 30
Exemple : Un vitrail de Lourdes..... 35
SIXIÈME JOUR : Nativité de la sainte Vierge..... 38
Exemple : Les trois miroirs..... 41
SEPTIÈME JOUR : Le saint nom de Marie..... 44
Exemple : Une devise guerrière..... 50
HUITIÈME JOUR : Présentation de Marie au Temple..... 52
Exemple : A propos d'une image..... 58
NEUVIÈME JOUR : La sainte Vierge dans le Temple..... 60
Exemple : Le sourire de Marie..... 67
DIXIÈME JOUR : Un chapitre de saint Bonaventure..... 69
Exemple : L'image de *Mater admirabilis*..... 73
ONZIÈME JOUR : Mariage de la sainte Vierge..... 75
Exemple : Pour plaire à Marie..... 82
DOUZIÈME JOUR : Marie reçoit le message de l'ange..... 83
Exemple : L'*Ave Maria* du marin..... 87
TREIZIÈME JOUR : Visite de Marie à Elisabeth..... 90
Exemple : Deux ministres disant leur chapelet..... 95
QUATORZIÈME JOUR : Trouble et songe de saint Joseph..... 97
Exemple : Actrice préservée par Marie..... 102

QUINZIÈME JOUR : La vierge Marie devient mère..... 104
Exemple : Le chapelet de la mourante..... 108
SEIZIÈME JOUR : La Circoncision de Jésus..... 111
Exemple : Marie et dom Bosco..... 116
DIX-SEPTIÈME JOUR : Jésus adoré par les Mages..... 118
Exemple : Marie et les rois Mages..... 123
DIX-HUITIÈME JOUR : La Purification de Marie..... 126
Exemple : Ex-voto d'une pécheresse..... 131
DIX-NEUVIÈME JOUR : La fuite en Egypte..... 133
Exemple : A Lourdes en reconnaissance..... 139
VINGTIÈME JOUR : Marie perd et cherche Jésus..... 141
Exemple : Le chapelet de Louis XIV..... 146
VINGT ET UNIÈME JOUR : Marie retrouve Jésus..... 148
Exemple : L'*Ave maris Stella* jusqu'à l'échafaud..... 152
VINGT-DEUXIÈME JOUR : Marie à Nazareth..... 156
Exemple : Le démon déteste le scapulaire..... 161
VINGT-TROISIÈME JOUR : Marie aux noces de Cana..... 163
Exemple : Conversion par le scapulaire..... 167
VINGT-QUATRIÈME JOUR : Marie aux prédications de Jésus.... 169
Exemple : Puissance de l'*Ave Maria*..... 173
VINGT-CINQUIÈME JOUR : Marie sur le chemin du Calvaire.... 175
Exemple : La journée de Lépante..... 179
VINGT-SIXIÈME JOUR : Marie au pied de la Croix..... 182
Exemple : Deux généraux à Lourdes..... 187
VINGT-SEPTIÈME JOUR : Marie après la mort de Jésus..... 189
Exemple : La panthère de Staouéli..... 194
VINGT-HUITIÈME JOUR : Marie après la résurrection du Sauveur. 196
Exemple : La médaille du maréchal Bugeaud..... 201
VINGT-NEUVIÈME JOUR : Dernières années de la sainte Vierge. 204
Exemple : Service bien récompensé..... 210
TRENTIÈME JOUR : Mort de la sainte Vierge..... 212
Exemple : Sauvé par quelques bouquets..... 219
TRENTE ET UNIÈME JOUR : Assomption de la sainte Vierge.... 221
Exemple : Le tableau de Fourvière..... 228

IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, PARIS

*Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VI*e.

Abbé BORDEDEBAT

Les Apparitions de Notre-Dame de Lourdes

Et la Société contemporaine

1 vol. in-12 de 280 pages. Prix. . . . 2 francs

Le livre de M. Bordedebat s'inspire des multiples circonstances des Apparitions : époque, pays, lieu, mode, heure, costume, Rosaire, signe de croix, prière, baisement de la terre, pénitence, fontaine, secrets confiés, demande de chapelle et de processions, usage du patois de Lourdes par la Vierge, nom qu'Elle se donne, etc., etc. De toutes ces circonstances il déduit des applications pratiques, des réflexions d'un solide bon sens surnaturel, propres à éveiller ou à fortifier les convictions chrétiennes dans l'âme de nos populations. Divisé en trente et un chapitres, cet ouvrage peut rendre de précieux services pour les lectures du Mois de Marie. (*Ami du Clergé.*)

Th. DE CAER

UN EX-VOTO A NOTRE-DAME DE LOURDES

HISTOIRE INTIME ET AUTHENTIQUE D'UNE GUÉRISON

3e édition. 1 vol. in-12 de 442 pages. Prix . . 3 fr. 50

Mgr Goux, évêque de Versailles, adressa la lettre suivante à M. Th. de Caër, au sujet de la publication de la troisième édition de son dernier livre.

« Versailles, le 3 août 1890.

« Monsieur et cher diocésain,

« J'ai lu avec un vrai plaisir votre histoire d'*Un Ex-Voto à Notre-Dame de Lourdes*. Elle est écrite avec un sens très exact des choses chrétiennes, on y trouve des scènes charmantes, et l'intérêt qu'elle excite est d'autant plus vif qu'on se sent en présence d'une histoire vraie. Ce n'est pas une œuvre d'imagination, c'est une confidence. Dans notre siècle sceptique et railleur il y a quelque mérite à oser l'écrire. Vous déclarez y avoir été poussé par le désir de prêter l'appui de la parole écrite à la reconnaissance de votre héros envers sa divine bienfaitrice, et aussi par l'espérance de faire connaître combien sont estimables et douces, même dans l'épreuve, les unions sincèrement chrétiennes. Ce sont de nobles mobiles ; ils avaient autrefois inspiré le *Journal* d'Eugénie de Guérin et le *Récit d'une Sœur*. Votre livre est du même genre que ces deux ouvrages si intéressants et si lus ; je lui souhaite la même fortune.

« Veuillez agréer, cher Monsieur, avec mes remerciements et mes félicitations l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« PAUL, *évêque de Versailles.* »

*P. Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris-VI^e^*

LE MOIS DES FRUITS

MOIS D'OCTOBRE CONSACRÉ A NOTRE-DAME DU ROSAIRE

Par un religieux de l'Ordre des Frères prêcheurs

précédé d'une lettre préface du R. P. MONSABRÉ

Nouvelle édition. 1 vol. in-18. Prix..... 1 fr. 25

Ce volume de pieuses méditations sur les mystères du Rosaire a déjà produit de nombreux fruits de sanctification et il est appelé à en produire beaucoup d'autres. Chaque mystère s'y trouve expliqué en deux méditations; dans la première l'auteur expose le mystère, dans la seconde il montre le fruit qu'on en peut recueillir. L'ouvrage comprend trente méditations, ou un mois entier, le mois du Rosaire. (*Annales de la Salette.*)

P. FAGES

LE MOIS DES ROSES OU LE ROSAIRE MÉDITÉ

Gracieux volume in-16. Prix..... 2 francs

Ce beau livre, qui a pour nous un double attrait, celui de sa valeur intrinsèque, celui d'avoir été écrit par un religieux du couvent d'Amiens, sera notre prédicateur, durant le mois d'octobre. Il nous parlera, et ses accents feront vibrer nos âmes. « Des mots sonores perdent les peuples, des mots incompris leur font peur. » Ici rien à craindre de ce genre : c'est une voix éloquente, persuasive, apostolique, qui nous révèle les richesses et les charmes du Rosaire. (*Bulletin du Saint-Rosaire.*)

VIE DE LA SAINTE VIERGE

d'après les Révélations d'Anne-Catherine Emmerich

1 vol. in-12 de 415 pages. Prix..... **2 fr. 50**

Nous avons redit l'autre jour ce que nous pensons des Révélations de la sainte religieuse. De l'ensemble de ces Révélations c'est pour ce qui a trait à la vie de la sainte Vierge et à la Passion du Sauveur que les fidèles ont témoigné toujours le plus de goût, voire même d'enthousiasme. C'est pourquoi l'on a imprimé à part cette partie de l'œuvre de la Voyante de Dülmen. La Vie de la sainte Vierge est à sa onzième édition; elle a fait beaucoup de bien; elle continuera à en faire.

(*Ami du Clergé.*)

PETIT MOIS DE MARIE A L'USAGE DES ENFANTS

HONORÉ

d'une Lettre de S. G. Mgr l'Evêque de Nevers

ET D'UNE PRÉFACE DU R. P. BAZIN, S. J.

1 vol. in-32 de 200 pages. Prix . . . . . 1 franc

Le *Petit mois de Marie à l'usage des enfants* répond à un besoin particulier. Une mère de plusieurs enfants voulant faire avec eux ce pieux exercice, l'a composé. Le mois tout entier se passe à Nazareth. La sainte Vierge elle-même enseigne à une petite fille les dispositions nécessaires à la communion et le moyen de corriger ses défauts.

« Votre livre, écrivait Monseigneur de Nevers à l'auteur, se recommande par sa clarté, sa simplicité, sa grâce naïve et touchante... Je ne doute donc ni de son succès ni du bien qu'il est appelé à faire en se répandant ».

(*Bulletin de Saint-Martin et de Saint-Benoît.*)

P. GŒDERT

MOIS DE MARIE DES FAMILLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉ PAR DEUX CARDINAUX ET PLUSIEURS ÉVÊQUES DE FRANCE

1 vol. in-12 de 320 pages. Prix . . . . . 2 fr. 50

Ce *Mois de Marie* est comme tout pénétré de l'étude des Pères, des Docteurs et des saints ; l'écrivain a recueilli et comme fondu ensemble les meilleures pages des serviteurs les plus distingués de la Sainte Vierge. C'est dire qu'on trouvera ici, non point un vague sentimentalisme, mais une doctrine puisée aux sources les plus pures, puis des considérations aussi élevées que pratiques. Chacune des 31 lectures, d'environ 9 pages, forme un chapitre divisé en 3 points et terminé par un exemple et une prière, mais chaque point renferme un sens assez complet pour pouvoir être séparé des deux autres ou pour fournir la matière d'une facile allocution. Les sujets ont été choisis et traités de manière à remettre sous nos yeux toute la vie de la Vierge immaculée, toutes les leçons qui résultent de ses vertus et toutes les conséquences pour nous de sa double dignité de Mère de Dieu et de Mère des hommes. Ajoutons que le style est remarquable de simplicité et de clarté, ce que réclame toute lecture publique devant un auditoire de modestes enfants du peuple. (*Semaine Religieuse de Fribourg.*)

P. Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris-VI

P. Ch. CLAIR, S. J.

LE VRAI PORTRAIT DE NOTRE-DAME

TRACÉ PAR SAINT FRANÇOIS DE SALES

Entretiens pour les fêtes de la Très Sainte Vierge et le Mois de Marie

recueillis dans les ouvrages du Bienheureux

Opuscule in-32 de 216 pages. Prix..... 0 fr. 80

Né dans l'octave de l'Assomption, le jeune François de Sales se consacre à Marie en faisant vœu de virginité; jeune homme à Paris, il retrouve à ses pieds l'espérance et la paix; évêque, il défend contre l'hérésie l'honneur de « sa chère Dame » et, pour la glorifier après sa mort, il fonde l'Institut de la Visitation. Ses œuvres abondent en pages à la fois gracieuses et doctrinales sur celle qu'il appelait « la très sacrée Vierge, Notre-Dame, la sainte Abbesse, la Mère du saint Amour, la douce Mère des cœurs, etc. ».

Dans cet opuscule, le P. Clair suit l'ordre des différents mystères. Divisé en 31 chapitres, il peut fournir les lectures d'un *Mois de Marie* et des méditations pour les fêtes mariales de l'année. (*Notre-Dame*, septembre 1912.)

R. P. J.-S. LABORDE, S. J.

L'AVE-MARIA

OU

EXCELLENCE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE

1 vol. in-32. Prix..... 1 fr. 25

De même que le *Pater* est la plus excellente des prières parce qu'il a été composé et enseigné par Dieu même ou Jésus-Christ, ainsi l'*Ave Maria* est une prière qui est sortie de la bouche de l'ange envoyé de Dieu même, de saintes inspirations et de l'Eglise, création divine. C'est une des plus anciennes prières, des meilleures, des plus propres à toucher le cœur de Dieu et de Marie, sa sainte Mère. Elle évoque la foi, la pureté, l'humilité, la confiance et l'amour. C'est ce que met en relief ce volume.

(*Annales Catholiques.*)

M. GERGERÈS

Ancien Magistrat

CULTE DE MARIE

ORIGINES, EXPLICATIONS, BEAUTÉS

contenant : Précis historique sur le culte de Marie. — Notice sur toutes les fêtes

Offices complets. — Prières diverses de l'Eglise et de saints personnages

Antiennes. — Proses. — Hymnes. — Litanies

Dévotions. — Confréries. — Pèlerinages. — Neuvaines. — Indulgences, etc.

2e ÉDITION, *corrigée et augmentée*

1 fort vol. in-18 raisin. Prix..... 2 francs

*P. Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris-VI*e

Mgr TISSIER

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE

SOYONS APOTRES

Nouvelle édition. 1 vol. in-12. Prix..... 3 fr. 50

S. G. Mgr Tissier a depuis de longues années conquis le renom le prédicateur fort distingué à l'adresse de la jeunesse de nos collèges. La nouvelle édition de ce recueil nous donne des discours prononcés devant des auditoires assez variés : prêtres, séminaristes, jeunes conscrits, jeunes gens et jeunes filles, mères chrétiennes, fiancés, etc.; mais tous sont reliés par une pensée commune, qui circule à travers toutes ces pages : *Soyons Apôtres!* L'apostolat est le grand signe de l'Evangile, la grande nécessité sociale et le grand devoir chrétien. « Une société qui manque d'apôtres ne fait plus de prosélytes, écrivait le P. Didon; elle végète, elle ne vit pas; elle se conserve péniblement au milieu des causes de destruction qui menacent ici-bas tout être vivant; elle ne tarde pas à succomber, semblable à ces organismes vieillis qui, n'ayant plus la force de se renouveler, déclinent peu à peu et s'usent lentement. »

Soyons apôtres! Apôtres comme saint François de Sales, qui nous offre le type de « l'efficace prédication »; — apôtres comme saint Charles Borromée, qui nous montre ce que c'est qu'être « homme de Dieu et homme de son temps »; — apôtres comme saint Antoine de Padoue, qui nous enseigne « les remèdes aux maux de ce siècle »; — apôtres comme le B. Chanel, à la suite de qui nous parcourons « les étapes d'un missionnaire »; — apôtres comme le B. Perboyre, l'homme des « victoires de la foi »; — apôtres comme Sonis, dont la vie nous dit « les leçons de la guerre »; — apôtres au foyer domestique, apôtres dans la virginité, apôtres dans la viduité, apôtres à l'atelier, etc.

(*Ami du Clergé.*)

Du même auteur :

es Jeunes Ames. 2e édit.. 3 50
e Bon Esprit au Collège. 1 vol. in-12 ..... 3 50
es Grands Jours au Collège. In-12 ..... 3 50
a Vieille Morale à l'Ecole.
L'Ame du Collège. 2e édition. In-12 ..... 3 50
La Parole de l'Evangile au Collège. 3e édit. In-12..... 3 50
Les Femmes du Monde. 4e édit. In-12 ..... 3 50
La Vérité aux Gens du Monde. 3e édit. In-12..... 3 50
La Langue des Femmes. 1 vol. in-12 ..... 3 50

Mgr LELONG

PLANS D'INSTRUCTIONS

3^e édit., revue et corrigée. 1 vol. de 456 pages. Prix. 3 fr. 50

Je ne connais pas d'ouvrage plus substantiel, plus compact ni à meilleur compte que ce volume pour les prêtres qui sont dans le ministère et je dois ajouter, pour tous ceux qui veulent se nourrir par la méditation des vérités chrétiennes. Cette nouvelle édition, recommandée encore par l'évêque de Nevers, est une mine non seulement pour un cycle de cinq années de prédication, mais encore un arsenal par les nombreuses sources bibliographiques indiquées à la fin de chaque sujet traité. La doctrine en est sûre, abondante et appuyée de nombreuses citations de l'Ecriture et des Pères, de notes et additions qui en font un arsenal fort approprié à la modeste bourse des prêtres réduits aujourd'hui à de modestes ressources. (*Annales catholiques.*)

DU MÊME AUTEUR :

Le Bon Pasteur. Conférences sur les obligations de la charge pastorale. 1 vol. in-12. 2^e édition ..... 4 »

La Sainte Religieuse. Instructions sur les grandeurs et les obligations de la vie religieuse. 1 volume in-12. 4^e édition ..... 4 »

Le Saint Prêtre. Conférences sur les Vertus Sacerdotales. 1 vol. in-12 ..... 4 »

Abbé Élie PERRIN

L'ÉVANGILE ET LE TEMPS PRÉSENT

2 v. in-12, 7 fr. Chaque série se vend séparément. 3 fr. 50

Réimpression d'un volume dont nos lecteurs ont souvent trouvé mention élogieuse ici. L'ouvrage de M. Perrin est en deux séries, deux volumes ; mais chaque volume forme un tout par lui-même et se vend séparément ; chaque volume comprend un cours d'instruction sur les évangiles de tous les dimanches de l'année.

... Ces homélies sont brèves, 5 à 6 pages ; mais elles sont très fortes, solides, nourries de doctrines et d'aperçus suggestifs. Chacune d'elles est accompagnée, à la table des matières, d'un bref sommaire analytique. Nous les recommandons vivement à nos confrères du ministère paroissial. (*Ami du Clergé.*)

Librairie P Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VI^e.

ŒUVRES DE M^GR BESSON

ÉVÊQUE DE NIMES

Le Décalogue 2 vol. in-12 Prix. . . **6 francs**
Les Sacrements. 2 vol in-12. Prix. . **6 francs**

Réimpression de deux ouvrages qui ont eu jadis si vif succès et qui d'ailleurs n'ont pas cessé d'être dans le commerce. Ce sont des Conférences de Carême, prêchées à la cathédrale de Besançon, très éloquentes et surtout très pratiques et très vigoureuses, qui frappent comme des sourds, presque à l'égal de Bourdaloue.

Nous signalerons, en particulier, dans le *Décalogue* (qui en est à sa quatorzième édition), la série de conférences sur le théâtre, la danse, le luxe, les mauvais livres (t. II, p. 109-198) : ce sont sujets sur lesquels nos confrères sont souvent en quête de matériaux : ils sont traités ici de main de maître. — Sur l'éducation aussi, où Mgr Besson a tant excellé, sur les multiples devoirs respectifs des parents et des enfants, il y a, au tome I, deux cents pages qui ne vieilliront pas.

Les deux volumes donnés aux *Sacrements* s'ouvrent par trois conférences sur la nature et la grâce, la grâce actuelle et la grâce sanctifiante ; puis deux conférences sur les Sacrements en général, une sur le Baptême, trois sur la Pénitence, sept sur l'Eucharistie, deux sur la Confirmation, une sur l'Extrême-Onction, quatre sur l'Ordre, six sur le Mariage (et une sur le célibat). (*L'Ami du Clergé.*)

Du même auteur :

Conférences, 7 in-8..... 35 »
Le même, 7 in-12..... 21 »
L'Homme-Dieu. In-8..... 5 »
L'Eglise. Œuvre de l'Homme-Dieu. In-8..... 5 »
Le même, In-12..... 3 »
Le Décalogue, ou la Loi de l'Homme-Dieu. 2 In-8.. 10 »
Le même, 2 In-12..... 6 »
Les Sacrements, ou la Grâce de l'Homme-Dieu. 2 In-8 10 »
Le même, 2 In-12..... 6 »
Les Mystères de la Vie future, ou la Gloire de l'Homme-Dieu. In-8..... 5 »
Le même. In-12..... 3 »
L'Année d'expiation et de grâce. In-12..... 3 »
L'Année des pèlerinages. 5 »
Le même, In-12..... 3 »
Les Béatitudes de la vie chrétienne. In-8..... 5 »
Le même, In-12..... 3 »
Le Sacré-Cœur de l'Homme-Dieu, In-8..... 5 »
Panégyriques et oraisons funèbres. 2 In-8..... 10 »
Le même, 2 In-12..... 6 »
Panégyriques, oraisons funèbres, éloge académique. Troisième série. In-8..... 5 »
Le même, In-12..... 3 »
Panégyriques, oraisons funèbres. Nouvelle série. In-8. 5 »
Œuvres Pastorales, 1875 à 1888, 7 in-8 ..... 35 »
Le même. 7 in-12.... 21 »

DEUX MISSIONNAIRES

VADE-MECUM DES PRÉDICATEURS

POUR DOMINICALES, FÊTES, SERMONS, PANÉGYRIQUES, AVENT, CARÊME
ADORATION, MISSIONS, RETRAITES DIVERSES, MOIS DE MARIE ET DU ROSAIRE

1 fort vol. in-12 de 800 pages. Prix. . 5 francs

Le titre de cet ouvrage en dit suffisamment le but et l'utilité. Il comprend trois parties : 1° *Dominicales*, de chacune deux homélies, avec un chapitre de notes qui expliquent les termes et usages anciens ; — 2° *Les fêtes de Notre-Seigneur*, avec l'Eucharistie ; *de la Sainte Vierge*, avec le mois de Marie et du Rosaire ; *des Saints* principaux de chaque mois, avec des canevas « passe-partout » pour les Propres diocésains des saints locaux ; suivis d'un nouveau chapitre de notes importantes ; — 3° *Les prédications spéciales d'Avent, Carême, missions et retraites*, avec nombreux sujets en supplément, et des allocutions diverses.

Partout, un texte et une idée pour l'exorde, des divisions et subdivisions bien marquées, d'ordinaire en caractères typographiques différents, pour faciliter la mémoire locale, et toujours des citations de l'Ecriture et des Pères.

Ainsi rédigé et compris, le *Vade-Mecum des Prédicateurs* sera un guide assuré aux prêtres du ministère paroissial, qui ont si souvent à prêcher — aux Séminaires pour le cours d'éloquence sacrée, et même aux laïques pieux qui veulent s'instruire pour raisonner et fortifier leur foi. Nous ne saurions trop le recommander. (*La Croix*, 14 février 1912.)

LE PRÉDICATEUR DES RETRAITES DE PREMIÈRE COMMUNION

1 vol. in-8°, 3^e édit., revue par l'un des auteurs,
et honorée de diverses approbations épiscopales. Prix. 4 fr. 50

Le recueil dont M. Laborie donne une nouvelle édition comprend *dix retraites*, de chacune sept instructions, — de plus, vingt-cinq instructions pour le jour même de la solennité, — enfin, les plans de deux retraites et une série de 50 histoires.

On voit par là la richesse et la variété de ce recueil, le plus riche probablement de tous ceux que nous connaissons en ce genre. Les cinquante histoires qui ont été ajoutées à cette nouvelle édition sont courtes, frappantes, incisives, décisives ; et les auteurs seront les bienvenus le jour où ils se détermineront à nous donner, dans un volume à part, toute leur collection de traits d'histoire.

(*L'Ami du Clergé.*)

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les Péchés capitaux. 1 vol. in-12. Prix . . . . . 2 »

Chanoine R. TURGAN

COURS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

3 vol. in-12. Prix . . . . . 10 fr. 50

Ce *Cours d'Instructions* comprend tout l'ensemble du dogme, de la morale et du culte catholique. On a laissé de côté les *Fêtes*, qui feront l'objet d'un travail à part. Ces instructions sont remarquables par leur netteté et leur précision. On connaissait de longue date à l'auteur les qualités d'un éminent catéchiste ; on les retrouvera ici. Pas de déclamation, pas de fleurs, pas de phrase ; des choses ; exorde aussi court que possible, se bornant au simple énoncé du sujet et à l'indication des questions qu'il comporte ; péroraison courte également, disant le fruit à retirer de l'instruction et se terminant sur une petite prière. C'est l'éloquence d'un homme qui ne se paie pas de mots et qui vise à atteindre son auditoire. Parlez ainsi et vous instruirez.

(*Ami du Clergé.*)

Du même auteur :

Les Fêtes chrétiennes. 2 vol. in-12 ..... 6 »

Directeur des Retraites de première Communion. In-12 2 »

Le Directeur des Catéchismes de première communion et de persévérance. Nouvelle édition revue et augmentée. 3 in-12 ..... 12 »

Abbé SABOURET

Le Missionnaire de l'Adoration perpétuelle

1 vol. in-12 de VI-238 pages. Prix. . . 2 francs

Etre pratique avant tout, instruire les âmes, leur expliquer le dogme sous une forme ingénieuse et dégagée de tout ce qui pourrait y altérer la noble simplicité et en rendre les hauteurs inaccessibles, telle est la note dominante de ce petit livre si utile aux prédicateurs. La présence réelle ; l'amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; la visite au Saint-Sacrement ; l'adoration ; la réparation, la dévotion au Sacré-Cœur, le Sacré-Cœur de Jésus et la France ; le Saint-Viatique ; les Figures de l'Eucharistie ; l'Arche d'Alliance ; la sainte messe, excellence et avantages ; la messe du Dimanche ; le pain de vie ; l'invitation au festin, forment comme une petite somme spéciale où il convient de puiser abondamment pour nourrir le peuple saint aux jours de nos grandes solennités.

(*Semaine Religieuse de Liége.*)

On trouve à la même librairie :

SABOURET (Abbé). *Entretiens pour le Carême.* In-12..... 2 »
— *Dévotion au Sacré-Cœur*..... 0 50

R. P. LONGHAYE

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Esquisses Littéraires et Morales

5 vol. in-12. Prix . . . . . 17 fr. 50

Les cinq volumes du P. Longhaye sont, eux aussi, un éminent service rendu à la cause de la morale et de la saine critique. Ils constituent, sur toute la suite du XIX^e^ siècle, un tableau d'ensemble que l'on ne trouvera pas ailleurs sous forme aussi condensée, aussi sûre et aussi agréable.

Ce tome V est consacré, pour la majeure partie, à nos gloires ecclésiastiques : les cardinaux Pie et Perraud ; NN. SS. Gerbet, Parisis, Plantier, Dupanloup, Gay, Freppel ; le P. Gratry ; A. de Mun ; Ozanam et les historiens catholiques ; Laprade. Il faut nous en réjouir ; ce sont là des gloires trop ignorées en dehors de chez nous, et il est heureux que le P. Longhaye, grâce à la diffusion que ses Etudes ont trouvée en milieux laïcs et universitaires, en prolonge partout le rayonnement et l'influence salutaire.

(*Ami du Clergé.*)

Du même auteur :

Henri Tricard. 1 in-8.... 3 50
La Prédication. In-8..... 7 50
Histoire de la littérature au dix-septième siècle. 4 in-8 ..... 20 »
Théorie des belles lettres. 1 in-8 ..... 7 50
Théâtre. — Théâtre chrétien. 2 in-8 ..... 12 »
Léon Besnardeau. In-12... 2 50

Ad. ROUSSEL

LAMENNAIS ET SES CORRESPONDANTS INCONNUS

1 vol. in-12 de 456 pages. Prix. . . . . 4 francs

Ce volume prend Lamennais en 1806, époque à laquelle il cherchait encore sa voie et était complètement ignoré, pour le conduire, presque sans lacunes, jusqu'en 1853, la veille de sa mort. Il permet aux lecteurs de suivre, dans toutes ses péripéties, le drame, à la fois si brillant et si lugubre, que fut la vie de ce lutteur infatigable, victime de ses témérités et déserteur d'un champ de bataille où il avait accompli tant d'exploits, précurseurs du triomphe final qu'il avait si vaillamment préparé, mais qu'il n'eut pas la patience d'attendre.

Chanoine LAGARDÈRE.

Du même auteur :

Lamennais à La Chesnaie, supérieur général de la Congrégation Saint-Pierre (1828-1833), le Père, l'Apôtre, le Moraliste. In-12. 2 »
La Religion Védique. In-12..... 3 »
Le Bouddhisme primitif. In-12..... 4 »

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VI^e^.

ŒUVRES DU R. P. FABER

Nous lisons dans l'*Ami du Clergé* :

Q. — Je ne connais pas le P. Faber. Voudriez-vous avoir la bonté de me dire lequel de ses ouvrages me serait le plus utile pour faire des instructions à des religieuses, sur la vie spirituelle et religieuse ?

R. — Comment pouvez-vous ignorer le P. Faber, vous, un homme d'expérience ? Il n'y a guère de noms qui reviennent plus souvent ici dans nos indications bibliographiques. — Commencez par lire le *Tout pour Jésus* : il n'y a pas, pour notre époque, d'introduction plus pénétrante à la vraie piété chrétienne (et donc aussi à la vie religieuse, puisque vous êtes aumônier de religieuses) ; il n'y a pas de pages mieux aptes à dissiper les restes de cet esprit janséniste que le Souverain Pontife poursuit si efficacement dans ses derniers retranchements ; — voyez ensuite les *Conférences spirituelles*, — le *Progrès de l'âme* : ce sont des livres que tout prêtre dans le ministère devrait avoir médités une bonne fois (et quand on les a goûtés une fois, on y revient toujours). — Les autres livres du P. Faber traitent de sujets plus spéciaux, *Bethléem*, *Le Précieux Sang*, *Le Saint Sacrement* ; mais j'entends d'ici tout lecteur du P. Faber nous demander comment nous avons pu omettre de placer sur le même pied presque que le *Tout pour Jésus*, *Le Pied de la Croix*, ou *Le Créateur et la Créature ?* Tous ces ouvrages sont édités chez Téqui, à Paris, à 3 fr. 50 le vol. (Sauf le *Tout pour Jésus*, qui est à 3 fr. : *Bethléem* est en 2 vol., 6 fr. ; *Le Saint-Sacrement*, également en 2 vol., 6 francs).

Du même auteur :

Le Créateur et la Créature, ou les merveilles de l'amour divin. In-12..... 3 50

Le Précieux Sang, ou le Prix de notre Salut. In-12..... 3 50

Le Pied de la Croix, ou les Douleurs de Marie. In-12 3 50

Le Saint-Sacrement, ou les œuvres et les voies de Dieu. 2 in-12 ..... 6 »

Tout pour Jésus, ou les Voies faciles de l'amour divin. In-12 ..... 3 »

Progrès de l'Ame dans la vie spirituelle. In-12..... 3 50

Conférences spirituelles. In-12 ..... 3 50

La Bonté (extrait des *Conférences spirituelles*). Gracieux in-12 ..... 0 50

Le Purgatoire (extrait de *Tout pour Jésus.*) 1 vol. in-12. 1 »

Bethléem, ou le Mystère de la sainte Enfance. 2 in-12. 6 »

Les Contes des Anges, gracieux in-16, pages encadrées.. 2 »

Abbé J. VAUDON

ENTRETIENS EUCHARISTIQUES

Nouv. édit. augm. 1 vol. in-12 de XIV-374 p. Prix : **3 fr. 50**

Les vingt-cinq discours dont se compose ce recueil sont distribués en trois séries que distinguent trois titres : *Entretiens eucharistiques : Pour le recrutement sacerdotal : Discours de premières messes ;* mais le premier figure seul en tête du livre parce que, dit l'auteur, « tout y converge à l'autel ». Le nom de M. Vaudon nous est un garant de la solidité de la doctrine, de la piété des sentiments, de la délicatesse de la forme. Bien que particulièrement utiles aux prêtres et aux jeunes clercs, ces pages seront encore goûtées de quiconque aime la France et l'Eglise. Un erratum, page 29 : Jésus-Christ, né vers l'an 749 de Rome, n'a pas pu mourir en 753. (P. LIBERCIER, *Etudes Religieuses.*)

Du même auteur :

Eglise et Patrie. 1 in-12. 3 50
Par monts et par vaux. 1 in-12 ..... 3 »
Jésus-Christ et Satan. 1 in-12 ..... 3 50
Saint Bernard. Broch.... 0 75
Nouvelles études et notes littéraires sur quelques écrivains du dix-neuvième siècle. 1 vol. in-12..... 3 50

R. P. LECORNU

LE MYSTÈRE D'AMOUR

CONSIDÉRATIONS SUR LA S^te^ EUCHARISTIE

1 vol. in-12. Prix. . . . . **3 fr. 50**

Doctrine sûre, aperçus neufs, flamme brûlante d'amour et d'enthousiasme, véritable panorama de toutes les merveilles qui unissent ensemble Jésus et l'âme fidèle dans ce sacrement ineffaçable au delà duquel la puissance divine elle-même semble ne pouvoir rien trouver pour témoigner à sa créature combien elle l'aime et combien elle en veut être aimée.

Voilà ce qu'on trouvera dans ce livre qui pourra servir de lecture spirituelle pour le mois du Sacré-Cœur

(*Semaine Religieuse de Lyon.*)

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VI^e^.

Abbé Ch. VANDEPITTE

CONFÉRENCES A LA JEUNESSE DES ÉCOLES

2^e^ édition, 3 vol. in-12. Prix. . . . . 6 francs

I. — Déjà une nouvelle édition des *Conférences* de M. Vandepitte ! Heureux auteur et plus heureux lecteurs ! Nos amis savent en quelle estime toute particulière nous tenons ce qui nous vient de M. Vandepitte et ces *Conférences* spécialement, dont nous leur avons présenté la première édition il y a quelques mois (*Ami* 1911, p. 1124). A nos nouveaux abonnés nous rappellerons simplement que les trois volumes se vendent séparément : la I^re^ Série traite *des grandes vérités du salut et des devoirs d'état ;* la II^e^ *Devoirs envers Dieu et envers le prochain ;* la III^e^, *Devoirs envers nous-mêmes.* (*Ami du Clergé.*)

Petit Catéchisme de la Grâce

2^e^ édition. Prix. . . . . 0 fr. 25

On y explique avec succès ce qu'est la grâce, ce qu'elle fait en nous et de nous, et quels sont les moyens de l'entretenir et de la développer. Des exemples rendent pour les enfants la leçon plus vivante. (*Bulletin de Saint-Martin.*)

MANUEL PRATIQUE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

1 vol. in-32 de 350 pages. Prix. . . . . 1 franc

La dévotion au Sacré-Cœur a été recommandée dès le dix-septième siècle comme étant un des moyens de salut des sociétés et de l'Eglise dans les temps présents. C'est non seulement à ce point de vue, mais aussi pour l'avancement individuel dans la perfection chrétienne qu'est écrit ce volume sur les promesses et les mystères du Sacré-Cœur avec des actes d'amende honorable, de consécration, les litanies, l'office du Sacré-Cœur, des cantiques et le chemin de la Croix, etc. (*Annales Catholiques.*)

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VI^e.

R. P. FELIX, S. J.

LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST

(ŒUVRE POSTHUME)

Huitième Retraite de Notre-Dame de Paris

1 vol. in-12. Prix. . . . . **3 francs**

Après les grands problèmes de la Destinée, l'Eternité, la Prévarication, le Prodigue, etc., la *Royauté de Jésus-Christ* domine toutes les questions religieuses et sociales, et fut le sujet le plus profond, le plus réconfortant que voulut traiter ce grand prédicateur dans sa dernière retraite.

Comme toujours, ses discours étaient bien travaillés, compris avec art ; et l'on y trouve la même rigueur de raisonnement, qui s'adresse à l'esprit et fait la conviction. Les divisions sont bien marquées, le développement et les détails très substantiels, les preuves déduites avec toute la logique possible. L'autorité du Christ, l'opposition qu'on lui fait, nos devoirs envers lui, notre dévouement, notre imitation, notre amour, voilà des sujets toujours actuels. Les chrétiens les liront avec fruit et le clergé lui-même y trouvera ample matière à ses prédications. Prêtres et laïques s'empresseront d'entendre encore, dans d'aussi substantiels discours, l'illustre conférencier.

Du même auteur :

RETRAITES DE NOTRE-DAME :

La Destinée. In-12, 4^e éd. 3 »
L'Eternité. In-12, 4^e éd... 3 »
Le Châtiment. In-12, 2^e éd. 3 »
La Prévarication. In-12,.. 3 »
Les Passions. In-12, 3^e éd. 3 »
Le Prodigue. In-12, 3^e éd. 3 »
La Confession. In-12, 3^e éd. 3 »

ŒUVRES DE M^GR PICHENOT

ARCHEVÊQUE DE SENS

Instructions et Homélies. 4 vol. in-12. Prix. . . **14 francs**

On vend séparément :

Les Paraboles Evangéliques. Conférences familières. Nouvelle édition. In-12..... 3 50

La Prière de l'Eglise ou les Collectes Courtes homélies sur les premieres oraisons de chaque dimanche et des principales fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge et des Saints. In-12 ..... 3 50

L'Evangile de l'Eucharistie, ou Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, continuée et reproduite au Saint Sacrement de l'autel, conférences familières. 3 50

Traité pratique de l'Education maternelle, précédé d'instructions préliminaires sur *l'Archiconfrérie des mères chrétiennes.* In 12..... 3 50

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VI^e.

LÉON-RIMBAULT

LES VAILLANTES DU DEVOIR

Étude Féminine

3^e édition. 1 vol. in-12 de 408 pages. Prix. . **3 fr. 50**

Voilà un beau sujet et des études de grande actualité, puisque le féminisme est à l'ordre du jour, et déjà l'un des nouveaux problèmes de la question sociale.

Deux parties constituent cet ouvrage, et, dans chacune, les titres des chapitres sont à eux seuls tout un programme plein de promesses et d'attraits. Qu'on en juge à ce simple énoncé : Le *devoir ;* Celles qui *pensent*, qui *vibrent*, qui *aiment*, qui *pleurent*, qui *prient*, qui *travaillent*, qui *luttent*.

Puis ces cinq chapitres d'un si grand intérêt à la fois religieux, social et patriotique : Les femmes de France, — *Geneviève* et les vierges du foyer, — *Clotilde* et la femme-apôtre, — *Blanche de Castille* et les mères, — *Jeanne d'Arc* et le patriotisme.

Du même auteur :

Par l'Amour et la Douleur. Etude sur la Passion. 4^e édition, in-12..... 3 50

Divine Mère et Mère-Patrie. Etude mariale et française. In-12 ..... 3 50

Le Devoir et ses Vaillantes au vingtième siècle. In-8° de 80 pages. ..... 1 »

Les Femmes de France. In-8° de 80 pages..... 1 »

Notre-Dame des Flots..... 0 50

Noël ! Noël !..... 0 50

Au soir du dix-neuvième siècle. 0 50

Les triomphes de l'Amour. 0 50

L'Adieu, 2^e édition..... 0 50

Seul !... 2^e édition..... 0 50

Toute belle..... 0 50

Toute pure..... 0 50

Toute miséricordieuse..... 0 50

De l'eau, des larmes, du sang. Prix 0 50

La Bretagne à Paris..... 0 50

A l'honneur !..... 0 50

A la Frontière..... 0 50

Prince, moine, évêque.... 0 50

L'Ame dominicaine..... 0 50

Israël chez lui, chez nous. 0 50

La Race franciscaine.... 0 50

Parmi les Oiseaux et les Anges ..... 1 »

La Douleur, ses trésors, ses gloires 0 50

Le Christ et les hommes. 0 50

Lumière et Flamme..... 0 50

L'Ame des Cloches..... 0 50

Les Gloires eucharistiques. 0 50

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VI^e^.

Abbé J. PAILLER

INSTRUCTIONS D'UN QUART D'HEURE

FRUIT DE QUARANTE ANNÉES DE MINISTÈRE

1 vol. in-8°. Prix. . . . . 4 fr. 50

Les prêtres qui se trouvent dans la douloureuse nécessité de mesurer la longueur de leurs discours au peu de loisirs ou de ferveur de leurs paroissiens seront heureux de profiter de l'expérience de leur zélé confrère. La collection qui leur est offerte renferme une centaine d'instructions. On y trouve un sujet pour chaque dimanche de l'année, deux pour chaque dimanche de l'Avent, trois pour chaque semaine de Carême, ainsi qu'une trentaine d'instructions pour différentes fêtes de dévotion et pour diverses circonstances particulières. Un texte tiré de l'épître ou de l'évangile du jour fournit le plus souvent le thème des instructions dominicales. Les grandes vérités de notre sainte religion, les principaux points du dogme et de la morale sont traités selon l'à-propos fourni par les indications de l'année liturgique. (*Etudes religieuses.*)

Abbé MORISOT

INSTRUCTIONS SUR LES FÊTES DE L'ANNÉE

2 vol. in-12 de 401 et 505 pages. Prix. . 4 francs

On dit qu'il y a trop de sermonnaires. On veut parler sans doute des sermonnaires médiocres. Celui que nous annonçons mérite, à notre avis, de prendre rang parmi les bons qui ne seront jamais trop multipliés. La forme est soignée et vraiment littéraire. Le fond est envisagé et présenté d'une manière neuve et personnelle. Les instructions sont parsemées de réminiscences historiques et de citations de la sainte Ecriture pleines d'à-propos. En même temps que pieuses et pratiques, elles sont en général courtes et rapides, ce qui est un mérite de jour en jour plus apprécié par un grand nombre d'auditeurs et même de prédicateurs. (*Etudes religieuses.*)

Cardinal PERRAUD

LES VERTUS MORALES

2^e^ édition, 1 vol. in-12. Prix. . . . . 2 francs

Nous lisons dans le *Peuple Français :*

« Dans ce volume, l'éminent orateur étudie les vertus de force, de prudence, de justice et de tempérance, appelées par les anciens « Vertus cardinales ». Ne sont-elles pas la base destinée à édifier et à soutenir les vertus surnaturelles et théologales, Foi, Espérance, Charité ?

Pierre Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris, VI^e^.

Abbé Henri MORICE

LA FEMME CHRÉTIENNE ET LA SOUFFRANCE

1 vol. in-12 de XV-264 pages. Prix..... 2 francs

Voilà un titre qui unit deux choses qui semblent faites l'une pour l'autre. La souffrance est inséparable des conditions ordinaires de la vie, puisqu'elle est le châtiment du péché. Mais le Christ l'a divinisée au point d'en faire le prix du ciel, la rançon du bonheur. Aussi n'a-t-elle sa plénitude et son sens véritable que dans une âme chrétienne. Chez les autres, elle provoque la révolte, la plainte, le désespoir.

Les femmes savent mieux la supporter et la comprendre que la plupart des hommes.

L'abbé Morice a fait quinze conférences sur ce sujet toujours d'actualité. Il caractérise la souffrance, l'explique et lui applique les divins remèdes qui l'adoucissent, la consolent, la transforment et même la font aimer.

Ce livre, d'une plume vigoureuse, devrait être entre les mains de toutes les mères chrétiennes, de toutes les vierges vouées à l'apostolat. (*Revue Mariale.*)

Du même auteur :

Jeunesse et Idéal. In-12..... 2 »

Quatorze instructions dans ce nouveau recueil : *l'humilité, fondement de la vie meilleure; les deux vies; la puissance de l'idée; l'ascension sans fin; la peur du sacrifice, la confiance; l'enthousiasme; l'esprit pratique; Jésus notre idéal; la présence de Jésus; l'action de Jésus; le culte des saints; la Vierge Marie, idéal de pureté et de bonté; la vie heureuse.*

Jeunesse et Pureté. Quinze conférences pour Retraites, Patronages et Œuvres diverses de jeunes gens. 1 vol. in-12 de XII-240 pages. 4^e^ édition..... 2 »

Catholiques, défendons notre foi. In-12..... 2 »

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VI^e^.

SERMONS PAR L'ABBÉ HENRI PERREYVE

Œuvres posthumes. Sermons inédits. Une station à la Sorbonne

1 vol. in-12 de 432 pages. Prix. . . . . 3 fr. 50

Accablé de travaux et d'infirmités précoces, l'abbé Perreyve ne publia de son vivant que sept sermons : *La vocation des arts, la Justice et la Paix*, et les cinq derniers qu'on entendit de lui, et imprimés sous ce titre : *Une station à la Sorbonne.*

Mais à côté de ces chefs-d'œuvre aussi universellement appréciés que les sermons des plus grands maîtres, il y en a huit autres qui ne méritent pas, à un moindre degré, l'admiration des connaisseurs, quoique inédits. Ils ont pour titre : Les Figures eucharistiques ; la Pâque judaïque, l'Agneau pascal ; la Pauvreté de Jésus dans ses tabernacles, Marthe et Marie, sermon pour la société de Saint-Vincent-de-Paul, la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, prêchée en l'église de la Sorbonne ; la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, prêchée au collège Sainte-Barbe ; la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son sacerdoce, prêchée à Notre-Dame ; discours pour les publications populaires ; la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, prouvée par la charité chrétienne.

Mgr LE MONNIER.

Du même auteur :

Biographies et Panégyriques. Nouvelle édition. In-12..... 3 50
Entretiens sur l'Eglise catholique. 4^e^ édition. 2 in-12..... 8 »

R. P. LALLEMAND

A TRAVERS L'ÉVANGILE

HOMÉLIES ET DISCOURS

Prononcés dans l'église Saint-Paul-Saint-Louis de Paris

1 vol. in-16. Prix. . . . . 3 francs

Allocutions d'un quart d'heure, donc avec la concision qui supprime les longueurs et retranche les inutilités, ces homélies et discours condensent, dans une seule vérité, prise de l'Evangile, la totalité de l'attention d'auditeurs absorbés au dehors par les affaires. Les « retours » fréquents prouvèrent au prédicateur que « Dieu avait souri à son œuvre ».

Nous y trouvons, au milieu de ces vingt-trois discours, des homélies sur les Vertus théologales, les Béatitudes, l'Oraison dominicale, et quelques fêtes de circonstances, comme la Communion pascale, la Pentecôte, l'Adoration, la Propagation de la Foi, un *Triduum* des saints, les fêtes de saint Paul et saint Denis... etc.

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VI^e^.

Abbé E. DUNAC

L'Heure du Matin ou Méditations Sacerdotales

QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

2 vol. in-12 de XVIII-430 et 460 pages. Prix. . . 6 francs

M. l'abbé Dunac, chanoine honoraire de Pamiers, mourut en janvier 1899, au moment où il préparait une troisième édition de son beau recueil de méditations si heureusement intitulé : *L'Heure du matin*. M. le chanoine Gros, son ami, actuellement archiprêtre de Saint-Lizier (Ariège), qui avait déjà publié cette troisième édition en 1903, vient de donner la quatrième après l'avoir enrichie d'un très grand nombre de nouveaux sujets, en particulier d'un livre tout entier (30 méditations) sur *les temps liturgiques*. Ces méditations sont de tous points excellentes. Elles contiennent en même temps, la doctrine, une doctrine riche, solide, sûre, la piété, l'onction qui saisit l'âme et lui donne le goût des choses de Dieu, enfin une grande abondance de conseils pratiques se rapportant aux devoirs quotidiens du ministère pastoral. Elles sont courtes, mais leur brièveté même est ici une qualité. Elle n'est pas signe de pauvreté, au contraire : car il y a, dans chaque méditation, une accumulation d'idées fortes, pleines, suggestives, exprimées en un style à la fois serré, sobre, saisissant, où l'âme trouve un champ immense de réflexions et d'affections salutaires.

(*Revue Thomiste.*)

R. P. A. TOURNOIS

LE DIVIN SAUVEUR

2 vol. in-12 de 366 pages. Prix. . . . 4 francs

Ce précieux travail, œuvre d'un fils de saint Alphonse de Liguori, fournit un livre de *méditations* absolument conformes à l'esprit du saint Docteur, puisque chacun contient ces *affections* et *prières* qu'il considérait comme la marche de l'oraison, et que ces *affections* et *prières* ont été recueillies dans les œuvres ascétiques dont nous lui sommes redevables.

La moitié du premier volume arrête le lecteur sur le grand mystère de l'Incarnation ; la fin du second lui fait contempler Jésus et son amour dans l'Eucharistie ; mais le cœur de l'ouvrage est rempli par la Passion. Nulle circonstance de ce drame, toujours ancien et toujours nouveau, ne reste dans l'ombre, et chacune fournit une ou plusieurs méditations substantielles autant qu'onctueuses. C'est un vrai service que de signaler ce livre à tous.

Ajoutons que le R. P. Tournois s'est efforcé de reproduire dans notre langue l'élégante simplicité du saint auteur. Chaque volume est précédé de la méthode pour entendre la messe tirée des œuvres de saint Léonard de Port-Maurice, et que saint Alphonse avait en grande estime.

Mgr LE MONNIER.

*P. Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris-VI*e

E. JAROSSAY

Sermons et Panégyriques pour le Temps actuel

2 vol. in-12. Prix : 7 francs; reliés demi-chagrin : 10 francs

Près d'un demi-siècle de ministère apostolique n'a pas épuisé le zèle de M. Jarossay. Déjà les sermons contenus dans ces deux volumes ont paru dans l'*Ami du Clergé;* mais le vénérable missionnaire a cru entendre la recommandation du Sauveur : *Colligite fragmenta ne pereant.* (JOAN., VI, 12.) De ses nombreux discours il a donc choisi ceux qui lui ont paru avoir été entendus avec le plus d'attention et de fruit. Dans le premier volume, nous trouvons les sujets de retraites et de missions paroissiales, sept entretiens sur l'Eucharistie et trois sur l'Eglise. Le second nous présente sept instructions sur les vertus chrétiennes et les œuvres de zèle, six sur la très sainte Vierge, onze panégyriques de différents saints et quatre sujets allégoriques. Doctrine qui convainc, onction qui persuade, telles sont les qualités qui permettent au pieux apôtre d'espérer que ses travaux ne seront pas inutiles aux prédicateurs et aux fidèles. (M. ROBERT, *Etudes religieuses.*)

Abbé J. PAILLER

LA TABLE SAINTE

MÉDITATIONS, INSTRUCTIONS ET PRIÈRES

d'après les Pères, les Docteurs et les Saints

1 gros vol. in-folio. Prix : 100 fr.; relié demi-chagrin : 130 francs.

Table des matières contenues dans ce livre

LES MERVEILLES DE JÉSUS-HOSTIE. *Première partie :* Figures et symboles de l'Eucharistie. — *Deuxième partie :* Promesses et institutions de l'Eucharistie. — *Troisième partie :* Grandeur de l'Eucharistie. — *Quatrième partie :* Effets de l'Eucharistie.

LES TITRES DE JÉSUS-HOSTIE. *Première partie :* Noms de grandeur. — *Deuxième partie :* Noms de puissance. — *Troisième partie :* Noms de grâce. — *Quatrième partie :* Nom d'amour.

JÉSUS-HOSTIE DANS L'EGLISE. *Première partie :* Jésus-Hostie et l'Eglise triomphante. — *Deuxième partie :* Jésus-Hostie et l'Eglise militante. — *Troisième partie :* Jésus-Hostie et l'Eglise souffrante.

JÉSUS-HOSTIE ET L'ANNÉE LITURGIQUE. *Première partie :* Fêtes de Jésus-Hostie. — *Deuxième partie :* Marie et l'Eucharistie. — *Troisième partie :* La Fête-Dieu et son Octave.

JÉSUS-HOSTIE ET LA VIE CHRÉTIENNE. *Première partie :* Nos devoirs envers Jésus-Hostie. — *Deuxième partie :* Outrages et réparations à Jésus-Hostie. — *Troisième partie :* Jésus-Hostie et la Vie chrétienne.

246.724
P445

48093

PETITALOT, S. M., PÈRE

AUTHOR

Un Mois De Marie.

TITLE

Deuxième Édition.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	STORAGE - CBPL	

48093